

Oleg DACENKO — Janine DACENKO

# L'UKRAINE ÉTERNELLE

Roman



PARIS 1984

Oleg DACENKO — Janine DACENKO

# L'UKRAINE ÉTERNELLE

Roman

PARIS 1984

---

World Copyright © Oleg Dacenko - Janine Dacenko  
Paris 1984.

---

*« L'âme ukrainienne ne mourra jamais. »*

*Taras CHEVTCHENKO*

*« A mes fils et à la mémoire de mes  
parents. »*

*Oleg DACENKO*

*« A l'Ukraine et à ses traditions qu'il  
m'a été donné de pénétrer pour en  
revivre la pure mystique. »*

*Janine DACENKO*



## LES POSTOVAR

Encadrées par le feuillage touffu des cerisiers, les maisons du village d'Handrabour s'éclairaient des premiers rayons du soleil.

En ce matin de l'été 1911, dans la plaine du sud ukrainien où la journée promettait d'être brûlante, c'était le temps des foins. Peu à peu la lumière s'intensifiait et, les alouettes filaient en flèche vers le ciel, tandis que leurs cris emplissaient l'air d'un bruit assourdissant.

Aux champs, les hommes maniaient la faux tout en chantant des airs folkloriques où il était question d'amour et d'histoires joyeuses. Sur le chemin bordant la rivière, Zakhar Postovar marchait auprès de ses bœufs attelés à la première charrette chargée de fourrage. Torse nu, coiffé d'un large chapeau de paille aux bords jaunis, l'agriculteur était de forte stature et son visage au regard paisible exprimait une sérénité non feinte. Tout en appliquant alternativement l'aiguillon au front de chacune de ses deux bêtes qu'il dirigeait, le fermier surveillait les mouvements effectués par le lourd véhicule afin de lui faire éviter les inégalités du terrain rencontrées le long du parcours. Parvenu en un certain endroit où le sol se trouvait moins accidenté, Zakhar prit alors le pas sur celui

de ses bêtes en une marche tranquille. Puis, s'adressant à elles comme il l'aurait fait avec de fidèles serviteurs, il les encouragea de la voix à poursuivre leur route et à garder leur passivité.

La chaleur se faisait de plus en plus torride et les oiseaux s'étaient tus. Parvenu au croisement de la voie, Zakhar arrêta son attelage près du puits à balancier et appela sa fille :

— Ohé ! Ohé ! Donia.

Une jeune paysanne surgit de derrière les bâtiments de l'exploitation.

— Veux-tu leur donner à boire, il va faire très chaud en fin de journée et l'orage peut éclater d'une minute à l'autre.

Enlevant son couvre-chef, il essuya de la main restée libre la sueur qui coulait le long de son front. Puis, aussitôt, il se mit à dévisager avec attention sa progéniture comme s'il la découvrait pour la première fois.

Donia s'empara de la chaîne à laquelle le seau était suspendu et le fit descendre dans le puits. Enfin, tête penchée pour mieux prêter l'oreille au léger clapotis provoqué par le métal prenant contact avec l'eau, elle en remplit le récipient.

Un sourire aux lèvres, tout à son admiration pour son enfant et, à son insu, Zakhar esquissa les quelques gestes que Donia venait de faire.

Enfin, la jeune fille s'inclina vers les deux bœufs et, juste avant de les abreuver en effleura la tête d'une caresse.

Grande et svelte, ses longs cheveux noirs tressés en une seule natte, la taille prise dans une jupe tom-

bant sur ses talons, la poitrine ronde soulignée par le corsage à bretelles, cette jeune Ukrainienne était sculpturalement belle.

Elle avait l'allure racée des filles de sa terre et, comme beaucoup d'entre elles, son regard profond captivait et émouvait. Ses prunelles toujours embuées d'un semblant de larme donnaient à ses yeux une expression faite de charme et de beauté.

Les admirables yeux noirs de la fille unique des Postovar attiraient et retenaient l'attention, et ceux qui la regardaient s'y noyaient à plaisir.

Aussi Zakhar était-il fier de son aînée.

En ce cœur slave à la sensibilité développée à l'extrême, l'amour et la tendresse voués à ceux qu'il aimait étaient vécus avec excès.

A l'idée, qu'un jour Donia quitterait la ferme pour se marier, le fermier était aussitôt saisi par un sentiment d'angoisse qu'il ne pouvait réprimer.

A nouveau, la même pensée vint l'empoigner et le plonger dans une profonde tristesse.

Emettant le bruit d'une succion prolongée, les bœufs aux narines grandes ouvertes buvaient. Puis, les bêtes levèrent la tête vers Zakhar. Et comme si elles étaient à même de comprendre les pensées chagrines de leur maître, elles poussèrent un énorme soupir.

Donia se tourna vers son père :

— Bon, c'est fait, ils ont leur ration. Maintenant, je vais aider maman à préparer le déjeuner ! les hommes vont bientôt rentrer. J'ai déjà cuit les tartes aux oignons et la soupe aux cerises que tu aimes bien, fit-elle d'une voix douce.

Le cœur de l'agriculteur se gonfla de gratitude mais il ne pu articuler un seul mot. Les délicates attentions que sa fille avait pour lui le touchaient

toujours aussi fortement. Et c'était alors à chaque fois la peur lancinante d'un proche départ de Donia qui le saisissait.

Ce paysan dont l'âme avait naturellement capté le souffle vital vécu par la plaine, portait en lui un milieu riche semblable au sillon qui donne au grain son homogénéité.

Descendant de ceux qui s'étaient ingéniés à faire fructifier l'humus noir au pouvoir germinateur, Zakhar poursuivait leur œuvre. A la faveur du climat de ces contrées fait du dur contraste existant entre l'intense froid hivernal et la brûlante chaleur de l'été, l'épi de blé atteignait à la plénitude et l'homme à la puissance.

Zakhar, lui avait hérité, non seulement de cette résistance peu commune attribuée au céréale et à ses abondantes moissons, mais aussi de la générosité naturelle d'une âme bien trempée. Ce solide Ukrainien était prêt à porter secours nuit et jour au pèlerin épuisé qui souvent frappait à sa porte.

Equitable avec autrui, il s'en montrait solidaire dès qu'il s'agissait de l'aider. On venait demander conseil à ce fermier sensible et intelligent quoique illettré mais ayant acquis une grande expérience. Respectueux des autres comme de lui-même, il ne proférait jamais les jurons que souvent ses compatriotes employaient, l'impliquant de manière fruste et directe la mère de celui que l'on insulte.

Tout conférait à donner à ce cultivateur une hauteur d'esprit dont il était certainement inconscient mais qui n'en était pas moins proverbiale à plusieurs verstes (1) à la ronde.

---

(1) A cette époque, en Russie, la verste équivalait à 1,06 km.

Les nomades qui, à cette époque traversaient la région ne s'adressaient jamais à lui en vain. Et, souvent Zakhar distribuait des victuailles à ceux qui avaient faim.

— Tiens ! mon petit vieux, voilà du lard, des pastèques et du pain, tu peux tout prendre, c'est à toi !

Puis, tout bas afin que nul ne l'entende que celui auquel il s'adressait, il ajoutait :

— Garde-toi de la tentation qui te pousserait à voler des chevaux, c'est alors le diable qui te prend par la main pour faire le mal... Saches que tu as une âme, tu as en toi un morceau de ciel bleu que tu ne peux pas salir... Allez, vas ton chemin et que Dieu te protège !

Confiant et réconforté, l'homme repartait vers son camp où l'attendait la roulotte.

Postovar assistait souvent au départ du gitan. Il le regardait fouetter son cheval efflanqué et prendre la route rectiligne où, tout au bout, le soleil se levait chaque matin.

Ce robuste paysan au teint basané, à l'œil sombre et au sang slave mêlé à celui des temps lointains où vivaient les tribus turco-tartares avait hérité d'eux l'amour de la communauté poussé à l'extrême. Il ressentait en lui un atavique besoin de nature où le soleil, le vent, le tonnerre et les éclairs étaient considérés comme des forces tutélaires avec lesquelles l'habitant de ces steppes devait compter.

Pour tous les villageois d'alentour, Zakhar était un véritable chef. C'était lui qui, lors des grandes sécheresses, prenait les mesures d'urgence en vue de conjurer le fléau. Et lorsqu'en ces temps de misère,

le ciel semblait s'être fermé à la vie de la terre, il était nécessaire d'établir entre elle et le firmament un courant d'énergie bienfaisante par lequel la pluie s'écoulerait.

Pour ces agriculteurs élevés dans les très anciennes croyances selon lesquelles leurs ancêtres les incitaient à entretenir, l'esprit de la plante sans cesse en relation intime avec « celui du royaume céleste » dont dépendait l'ampleur de la récolte, Dieu, créateur de toutes choses, était alors invoqué. On sortait les icônes des églises et la foule des croyants priaït, suppliait, tandis que les membres du clergé présentaient les images sacrées au ciel où le soleil se montrait tenace et accablant.

En ces jours, où la lumière ardente mettait les hommes et les bêtes en péril, toute la terre assoiffée résonnait de l'appel au secours lancé par ses maîtres.

Depuis des siècles, les Postovar se relayaient de père en fils au service de la plaine. Souvent, les chefs de cette famille atteignaient à un âge très avancé. On aurait pu croire qu'en échange de leur dévouement à la culture, ils avaient ainsi gagné le droit à une vaillante longévité.

A l'âge de quatre-vingt-dix ans, Pantaléï Postovar était aussi vigoureux et courageux qu'un demi-siècle plutôt et s'adonnait toujours à certains travaux des champs ainsi qu'à l'élevage des abeilles.

Zakhar s'apprêtait à pénétrer dans la grange lorsqu'il aperçut son père juché au sommet d'une charrette de foin.

— J'en suis à ma troisième charge depuis ce matin !, cria Pantaléï.

— Mais voyons, c'est de la folie... Tu as assez travaillé pour aujourd'hui, fit Zakhar en fronçant les sourcils, tu sais que tu ne peux pas rester longtemps au soleil !

Du haut de son véhicule, le vieil homme se prit à rire :

— Le soleil, c'est une bonne mère qui me réchauffe et me fait du bien.

Tenant sa fourche à la main, il s'obstinait :

— Personne ne m'empêchera d'engranger cette dernière charrette, et, toi et ta femme, vous pourrez toujours me dire que je suis têtu... ça c'est vrai, je le sais que ma tête est dure comme celle d'un Ukrainien et, un Postovar encore par-dessus le marché !

Zakhar sourit et ne répondit pas. Il n'ignorait pas que rien ni personne ne feraient revenir le vieil homme sur sa décision.

Malgré le poids des années le vieux fermier se sentait toujours le chef de l'exploitation familiale. Habituellement et ceci depuis de nombreuses années, Pantaléï passait le meilleur de son temps à soigner ses ruchers.

Plus le vieux fermier avançait en âge et plus il était animé d'une curiosité sans cesse en éveil. Aussi, le soir, on le voyait souvent immobile devant une ruche. Il aimait écouter le bruit si caractéristique de la reine des abeilles qui avait pour lui le son d'un chant aux accents dominateurs lancé par la plus puissante d'entre elles.

Pour mieux se trouver à l'écoute de la Nature, durant la bonne saison le vieillard ne rentrait pas dormir à la ferme. Il s'était construit une cabane de branches tressés dans le jardin attenant à la maison familiale où il passait ses nuits.

Soudain, Zakhar eût à faire face à l'arrivée en force d'une horde d'enfants en proie à une grande agitation. Parmi eux, il reconnut Levkó, son jeune fils accompagné de nombreux petits amis dont il était le meneur. Recouverts de poussière et de brindilles d'herbes coupées, les gamins se livraient à leur jeu favori : poussant des cris stridents, la tignasse hirsute et les vêtements déchirés, ils couraient vers la grange pour, aussitôt, monter à l'escalade des meules de foin. Puis, arrivés en leur sommet, brutalement, ils se laissaient glisser jusqu'à terre afin de recommencer le même manège.

Contemplant le spectacle, Zakhar leva les bras au ciel et s'exclama :

— C'est pas possible... pour se salir, on ne fait pas mieux dans le genre. Puis, tout en cherchant à donner à sa voix une certaine autorité, il cria à Levkó et à ses camarades :

— Maintenant, ça suffit, assez de bêtises mais, vous êtes tous enragés, de vrais animaux, ma parole ! Quand donc serez-vous un peu plus sages, mes petits ?

Les garçonnets n'avaient prêté aucune attention aux paroles du fermier et continuaient leurs exploits. Enfin, Zakhar baissa les bras et se mit à sourire. En cet instant, il venait de retrouver son enfance si semblable à celle de son fils. C'était en ce même endroit et aux mêmes époques mais à la seule différence que lui se trouvait aux prises avec son propre père qui le sommait de mettre fin à des agissements similaires.

Il lisait dans les yeux de son héritier, la joie explosive qui l'habitait, lui à l'époque de son adolescence. Une joie saine et envahissante qui ne laissait

pas place aux douleurs occasionnées par les épines de chardon pénétrant dans la chair, ni au choc brutal des atterrissages au sol.

Une saine gaieté animait toujours Zakhar, gaieté provoquée souvent par le sentiment de l'ouvrage bien fait. En Ukraine, ce véritable « grenier de l'Europe », où le monde végétal symbolisait la générosité et le bonheur, le plaisir d'exister éclatait sur les visages comme un droit normal à la jouissance des richesses de la plaine.

A six ans, Levkó était déjà bien charpenté et costaud. A l'appel de son père, le petit garçon s'était enfui suivi par sa troupe.

Donia, qui de loin avait assistée à la scène, sortit de la maison et se lança à la poursuite de son frère en criant :

— « Levkó ! Levkó ! viens ici, viens vite ! »

Mais l'enfant feignait de ne pas comprendre. La jeune fille n'ignorait pas que vouloir lui faire entendre raison revenait, comme elle le disait souvent « à allumer le feu sur l'eau ».

Dans l'air brûlant, le chant des faucheurs qui accompagnait le mouvement des faux coupant l'herbe haute s'était tu. Tous avaient cessé le travail que nul n'avait demandé d'interrompre. Ces gens n'obéissaient qu'au soleil. Depuis des siècles, les travailleurs de la terre avaient, avec ce maître incontesté aux vivantes manifestations, des complicités auxquelles ils restaient fidèles.

Dès leur arrivée aux champs, ils étaient les premiers à le saluer à l'aube. Aussitôt, comme mûs par les énergies émises par les rayons solaires, ils se mettaient à l'ouvrage.

Enfin, lorsque les faucheurs sentaient en eux la faim les tenailler trop fortement et leurs bras se raidir de fatigue, tous levaient la tête comme un seul homme vers le ciel où ils savaient rencontrer l'astre du jour parvenu en son zénith : c'était le signal de la pause. Au cours de ce temps de repos de la même durée que, tous ceux dont il avait été précédé dans le long passé, les travailleurs abandonnaient leur outil. Et, en un mouvement de lassitude commune, ils s'asseyaient à l'ombre des saules bordant la rivière. En cette halte traditionnelle, le corps harassé par le labeur retrouvait alors ses forces de renouvellement.

Quant à Zakhar, il était rentré à sa ferme qui avant lui avait abrité une multitude de générations de Postovar. Cette demeure paysanne en bouse séchée mêlée à de la paille coupée était classique dans cette région. Partagée en deux parties bien distinctes, l'ombre et la lumière en ses symboles de vie l'occupaient tout entière.

La pièce dite de la « partie claire » abritait les icônes qui étaient posées dans l'angle des murs et orientées à l'Est où le soleil se lève. Pendant les fêtes religieuses, à l'heure des offices qui se déroulaient à l'église, la luminosité des cierges et des veilleuses de chaque maison accompagnait celle du sanctuaire. Et en cet endroit privilégié par excellence, se prenaient les repas de noces, de baptêmes et de tout grand événement. Même les morts qui, de leur vivant avaient vécu en cette habitation y séjournaient quelques heures avant d'en partir à jamais. En cet ultime éclaircissement terrestre, la tradition voulait que le décédé reçoive l'illumination nécessaire au voyage menant vers l'au-delà.

Pour tous, ce lieu possédait un pouvoir quasi mystérieux où se trouvaient contenues les puissances du bien-être prêtes à s'ouvrir aux yeux sages et pieux. Et, lorsque, parfois, les habitants du logis perdaient courage, ils venaient rechercher en ces murs, le rayonnement d'une clarté animée de foi et d'espérance.

L'argent de la couronne portée par la Vierge Marie, et celle du Christ en majesté, les étoffes richement brodées de laines multicolores habillant la Mère de Dieu scintillaient de joyeux éclats lumineux comme autant de signes rappelant à ceux qui y venaient un peu de leur paradis perdu.

Mais ces besoins d'illumination céleste où les yeux du dedans s'ouvraient tout grands pour vivre d'harmonie répondaient au désir de capter le feu et de s'en saisir comme autrefois les hommes du début des temps en faisaient un objet d'idolâtrie. En cette vaste plaine, les rituels païens dédiés au soleil étaient encore restés très en faveur dans les mœurs des agriculteurs. C'est pourquoi les dévotions ancestrales faites au dieu solaire distributeur de biens à la terre subsistaient toujours. Et, en ce pays, le mysticisme prenait la forme d'une piété passionnée où en un étrange mariage, croyances archaïques et préceptes christiques orthodoxes s'enchevêtraient curieusement.

Quant à l'autre moitié de la maison, appelée « la partie sombre », comme on aurait pu le croire, elle n'était pas anormalement éclairée par la lumière du jour. Il ne s'agissait là encore que du symbole où l'homme était requis par l'obscur labeur voué à la terre. En cet endroit, c'était le repos offert au paysan revenant des champs et retrouvant l'ombre du soir aux effets apaisants et rénovateurs.

Le lieu appartenant à l'obscurité s'unissait, en un contraste frappant à celui de la clarté pour devenir le flot créateur où sans cesse se renouvelaient les forces vives du jour et de la nuit.

L'Ukrainien avait gardé de ses aïeux tartares les goûts des allégories où le soleil opposé à l'ombre devenait une puissance de vie généreuse offerte à l'homme. Et celui-ci cherchait alors à rendre au ciel une partie des biens qui lui était distribués. En ces vastes étendues désertes que traversaient le pèlerin, le mendiant ou le voyageur égaré, les quelques fermes disséminées le long des routes avaient porte ouverte. Dans l'entrée, le placard aux victuailles, une couche à l'accès facile offraient la boisson, la nourriture et le gîte à ceux qui se trouvaient en difficulté.

C'était une coutume du temps de la transhumance menée par les peuplades barbares ou l'entraide et l'hospitalité étaient considérées par eux comme une obligation. C'était encore pour ces coureurs de grands chemins un appel au bonheur que de répondre à l'affligé en proie au mauvais sort qu'eux-mêmes avaient si souvent connu lors de leur longue marche.

D'un œil inquisiteur, Zakhar fit le tour de la pièce pour l'arrêter sur sa fille.

— « Levkó n'est pas encore rentré ? » lui demanda-t-il. Tout à l'heure je l'ai aperçu, il était sale à faire peur, il ne peut pas se mettre à table dans un état pareil ! »

— « Père, je m'en occupe, je vais bien le dénicher quelque part ».

Prestement, Donia sortit de la maison pour se rendre dans l'une des dépendances de la ferme où elle savait que son frère allait souvent se réfugier après ses exploits.

Elle le vit alors, accroupi au sol, hilare et toujours gesticulant.

— « Viens vite, mauvais sujet ! on nous attend, c'est l'heure de manger ».

D'une poigne solide, elle saisit le galopin par les cheveux, lui enleva le dernier lambeau de chemise qui tenait encore à ses reins et le dénuda complètement.

— « Ouste, je vais te laver petit porc ! », fit-elle d'une voix grondeuse, tout en poussant vers le garnement un bacquet plein d'eau.

Puis, s'approchant de son cadet, Donia l'examina attentivement. Le visage de la jeune fille était redevenu calme et serein tandis que ses beaux yeux noirs s'éclairaient de tendresse.

Face à Levkó qui se trémoussait inlassablement, son regard suivait le contour des larges épaules et du long buste de l'enfant. Elle remarqua qu'il prenait de plus en plus la stature des hommes de sa famille.

Constatant, non sans émotion que la petite tache sombre qu'il portait au cou avait pris une forme identique à celle que Pantaléï, son grand-père, avait au même endroit, elle songea alors à l'entêtement que l'enfant avait également hérité de tous les Postovar.

Perdue en un rêve éveillé, Donia voyait déjà son frère grandir, sortir de l'enfance puis de l'adolescence, pour enfin devenir un adulte grave et travailleur.

Elle savait néanmoins que malgré l'impétuosité et l'ardeur incontrôlées de Levkó, il deviendrait, avec le temps, cet homme courageux et respectueux des coutumes de son pays. Ce sentiment du devoir et ce

farouche attachement à la terre ukrainienne dont les mâles de son sang répondaient depuis des siècles, il l'acquerrait aussi.

Pour lors, l'enfant fixait sa sœur sans bien comprendre la raison de son silence. Il s'attendait à l'entendre crier et gémir, en énumérant en détail toutes ses incartades dont, habituellement elle se plaignait.

Donia le comparait souvent aux génies du mal qui se cachaient dans le tronc creux des arbres. Parfois, lorsqu'elle corrigeait son frère, parce qu'il s'était livré à quelques sottises, il lui arrivait de dire :

— Toi aussi, tu auras bientôt sur la figure une peau de loup comme le plus vilain de ces diables-là, si tu continues d'être méchant !

Ce jour-là, tout en savonnant le corps du jeune garçon, elle avait ajouté :

— Tu sais, l'affreux gnome tout vert, aux yeux qui lancent des flammes et, qui se faufile le soir dans les maisons pour faire peur aux gens, il est bien plus propre que toi !

Enfin, la toilette terminée, Donia et Levkó rentrèrent à la ferme où Prosia s'activait. Alertes et vives, ayant l'œil à tout, elle préparait le repas. Sur les braises rougeoyantes du four, elle plaça un gros pot de grès où de la viande accompagnée de toutes sortes d'épices achevait de cuire.

Au dehors, posées au sol de grandes jattes contenant la soupe aux cerises et les tartes aux oignons destinées au déjeuner étaient recouvertes d'une toile blanche joliment brodée.

Les tomates, les concombres, le pain noir, le pain blanc entouraient un énorme morceau de lard sans lequel il n'y avait pas de bon repas. Comme on avait

coutume de dire en Ukraine : « Si tu manges beaucoup de lard, il ne sera pas perdu pour autant, tu le retrouveras un jour sur tes côtes ». Etre dodu et bien en chair était un état envié par beaucoup et, l'objet d'une certaine admiration de la part de ceux qui se trouvaient maigres et efflanqués.

Dans la cour de la demeure des Postovar, la table dressée attendait les faucheurs où déjà Levkó et ses petits camarades s'étaient installés. Et les travailleurs des champs arrivèrent pour se retrouver tous devant un copieux déjeuner.

Bien vite, la voix de Zakhar qui invitait ses convives à se servir retentit.

— Allez Andréï, sers-toi... Mais plus que ça... Et toi, Dnieprov, prends cette grosse boulette de viande... Ce n'est pas assez, tu vas avoir faim en sortant d'ici... Il faut manger, le travail creuse l'estomac !

Donia distribuait le pain à chacun.

— Eh bien ! tu peux toi aussi reprendre de la soupe au lieu de regarder ma fille au fond des yeux, dit Zakhar en s'adressant à l'un des hommes et en clignant de l'œil vers son voisin.

— C'est à moi que tu parles ? fit Gorodietzki, un grand gaillard au teint mat... Mais voyons, tu n'y penses pas, j'ai une femme et je suis sérieux...

— « Que tu dis, bon chrétien que tu es ! », répliqua le maître de la maison, en s'esclaffant très fort.

Puis, toujours sur le ton de la plaisanterie, il ajouta :

— Mais voyons, ce n'est pas à toi que je causais, c'est à Dnieprov, celui qui est à côté de toi, bien entendu...

Un éclat de rire général fusa alors, suivi d'un silence que rompit l'un des paysans.

— Moi, je te le dis franchement aujourd'hui Zakhar, j'aimerais bien avoir Donia comme épouse et faire partie de ta famille. C'était un tout jeune homme à la mine réservée qui avait parlé d'une voix mal assurée. Après cette déclaration, Andréï Neludov rougit pudiquement et baissa les yeux tandis que Donia souriait d'un air tranquille.

— « Que tu es brave, mon Andréï, mais pourquoi rougis-tu comme une demoiselle ?, tu n'as rien dit d'inconvenant », fit Prosia d'un ton légèrement ému.

Le visage du jeune paysan exprimait alors une timidité qu'il ne pouvait cacher car il avait pris tout à coup conscience des paroles qu'il venait de prononcer.

Puis, il jeta un regard furtif vers ses voisins de table cherchant ainsi à discerner les réactions qu'elles venaient de susciter en eux.

— « Allons, mon garçon, tu es ici chez toi, ne l'oublies pas », fit Zakhar... Au fait, tu salueras ton père et ta mère de notre part...

— Oui, et tu peux leur dire que j'irais les voir un jour prochain, surenchérit Prosia.

— « Voyons, ne fais pas de promesses que tu ne pourras tenir... Tu sais très bien que tu n'en as pas le temps en ce moment. Donia ira chez nos amis à ta place », répliqua Zakhar qui avait laissé percer dans sa voix un léger mécontentement.

— « Père a raison, je peux venir chez vous, il faut absolument que tes parents sachent que, malgré notre silence, nous ne sommes pas fâchés, dit-elle d'un sourire contraint.

— « Eh oui ! nous restons en bons termes avec eux, malgré les bizarreries de ta mère », ajouta Zakhar. Puis, s'interrompant, embarrassé il dit encore :

— Mais toi, tu sais, on te considère comme faisant partie des nôtres...

Andréï savait que sa mère se montrait souvent odieuse avec tout leur entourage et, à ce sujet, il ne pouvait donner tort à ses amis. Il songeait alors à l'existence difficile qu'il menait chez ses parents où la mésentente qui régnait à leur foyer lui était devenue insupportable. Il admirait la douceur de Donia que beaucoup de jeunes filles et de femmes auraient pu lui envier.

Il ne pouvait s'empêcher d'établir une différence entre elle et ses deux sœurs dont le tempérament vindicatif et volontaire contrastait si fort avec la nature aimable de la petite Postovar.

Andréï ne disait mot et, durant un instant il parut se perdre dans le cauchemar qu'il vivait chaque jour. Brusquement, il sembla ne plus prêter aucune attention aux propos qui se tenaient autour de lui.

Mais la voix de Pantaléï résonna si fort à ses oreilles que le jeune homme sursauta et abandonna ses sombres pensées pour retrouver à nouveau la joyeuse atmosphère entretenue par ses amis.

Et le vieux Postovar s'adressa à Zakhar :

— Ton père, il tient le coup... Tu me fais les gros yeux parce que j'en suis à mon cinquième verre de kwas... (1) Tu ne vas tout de même pas me gronder comme un gamin... Si je bois tout ça, c'est que c'est bon pour ma santé, dit-il, en se tapant le ventre.

---

(1) Boisson fermentée en usage en Ukraine.

— Hourrah, l'ancêtre a raison et qu'il vive autant d'années qu'il a vécu, hurla Dnieprov en levant son verre, imité en ce geste par tous les convives.

## LES NELUDOV

Ce soir-là, Andréï Neludov avait repris tristement le chemin de la ferme familiale. Marchant lentement, le dos courbé, il ressentait une immense lassitude qui n'était pas seulement provoquée par la fatigue physique de tout un jour de travail. S'étant littéralement arraché de l'atmosphère chaleureuse créée par ses amis Postovar, Andréï avait l'impression qu'il se trouvait à bout de forces.

Dans les moments de grands abattements qu'il éprouvait, il songeait à son père comme pour chercher secours auprès de lui. Mais ce dernier était pour le jeune homme un personnage énigmatique et secret. Grégori Neludov acceptait en effet son malheureux sort sans en être apparemment perturbé. Avec un grand calme et beaucoup de sûreté de lui-même, il dirigeait en véritable maître conscient de ses devoirs et de ses obligations un domaine comptant plusieurs déciatines (1) de terre arable, un important cheptel et de grands pâturages.

Dans la région, Grégori passait pour une personne bonne et douce de forces morales peu communes. Tous s'étonnaient de le voir montrer à son entourage

---

(1) Mesure agraire qui vaut 1,0925 ha.

un air paisible et avenant. Nul n'ignorait que la vie de ce fermier dur à l'ouvrage était un véritable enfer en ce qu'il supportait sans agacement les rebuffades et colères venant de sa femme. Mais ce que peu de gens savait c'est que Grégori cultivait en lui un certain don d'enfance qui le mettait à même d'endurer sans en être marqué les vicissitudes de son existence. C'était souvent le propre de l'Ukrainien qui, jusqu'en son plus vieil âge vivait d'une grande pureté d'âme. Ce tempérament formé à une mystique particulière à la race slave recherchant la protection, l'homme la rencontrait chez la femme à l'autorité prépondérante ayant pris les traits du caractère affirmé de la nature masculine. Aussi, le féminin exerçait-il sur les membres de la famille une domination obéissant à la loi matriarcale à laquelle répondait la Russie de ce temps-là.

Mais dans le cas du couple Neludov, Axinia était bien incapable de jouer le rôle de la femme forte et juste et, dans le même temps, celui de la mère aimante comme le voulait la tradition. La puissance despotique de ce tyran en jupon imposait à ceux qui vivaient sous son toit des contraintes asservissantes que seul Grégori était à même d'accepter en une calme résignation.

Le jeune Neludov pénétra dans la ferme et aussitôt la voix maternelle retentit :

— Ah ! c'est toi Andréï, à cette heure-ci. Il est bientôt dix heures... Tu étais chez les Postovar ? Ces imbéciles, mon pauvre enfant, tu seras toujours aussi idiot !

— J'ai travaillé là-bas, tu le sais, dit le jeune homme en évitant le regard de sa mère.

Axinia lança alors un grand cri et, sans plus s'occuper de son fils, elle s'en prit à Grégori.

— Tu entends comme il me répond... Si tu étais un homme, tu me ferais respecter mais tu n'es qu'une lavette... Et puis, je t'ai déjà dit que je ne voulais plus qu'Andréï mette les pieds chez les Postovar... ce Zakhar l'exploite, c'est un traître !

Immobile, Grégori regardait Axinia et pas un muscle de son visage ne bougeait, calmement, il répondit :

— Mais voyons, ne te mets pas dans des états pareils... Tu sais que tu es fatiguée et, cette nuit, tu ne pourras pas dormir...

Toute à sa fureur, Axinia continuait de vociférer et d'insulter Zakhar. Le ton montait pour devenir aigu.

Grégori connaissait ces instants de violence dont sa femme était souvent la proie ainsi que de la crise de nerfs inexplicable qui, chez Axinia se terminait toujours par des pleurs et des gémissements.

Cette fois-là, longtemps elle exhala sa haine contre tous les Postovar sans qu'elle eut à éclater en sanglots. Puis, à bout d'argument et surtout d'interlocuteur, elle se tut pour aussitôt s'emparer d'un objet qu'avec force, elle jeta au sol.

C'est alors que Pavlina Neludov apparut dans le chambranle de la porte.

Toute ronde et de petite taille, elle agitait fébrilement ses bras courts où luisaient des bracelets d'ambre.

Prenant aussitôt parti pour sa mère dont elle avait entendu les propos, Pavlina s'écria :

— Mère a raison, les Postovar sont des hypocrites et, puis cette Donia... elle ne connaît pas les bonnes

manières et, un Neludov ne fréquente pas une fille pareille.

— Tais-toi ! fit Andréï. Et lui serrant les poignets de ses mains dures, il explosa :

— Tu n'as pas le droit de dire du mal d'elle... Je ne te le permets pas... Donia est bonne et douce, elle !

Andréï était devenu blême de fureur et, face à sa sœur, il se mit à hurler.

— Surtout pas arrogante et méchante comme tu l'es... ça c'est certain !

Rageusement, Pavlina se dégagea des doigts de son frère et s'enfuit en courant vers la porte donnant sur le verger. Encore toute énervée par les paroles que lui avait dites Andréï, elle se rendit dans le jardin où l'attendait Evdokia. Celle-ci, grande et maigre, le visage anguleux, cria :

— Viens vite, c'est juste le moment. Et vivement, sans plus s'occuper de Pavlina, elle se pencha au-dessus de la margelle du puits où d'un regard avide, elle fixa les derniers rayons du soleil qui se réfractaient dans l'eau.

En cette belle soirée d'été, la nuit n'était pas encore venue et la forte clarté du jour illuminait la campagne. C'était l'époque où la lumière solaire entre dans sa phase solsticienne et offre à une partie de la terre son jour le plus long pour la combler de couleurs et de parfums.

Les vieilles légendes du pays de la plaine immense disaient que « lors du temps où l'astre-Roi regarde le globe terrestre dans le fond du cœur, toute fille bonne et pure peut trouver un mari à qui donner le sien ».

Evdokia et Pavlina qui comptaient à peine quarante ans à elles deux avaient hâte de se marier.

Mais dans la contrée, c'était de réputation bien établie que les filles Neludov étaient hautaines et peu liantes. L'aînée, Evdokia opposait à tous une nature renfermée et triste, tandis que l'autre se montrait pédante et agressive. Elles prenaient des airs de grande duchesse peu en rapport avec leur rang qui était celui des gens de la campagne. Pour ces raisons, les jeunes gens ne les fréquentaient pas et craignaient surtout leur mère que tous connaissaient pour être une marâtre. Evdokia qui ne s'était jamais habituée à la mésentente de ses parents souffrait d'avoir à supporter leurs scènes de ménage. Aussi, pour fuir l'ambiance familiale, se réfugiait-elle souvent dans la partie claire de la maison où durant des heures, elle priait agenouillée devant les icônes. On entendait alors ses gémissements lorsqu'elle appelait à l'aide Dieu et ses saints. Quant à sa sœur elle n'était guère atteinte par le comportement maternel et souvent, lors des fureurs dont se trouvait en proie Axinia, il lui fallait l'imiter pour faire chorus avec elle.

Bien entendu, aucun prétendant au mariage ne s'était aventuré dans leur maison en vue d'une union que l'une et l'autre attendaient impatiemment.

Connaissant les curieuses pratiques auxquelles se livraient depuis des temps lointains, les filles de leur pays, à la recherche d'un époux, les deux Neludov s'y adonnaient aussi.

Cette année-là, dans la période prescrite, elles n'avaient pas manqué de se conformer aux coutumes.

Immobile, Evdokia paraissait absente. A la voir ainsi figée sur place, la face tournée vers le fond du

puits, on aurait pu croire que son esprit avait capté une voie de clarté visible à elle seule. Coupée temporairement de la terre, perdue dans un monde magique où elle venait de pénétrer, son regard s'emplissait d'images inconnues.

Longtemps, elle resta comme pétrifiée, les yeux errant à la poursuite de l'homme qui lui apparaîtrait.

Puis, revenant à elle et retrouvant ses esprits, une voix vint l'assaillir :

— Tu ne te marieras jamais, ne cherches plus à voir, c'est inutile !

Evdokia frémit et ne dit mot.

Les derniers rayons du soleil reflétés par l'eau du puits emportèrent les sons destructeurs du rêve.

Ce soir-là, Pavlina attendit que la lune fasse son apparition. Puis, elle tira de son corsage un petit miroir sphérique et tournant le dos à l'astre de la nuit émit son vœu. Et, bras tendu, elle se mit à diriger la surface de la glace vers la clarté lunaire afin qu'elle puisse s'y réfléchir.

La jeune fille guettait alors sur le miroir la vision d'un visage d'homme où s'inscriraient les traits du futur époux, comme le disait la légende et murmura :

— « Fais-moi connaître celui que tu es seule à pouvoir regarder, ô Lune jolie, je l'attends ! »

Enfin, retenant son souffle, figée dans la même position, elle était aux aguets. Tout à coup, Pavlina s'agita et trembla de tout son corps. En cet instant, elle avait cru voir surgir une partie de la chevelure d'un jeune garçon. Aussi, d'un œil avide et scrutateur, elle attendait que se montre l'ovale d'une figure humaine.

Eblouie et bouleversée, la jeune fille balbutia :

— C'est lui, il vient !

Elle tentait alors de percer le mystère des formes floues qu'elle imaginait exister comme faisant partie de la physionomie du bien-aimé.

Evdokia, qui après s'être éloignée de sa sœur était revenu vers elle, s'écria :

— Ça suffit, tu ne le verras pas, d'ailleurs aucun homme ne voudra de nous, c'est sûr ça !

Et, elle prit des doigts de Pavlina le miroir et le jeta à terre.

Aussitôt, cette dernière se mit à sangloter bruyamment.

— Tu as tout cassé, je commençais à le voir... Pourquoi as-tu fais ça ?

Un nuage passa devant la lune et, brusquement Pavlina se tut. Enfin, le charme rompu, la rage au cœur, elle s'enfuit vers la ferme.

Restée seule, Evdokia avait fermé les yeux et semblait s'abîmer dans le désespoir qui lui faisait entrevoir une existence faite de solitude et de détresse.

Tard dans la soirée, les deux sœurs s'étaient réconciliées et avaient décidé de se rendre le lendemain à la ville.

Le visage soigneusement poudré et les sourcils accentués par la pointe noircie d'un petit morceau de charbon de bois, Evdokia et Pavlina se dirigèrent vers la cour de la ferme où Grégori attelait le cheval à son phaéton.

Puis, sans demander à leur père l'autorisation de l'accompagner, elles s'installèrent dans le véhicule comme en terrain conquis.

Souvent, lorsque le fermier devait se rendre à Ananiev pour ses affaires et, toujours quelques instants avant son départ, ses filles l'obligeaient à chan-

ger son emploi du temps pour les mener dans les magasins où elles faisaient leurs achats. Mais l'agriculteur, habitué aux façons cavalières de ses deux enfants auxquelles il servait de cocher ne s'en offusquait pas outre mesure.

Ce jour-là, Pavlina qui était connue chez les boutiquiers comme une cliente exigeante mais une bonne pratique, fit à l'une de ces commerçantes un véritable scandale. S'étant aperçue, après l'avoir emportée chez elle, qu'une des dentelles dont elle avait fait l'acquisition était abimée et, comme la vendeuse refusait de la reprendre, Pavlina avait ameuté toute la clientèle par ses cris.

A ces paysannes dont le goût se voulait de celui de l'aristocratie, rien n'était trop somptueux, ni trop coûteux. Il était certain que les emplettes des demoiselles Neludov étaient onéreuses et dépassaient souvent les moyens financiers dont pouvait disposer Grégori pour de tels achats.

Mais souvent, en les regardant sortir des magasins, l'air désinvolte et suffisant, il s'attristait sur leur sort et déplorait leur inconscience.

Chaque jour Grégori et Andréï se levaient tôt le matin et quittaient la ferme pour se rendre aux champs où ils travaillaient durement. Entre le père et le fils s'était noué un véritable sentiment d'entraide où au sein de leur famille désunie, chacun cherchait à protéger l'autre des scènes qui éclataient à la maison et que leur faisait Axinia. Quant à leurs fréquentations, ils voyaient peu de gens si ce n'était Zakhar dont la bonté réconfortante les rassurait et leur réchauffait le cœur.

Grégori ne pouvait oublier son enfance où en compagnie de Zakhar, il partageait les mêmes jeux. Il en était un auquel ils s'adonnaient et qui, souvent, lui revenait en mémoire.

En été, après le fauchage de la première herbe qui était parfois suivi d'une forte pluie, les deux enfants se mettaient à plat ventre sur le sol mouillé. Puis, ils enfouissaient leur visage dans les plantes gorgées d'eau et, immobiles en humaient les odeurs qui s'en dégageaient. Ils gardaient alors cette position de longs moments tout au plaisir de se frotter à la végétation fraîche et parfumée. Et peu à peu, à la faveur du souffle qu'ils dispensaient avec force à l'herbage, leur face se couvrait d'une multitude de minuscules brins de paille, de grains de sable et de débris de feuilles mêlés à des petits insectes morts dans le naufrage. Et suivant que l'air rejeté se faisait plus ou moins puissant, l'agglomérat s'agglutinait sur la peau de leur figure pour former un masque qui les rendaient méconnaissables.

Relevant alors la tête de ce monde enchanté que vivaient à leur manière les deux petits garçons, Grégori et Zakhar se regardaient mutuellement et, chacun cherchait à donner à l'autre une ressemblance ayant trait à un animal.

Et, à tour de rôle, ils s'écriaient :

— Oh ! disait le premier, t'as l'air d'une chèvre, t'as une barbiche comme cette bête-là !

Et le deuxième en parlant sur le même ton et, en riant très fort, disait :

— Alors tu t'es pas vu, car toi tu ressembles à un taureau, t'as des p'tites cornes, ah ! t'es pas beau !

Ils s'éveillaient à la vie des champs où pour les hommes de cette région l'aventure était permanente. Et pour ces petits paysans, la germination, la pousse des plantes répondaient à un rituel saisonnier que peu à peu, ils découvraient.

En cet apprentissage offert par la nature elle-même, poussés par le besoin de toucher et d'étreindre tout ce qui représentait le patrimoine familial, les fils des fermiers aimaient manipuler la terre. Ils apprenaient aussi que les champs d'Ukraine étaient fertiles et prometteurs de biens qui, un jour leur appartiendraient.

Par beau temps, les enfants maniaient la terre glaise mouillée qui se trouvait en bordure de la rivière. Leur plus grande joie, c'était de la modeler pour confectionner toutes sortes de choses côtoyées quotidiennement. Il ne s'agissait pas alors, pour eux, de représenter des objets usuels domestiques, mais surtout ce qui concernait la ferme, son matériel et ses animaux.

L'esprit créatif enfantin s'ouvrait à des inventions où la naïveté exprimée par la forme en faisait souvent des œuvres que des artistes talentueux n'auraient pas désavoué. C'était aussi la mécanique qui, en ce début de progrès technique faisait l'objet de leur admiration. Et la batteuse à vapeur fonctionnant au charbon de bois était souvent copiée et recopiée par les petits modeleurs en herbe. Les vaches, les moutons et les porcs les inspiraient, puis c'était l'étable au toit de roseau séché qui entraient dans la figuration de la ferme prospère. La fabrication d'animaux terminée, précautionneusement les jeunes créa-

teurs y faisaient entrer dans les écuries construites à cet effet, les troupeaux avec le même soin que prenait leur père avec le cheptel.

L'amitié qui existait entre Zakhar et Grégori ne s'était jamais ternie et, avec le temps, elle avait même acquise une solidité à toute épreuve.

Après leur mariage respectif, les deux hommes se virent plus rarement mais les sentiments fraternels qui les unissaient en furent d'autant plus fortifiés.

C'était parfois à la sortie de l'église, le dimanche matin ou lors des fêtes religieuses qu'ils se rencontraient pour deviser à cœur ouvert.

Aussi, lorsque Grégori et Zakhar se retrouvaient en compagnie de leurs épouses, souvent, ce dernier s'ingéniait à se débarrasser d'elles afin de s'isoler un moment avec son ami. Et dans ce but, Postovar lui lançait quelques boutades où il était question des femmes auxquelles il donnait le terme péjoratif de « baba » (1). C'est ainsi qu'astucieusement, il affirmait en plaisantant qu'Axinia et Prosia avaient certainement beaucoup de choses à se confier, ne serait-ce, assurait-il que de dire du mal de leurs maris. Axinia lui jetait alors un regard chargé de fiel. Mais tout au plaisir d'avoir retrouvé son camarade, Zakhar se souciait fort peu d'être l'objet de cette animosité et entraînait Grégori dans un « kabak » (2) proche où tous les deux pouvaient parler à leur aise.

---

(1) Expression populaire que l'on donnait à la femme habitant la campagne.

(2) Buvette.

Depuis leur dernière entrevue, il s'était passé quelques semaines sans que les deux compères n'ait eu le loisir de se voir. Postovar se laissait alors gagner par l'inquiétude et était prêt à se rendre chez les Neludov, lorsqu'il rencontra Andréï à la ville. Et dès que le jeune homme aperçut Zakhar, il lui dit aussitôt :

— Ah, je sais, je suis fautif, père m'a demandé de venir chez vous pour vous raconter ce qui lui était arrivé, mais je n'en ai pas trouvé le temps... Je vous demande pardon, car c'est très mal ce que j'ai fait !

Puis, sans plus attendre, Andréï lui narra par le détail l'accident dont son père avait été victime.

— Oui, c'est une histoire bête, le père était parti chez Yvan, le forgeron pour ferrer son cheval... Il est revenu longtemps après son départ de la maison, couché dans une charrette et pâle comme un mort. Ma mère le voyant dans cet état et, sans savoir ce qui s'était passé, s'est mise à hurler et à courir dans tous les sens... Maintenant, il va mieux, mais il est encore très fatigué et ne peut quitter le lit.

— Tu ne me dis pas comment il s'est blessé, s'enquit Zakhar.

— Bien sûr, vous ne pouvez pas le deviner, ce que je peux être idiot, fit-il, en se frappant le front... C'est chez Yvan que c'est arrivé et, comme père est toujours prêt à rendre service, il a voulu aider le forgeron à soulever l'enclume de sa forge, il a fait un trop gros effort et est tombé évanoui.

Après le récit de l'accident que venait de lui exposer Andréï, Zakhar accompagna le jeune Neludov jusqu'à la ferme afin de rendre visite à son ami Grégori.

Le maître de la maison était allongé sur sa couche et, lorsqu'il vit entrer Postovar, il esquissa un pâle sourire.

— Tu vois ton vieux copain, il n'est vraiment pas frais... Je t'assure que je ne pourrais pas me vautrer en ce moment dans l'herbe mouillée, comme au temps où tous les deux, nous jouions aux devinettes !

Pour toute réponse, Zakhar prit la main de son ami qu'il serra très fort dans la sienne.

Grégori poursuivit :

— Imagine-toi qu'après ce coup dur, le brave Yvan m'a tout de suite conduit chez l'aide-médecin (1)... tout ça pour apprendre que je devais me bander le ventre et conseillé de faire venir ici la guérisseuse.

Il a même ajouté que de toute façon, il ne pouvait rien faire de plus pour moi.

— Alors, tu as appelé Anna, fit Zakhar d'un air entendu.

— Tout juste... Anna est venue deux fois et m'a bien soulagé. Elle va revenir aujourd'hui, je l'attends.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées qu'une vieille femme portant fichu en pointe sur la tête entra dans la pièce. La poitrine proéminente, le visage rond où le nez relevé lui donnait un air espiègle qui cadrerait mal avec l'expression mystérieuse de son visage, la guérisseuse s'avança vers le lit de Grégori. Et se tournant vers Zakhar, elle le pria de quitter la pièce. Puis, sans prononcer une parole, le geste lent, elle sortit d'un panier d'osier des petits

---

(1) En Ukraine, à cette époque, les médecins diplômés n'habitaient que la ville et le paysan consultait plus facilement l'aide-médecin qui possédait de vagues connaissances médicales.

pots de grès de plusieurs grandeurs dans lesquels elle mélangea des ingrédients de son invention et connus d'elle seule.

La parturiente déposa un de ses récipients rempli d'une bouillie verdâtre sur un tabouret qui se trouvait près de la couche du patient, prit un couteau à la fine lame qu'elle trempa dans la mixture préparée d'avance. Et, découvrant le ventre du malade, tout en marmonnant des paroles incompréhensibles, elle toucha à petits coups et plusieurs fois, du côté non coupant de la lame, la partie atteinte.

Docilement, Grégori se laissait manipuler par Anna. Lorsqu'il était jeune, il avait si souvent entendu parler d'elle et de ses prodiges qu'il avait une grande confiance en ses talents. Car c'était Anna qui avait guéri son père de maux d'estomac qu'aucun praticien ne parvenait à soigner et, sa grand-tante qui souffrait de douleurs de vessie soi-disant incurables par le corps médical.

A Handrabour et en ses environs, on ne comptait plus les miracles qu'avait accompli Anna. Elle pouvait même se vanter d'avoir une clientèle beaucoup plus importante que le médecin de Kharkov.

Et cet après-midi là, encore une fois, on aurait pu croire que la plantureuse Anna venait d'entrer en communication avec un monde charismatique où elle avait accès en tant qu'envoyée terrestre attachée à la mission de sauvetage.

La main posée sur son cœur, elle salua Grégori et, sans prononcer une parole sortit la tête haute.

Quelles voix entendait cette créature douée d'étranges pouvoirs et que l'on disait guérisseuse et sor-

cière ? Était-elle à l'écoute d'un univers qui s'ouvrait à un entendement atteignant un niveau de conscience différent de celui du commun des mortels ? Avait-elle appris en l'infini mystérieux du ciel un savoir interdit à beaucoup ? Mais, à ce sujet, nul ne songeait, ni même osait approfondir l'existence cachée de la faiseuse de miracles.

Tout ce que l'on savait, c'est qu'elle n'était pas intéressée par l'argent. Vivant seule dans une petite maison que son père lui avait laissée en héritage, elle mettait à disposition des gens et des bêtes ses dons de guérison. En effet, Anna refusait d'être rétribuée en espèces sonnantes et trébuchantes car pour elle, c'était monnaie frappée par le diable. Et lorsqu'on lui parlait gros sous, elle baissait la tête en signe de frayeur. Dans le même temps, pour éloigner d'elle les forces du maudit appliquait ses deux doigts sur son front, son ventre, l'épaule droite et l'épaule gauche comme le faisaient les vieux croyants (1).

En échange de ses soins, elle se contentait en tant qu'honoraires de cadeaux de peu de valeur faits de nourriture et d'objets usuels entrant dans les maigres ressources qui la faisaient vivre. En recevant de ses pratiques, aliments, vêtements et choses utiles à son entretien, Anna avait la certitude que ses forces usées à guérir autrui ou à le soulager de ses souffrances ne se renouvelaient que grâce à la chaîne ininterrompue d'une assistance qui lui permettait de poursuivre sa tâche.

---

(1) Raskolniki ou « vieux croyant ». Cette appellation date du XVII<sup>e</sup> siècle. Après le schisme religieux, elle était donnée à ceux qui n'avaient pas voulu adhérer au nouveau dogme.

Zakhar qui venait de revoir son ami Grégori alité et mal en point, en avait fait part à sa femme. Aussi, par la suite, celle-ci était allée prendre de ses nouvelles.

Et lorsque Prosia était parvenue à la ferme des Neludov et, avant de se rendre au chevet du blessé, elle avait atteint la partie claire de la maison où se tenait habituellement Axinia. Tout en habitant la même demeure, le mari et la femme vivaient séparés. Chacun d'eux était cantonné dans un des endroits spécifiques à tout logis ukrainien. L'un et l'autre menaient ainsi sa propre existence pour ne se rencontrer qu'à l'heure des repas. Et tout naturellement, Grégori et son fils s'étaient installés dans le lieu symbole de vie active où l'homme poursuivait le labeur de ses ancêtres mis au service de la terre. Quant à Axinia et à ses filles, elles avaient pris possession de l'autre moitié de l'habitation comme d'un endroit privilégié leur revenant de « droit ».

Mais la clarté des veilleuses posées sous les icônes ne faisait qu'entretenir en ces trois personnes alimentées par l'ombre néfaste que d'illusoires félicités. A leurs yeux, la vérité n'apparaissait pas et cette cécité à la lumière authentique dont elles se trouvaient affligées les plongeait dans la plus grande solitude.

Aussi, en cette place où Axinia régnait, Prosia avait été assaillie par elle et s'était vu obligée, sous peine de paraître incorrecte, d'écouter les conversations roulant toujours sur les gens du village. La femme de Grégori prenait plaisir à dire du mal d'autrui que ne partageait pas l'épouse de Zakhar. Aussi, après quelques entrevues durant lesquelles

Axinia se livrait toujours à ses insipides monologues, Prosia avait décidé de ne plus retourner chez les Neludov.

Pendant de nombreux mois, Grégori avait dû garder la chambre. Puis, un beau matin d'été, il se remit à marcher.

C'était à l'époque de la canicule et, pour cet agriculteur attaché à la terre, sa première sortie fut pour elle. Aussitôt debout, le visage radieux et, d'un pas mal assuré, il s'achemina vers le plus proche de ses champs de blé. Longtemps, il contempla les hautes tiges du céréale qui barraient le ciel d'ocre doré. Grégori revivait alors pleinement et goûtait au bonheur d'exister. Son œil expert fixait déjà la future récolte et tentait d'évaluer le nombre de jours qui seraient nécessaires au complet mûrissement du grain. Coupant au hasard un épi, il ferma les yeux pour le rouler entre ses doigts, tout en le tâtant longuement.

Et d'un toucher aux multiples pressions, il cherchait ainsi à calculer le temps restant à s'écouler avant que le froment atteigne à la densité voulue.

Ce jour-là, Grégori rentra à la ferme, le cœur content.

— « On moissonne dans une semaine, je suis d'attaque maintenant », dit-il à Andréï.

Puis, l'air songeur, il ajouta :

— Le premier pain de cette récolte sera pour Anna. Je lui dois bien ça... Nous lui porterons la boisson et la poignée de sel et, j'y ajouterai des coupons de cretonne que nous irons acheter à Ananiev.

Ayant appris la guérison de Grégori, Zakhar demanda à Donia d'aller lui rendre visite à sa place.

Certes, Postovar aurait aimé se précipiter lui-même chez son ami. Mais comme pour les autres agriculteurs, c'était le travail des champs qui commandait. Aussi, malgré son grand désir de le revoir, il ne pouvait se soustraire à ce qu'il considérait comme une charge imposée par la nature toute puissante.

Et le lendemain, de bonne heure, Donia se rendit à la cuisine. Se saisissant d'une serviette de table, elle la déplia pour déposer en son centre les gâteaux au pavot confectionnés par sa mère à l'attention de Grégori. Puis, nouant les quatre coins du linge en fit un baluchon dont elle s'empara.

Enfin, la jeune fille sortit de la maison pour emprunter la route.

Etant parvenue devant la ferme de leur plus proche voisin, Donia accéléra le pas et la voix d'une femme retentit :

— « Où vas-tu donc de si bon matin, Dóniet-schka » ? (1), cria Marfa de sa fenêtre.

— Ah, bonjour, tu m'excuseras, je ne t'avais pas vue... Je vais chez les Neludov et, il faut que je me dépêche, bientôt il va faire très chaud.

— « Mais, ma fille, par la route, il n'y a pas d'ombre et c'est bien loin... Le plus court, ce serait de traverser les champs, il y fait encore frais et tu trouveras des arbres pour faire quelques haltes, fit la fermière.

— Tu as raison, merci. Mais je ne connais pas le chemin par les terres. Je suis tellement habituée à faire ce trajet en carriole, dit Donia.

---

(1) Diminutif de Donia.

Sans en entendre davantage, Marfa s'éclipsa quelques instants pour réapparaître dans le jardin. Puis, ouvrant le portillon, elle invita la jeune Postovar à entrer dans la maison.

— Viens donc, que je t'explique.

Et Donia pénétra dans la ferme. Tout en parlant à sa visiteuse, la fermière s'empara d'une grande baignoire dans laquelle se trouvait un amalgame fait d'argile et d'eau. Retroussant sa jupe, Marfa se mit en devoir d'étaler son mélange sur le sol de terre battue.

— Voilà, tu retournes vers chez toi, là tu prends la direction du verger pour traverser le champ qui mène au petit pont. Enfin, lorsque tu arriveras sur l'autre rive, tu tourneras à droite pour continuer jusqu'aux grands saules... Alors là, tu rencontreras mon homme et, lui te dira ce que tu dois faire...

Une agréable fraîcheur se dégagait du lieu. Et sous le regard intéressé de la jeune fille, Marfa se saisit d'une brassée de branches de roseaux dont elle commença à couvrir la surface de la pièce. Au contact de la partie nouvellement enduite, les feuilles à peine fanées de la plante retrouvaient le climat aquatique de la rivière pour exhaler une odeur suave.

Donia qui avait oublié que son temps lui était compté en cette matinée d'été évoqua alors les heures de certaines nuits de son enfance. Et c'était le parfum émis par le végétal mouillé qui venait d'éveiller en elle de doux souvenirs.

Mais la jeune fille s'était vite ressaisie et avait prit congé de sa voisine.

Tout en marchant, Donia se retrouvait dans le passé où petite fille, le soir avant de se mettre au

lit, elle arrachait un petit morceau de feuille d'un roseau dont était recouvert le sol de leur habitation comme de toute autre demeure ukrainienne.

Elle revivait cette époque où avant de s'endormir, yeux clos, elle posait sur son nez le fragment de la feuille subtilisée pour mieux en humer les effluves.

Dans l'obscurité et, à la faveur de la chaleur ambiante, les senteurs de la plante se faisaient si insinuantes et si fortes qu'en s'imposant à son odorat, elles évinçaient de ses narines les odeurs des aliments mangés le soir en famille.

Et Donia qui avait gardé de ce temps-là, le besoin de rêver, retrouvait alors les impressions insolites de ses six ans. Elle se rappelait avec netteté ces soirées où son imagination l'emportait vers un voyage et, toujours le même pour chaque fois l'émerveiller sans cesse davantage. Au moment où elle se trouvait dans l'état de la demi-torpeur précédant le sommeil, la petite parcelle du végétal couvrant toujours son nez s'agrandissait démesurément pour se transformer en une forêt. Et naturellement, sa curiosité aidant, elle se lançait à la découverte de chemins ombragés. C'était alors une même promenade où apparaissait toujours une troupe de jolis petits oursons. Et ils étaient drôles et gentils. Tous accouraient à sa rencontre pour lui offrir plein de cadeaux.

C'était dans l'instant où elle s'endormait que s'effaçait à son regard extasié le monde de l'innocence. Mais le lendemain matin, à son réveil, elle retrouvait toujours collé sur sa figure le morceau de la plante qui lui semblait alors paré des vertus d'une féerie sans cesse renouvelée.

En se remémorant cette scène si souvent vécue dans le passé proche, la jeune Postovar avait parcouru une bonne partie de son trajet. Atteignant le champ bordé par les saules, elle rencontra le mari de Marfa.

Et après avoir demandé son chemin à l'agriculteur, elle s'en était allée rapidement en direction de la ferme des Neludov.

Tout au long du parcours, Donia croisait les paysans qu'elle connaissait. A chacun d'eux et, sans en oublier aucun, elle les saluait en agitant la main.

Elle n'allait pas tarder à parvenir à la limite des terres des Neludov lorsque d'un champ bordant le chemin, un grand garçon à la mine éveillée en surgit :

— Tu marches bien vite, Donia, où vas-tu ?

Elle tourna la tête vers celui qui venait de l'interpeller et, de loin reconnut Fédor Valiguine, le fils d'un fermier ami qui possédait un domaine dont les herbages et les pâturages étaient mitoyens aux leurs.

— Ah, c'est toi, que deviens-tu ? demanda-t-elle en s'avançant vers lui.

Puis, marquant un petit temps d'arrêt, elle ajouta :

— Dommage que je sois en retard et comme je suis pressée, je n'ai pas le temps de te parler... Je vais chez les Neludov.

— C'est très bien tout ça, mais moi aussi je suis pressé de te dire que je me mets sur les rangs le jour où tu voudras te marier... Alors, maintenant, tu le sais et surtout souviens-toi de moi avant les autres, hein ?

Donia éclata de rire. Haussant les épaules, elle pensa que les garçons étaient tous les mêmes car ils ne savaient que plaisanter en parlant des filles et du mariage. C'est alors qu'elle riposta :

— Encore ces histoires d'épousailles, mais des demandes en mariage pour toutes les innocentes de chez nous, il y en a autant que de grains de poussière sous un banc.

Puis, devant la mine soudainement renfrognée de Fédor, elle regretta ses paroles. Pour le déridier, elle brandit à sa vue le baluchon.

— Alors, viens plus près de moi, ne restes pas au loin et ne me fais pas hurler... Je ne vais pas te mordre, tu peux approcher. D'ailleurs, j'ai quelque chose de bon pour toi, fit-elle en tirant un gâteau de pavot de son paquet.

Le visage de Fédor s'éclaira d'un sourire tandis qu'il se tendit vers Donia.

— Ce que tu es gentille, ma douce Donietchka... Et si tu me prends par mon point faible alors, je vais tout de suite demander ta main à tes parents, dit-il en engouffrant la pâtisserie dans sa bouche.

Puis, Fédor s'exclama :

— Rudement bon... c'est ta mère qui les a fait hein ?

— Mais moi, je les fais mieux, fit-elle, en clignant malicieusement de l'œil vers le jeune homme.

Et il prit alors un ton important :

— Ne pars pas tout de suite, tu peux rester avec moi et attendre mon père qui doit passer par là avec sa carriole... Il ne va pas tarder et nous irons tous ensemble chez les Neludov.

— Non ! Non ! je me sauve, je suis pressée, mais toi, viens nous voir à la maison, il y a bien longtemps qu'on ne t'a pas vu, dit-elle, en agitant la main et en s'enfuyant.

En cette contrée, séparée par les grands espaces, les propriétaires se fréquentaient presque tous et, en cas de besoin se prêtaient main-forte. A part de rares exceptions, les habitants de la région formaient en quelque sorte une seule et même famille où tous les enfants se connaissaient depuis leur plus jeune âge. Dès que garçons et filles étaient à même de marcher, ils menaient paître le bétail dans les champs. Et de pâturage en pâturage, lors des belles journées de printemps et d'été, leurs cris joyeux résonnaient. Et ces bruits se répercutant d'herbage en herbage préparaient les jeux en commun où le soir les petits paysans se retrouvaient dans l'une ou l'autre ferme.

Combien de fois Donia en compagnie de Fédor avait-elle jouée dans les champs à épier les insectes. Ensemble, ils aimaient regarder voler les abeilles lorsqu'elles luttèrent contre le vent pour victorieusement parvenir à leur ruche. Lors des grosses pluies qui brusquement tombaient, main dans la main, ils couraient se réfugier dans la cabane de Pantaléï. Les longues courses où toujours ensemble, la tête levée vers le ciel, ils cherchaient à suivre les mouvements rapides des nuages lors des jours d'orage.

— Oh ! regarde ! disait alors Fédor, « tu vois le grand bonhomme qui court là-haut, c'est saint Elie, il conduit son char. Ecoute le bruit qu'il fait en roulant et il y a du feu partout autour de lui, comme c'est beau ! »

Puis, souvent couchés dans l'herbe haute, les yeux fixés sur les feuillages argentés des peupliers, les deux enfants prêtaient l'oreille aux histoires, que pensaient-ils, se racontaient les arbres lorsque le vent en agitait les branches.

Tous les souvenirs attachés à son enfance remontaient en elle. Et brusquement, en cet instant où le passé proche venait de faire irruption, Donia entraît alors dans un présent où les choses devenaient graves. Elles n'avait pas revu le fils Valiguine depuis longtemps et, maintenant, il lui semblait être un étranger.

Sans raison apparente, elle fut empoignée par une curieuse pensée. Elle se prenait à songer à l'existence bonne ou mauvaise qui attendait ses petits camarades d'autrefois. Et elle les revoyait tous insouciantes et joyeux. Mais elle savait déjà que les uns et les autres allaient suivre une route où pour l'enfant enfoui sous les couvertures la nuit, le loup n'aurait plus l'aspect de l'animal fascinant hurlant dans la forêt enneigée mais prendrait alors son image réelle vue sous la forme de l'homme à la nature cruelle.

Malgré son peu d'expérience, Donia n'était pas sans ignorer que souvent le malheur frappe à la porte de celui que choisissent les forces infernales. Elle pensa à Fédor et à l'avenir de l'adulte qu'il était déjà. Et prise d'un sentiment de tendresse, elle lui désira une destinée heureuse.

Tout en soliloquant, Donia parvint alors à un petit bois, puis à un carrefour où s'élevait une vieille croix. Enfin, elle déboucha devant la clôture de la ferme des Neludov.

Un gros chien noir aux poils frisés se mit à aboyer furieusement. C'est alors que la voix dure d'une femme parvint jusqu'à la visiteuse. C'était Axinia dont les paroles avaient pris le ton de la malédiction :

— Encore un bon à rien qui vient demander de l'argent, mais que toute cette racaille crève et qu'on n'en parle plus.

Appelée par les aboiements du chien, un rictus mauvais à la bouche, la femme Neludov débitait toujours son monologue. Puis, elle se présenta à la clôture de la ferme.

— Mais, c'est notre petite Postovar ! fit Axinia en changeant de ton et en prenant un air faussement affable.

— Quel bon vent t'amène... raconte, raconte ma petite pomme... Ah ! mais c'est que tu dois être fatiguée... En attendant tu es de plus en plus belle et rose avec ça... Pas encore mariée ? Mais tu as bien le temps... Et puis moi, je vais te donner un bon conseil : ne te presses pas ! Il y a toujours du danger à prendre un époux, surtout si c'est un ours... Je t'assure que pour ce genre d'animal, une femme c'est un petit pot de miel qu'il engloutit en un rien de temps et dont il ne connaît même pas le goût... Tu peux croire en ma vieille expérience, le mariage c'est souvent une affaire de gros roubles... Mais toi raconte, répéta-t-elle en faisant entrer Donia dans la maison.

— Et ça, qu'est-ce que c'est, enchaîna-t-elle vivement en montrant du doigt le petit baluchon que portait la jeune fille.

— Des pâtisseries au pavot faites par ma mère... Elle m'a demandé de vous les offrir et Grégori les aime bien et comme il a été malade, ces bonnes choses lui feront plaisir, répondit Donia qui se montrait visiblement mal à l'aise. Car après cet assaut, elle n'avait pas osé spécifier qu'elles étaient destinées à Grégori.

Mais la femme Neludov ne prêta aucune attention à la mine contrite de sa visiteuse toute occupée à s'accaparer des gâteaux apportés par cette dernière.

— Tu peux me les donner, Grégori est aux champs en ce moment... Il ne va pas tarder à rentrer... Je vais en sortir un de ta serviette et tu vas la reprendre tout de suite pour ne pas l'oublier.

Vivement, Axinia empoigna la friandise qu'elle croqua aussitôt.

— Mais c'est délicieux ! quelle bonne idée... on va se régaler ! Elle cambra alors la taille, leva la tête et prit une pose théâtrale pour dire :

— J'oubliais... mes filles sont à la maison et elles seront contentes de te voir. Je vais les appeler, elles te tiendront compagnie car moi, il me faut te quitter pour aller voir ce qui se passe à la cuisine où je dois secouer cette gourde d'Aglaya.

Depuis son arrivée à la ferme des Neludov, Donia n'avait pu placer une seule parole tant Axinia s'était montrée bavarde. Aussi, attendait-elle patiemment et, sans prêter beaucoup d'attention aux propos prononcés par la maîtresse de maison que le flot de ceux-ci se soit tari, pour enfin demander des nouvelles de Grégori. Mais la femme Neludov parlait toujours.

— J'ai vraiment beaucoup de travail dans cette maison avec en plus de ça un mari qui ne peut pas faire grand-chose en ce moment. Axinia venait à peine de terminer sa phrase que la servante fit irruption dans la pièce.

Fluette et chétive, le cou rentré dans les épaules, elle était bossue et tout son corps s'en trouvait contrefait. Son visage aux traits réguliers et fins exprimait beaucoup de douceur et une tristesse résignée.

Aglaya fit quelques pas pour s'immobiliser devant sa patronne. Et celle-ci se mit à l'invectiver :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Paresseuse ! Bonne à rien ! tu ne penses qu'à te reposer... C'est une giffle qu'il te faudrait pour te remettre les idées en place. Et le repas, il ne va se faire tout seul, hein ?

La domestique apeurée baissa la tête :

Axinia haussa la voix et grandiloquente, joua les héroïnes de la tragédie antique.

— Je suis une victime, tu entends, victime de ma bonté, moi si généreuse !

Puis, se tournant vers Aglaya, tout en la montrant du doigt et la fustigeant du regard, elle lui cria :

— Allez ! ouste, vite, vite à la cuisine...

Aglaya s'enfuit et disparut dans le fond de la pièce.

Restée seule avec Donia, Axinia qui voulait se justifier vis-à-vis de sa visiteuse se mit à hurler :

— Dire que je paie cette fille un maximum et, tout ça pour une misérable besogne... et puis ce n'est pas tout... chaque fois que cette fainéante va chez ses parents le dimanche, je lui donne des œufs et du beurre à emporter. Mais, tu vois, si moi je pense à lui faire plaisir, elle par contre ne m'occasionne que des ennuis et, Dieu m'est témoin, soupira-t-elle, en levant les yeux au plafond.

Donia ne disait mot et paraissait songeuse. Elle se souvenait alors avoir entendu parler d'un drame qui avait éclaté dans un village voisin d'Handrabour. Il était question d'une jeune paysanne infirme qui avait failli être tuée par son propre père, un ébéniste qui cassait ses meubles à coups de hache lorsqu'il avait bu trop de vodka.

Cet ivrogne, sa femme et la malheureuse vivaient une affreuse misère dans une maison au toit détérioré de tiges de roseau où à travers les fentes soufflait le

vent glacé de l'hiver. Donia, n'avait plus aucun doute, c'était bien d'Aglaya dont il s'agissait. Elle avait appris qu'un soir d'ivresse l'ébéniste avait chassée sa fille en la poursuivant un morceau de vitre brisée en main cherchant à l'atteindre pour lui enfoncer dans la gorge son arme improvisée.

Et en cet instant où Axinia persistait à exhaler sa rancœur contre la servante, Donia ne pensait plus qu'à fuir sa maison.

— Imagine-toi, disait-elle, qu'avec cette incapable, il m'est arrivée une aventure stupide... Tout ça parce que Evdokia bien trop bonne lui a donné une robe qui ne lui plaisait plus et qu'Aglaya a mise sur son dos pour assister à la messe du dimanche. Aussi, avant d'entrer dans l'église, moi et Grégori accompagnés de cette idiote, nous avons traversé la place à pied... Tout d'un coup, je vois les gens qui nous regardent et se mettent à éclater de rire. Et voilà qu'en me retournant, je m'aperçois que, sur cette mal fichue, le vêtement est trop long, trop large et qu'elle avait l'air d'une déguisée. Mais crétine comme elle est, l'idée ne lui est même pas venue à l'esprit que les passants se moquaient d'elles... C'était tout le contraire, elle se croyait très élégante et se pavanait comme une oie fière de montrer sa nouvelle toilette... Moi, j'étais rouge de honte et, tu penses bien que je me suis arrangée pour ne pas me trouver à ses côtés.

Puis, jetant un furtif coup d'œil vers Donia afin de se rendre compte de l'effet produit par ses paroles, elle poursuivit :

— Tu vois que je suis bien mal récompensée de ce que je fais pour cette fille-là... Quand je pense qu'elle ne sait même pas mettre correctement le couvert sur

une table... C'est vraiment lamentable. D'ailleurs, tu vas voir tout à l'heure car j'espère bien que tu resteras déjeuner chez nous ?

Donia aurait voulu répondre qu'elle se trouvait dans l'obligation de partir et qu'elle déplorait de n'avoir pu rencontrer Grégori mais elle se ravisa. Certes, les discours d'Axinia n'étaient empreints que de haine et cette femme lui paraissait totalement dénuée de sentiments et elle avait même l'impression que ce serait une erreur de demander à voir l'ami de son père. Elle sentait que ce désir ne servirait alors qu'à attiser la jalousie de la maîtresse de maison que celle-ci nourrissait pour tous les Postovar.

Et malgré son envie de fuir au plus vite l'endroit, Donia accepta de prolonger sa visite dans l'espoir de se trouver seule à seule avec Aglaya.

Aussi, toute à la pensée d'être utile à cette dernière. Donia cherchait une solution qui libérerait l'infirmière de sa despotique patronne.

Sans mot dire, les dents serrées, le regard haineux, Axinia se leva et quitta la pièce.

Quelques instants plus tard, la servante réapparut portant sur un bras une nappe blanche fraîchement repassée et, sur l'autre une pile d'assiettes.

Intimidée par la présence de l'étrangère, elle se tint alors toute droite et ne bougea plus. En cette attitude, on la sentait prête à subir, comme à l'habitude l'offense qui était pour elle monnaie courante. Mais à sa grande stupéfaction, ce furent des paroles aimables que celle-ci lui adressait :

— Je vais t'aider à mettre la table, veux-tu dit Donia, en se levant.

— Mais non, non, il ne faut pas Mademoiselle, balbutia Aglaya, encore toute abasourdie par cette gentillesse.

— Ça n'est pas possible, on ne peut pas le faire... et puis comment je dois vous parler ?

— Tu ne m'appelles pas Mademoiselle surtout... mon nom est Donia et, il ne faut pas me vouvoyer... Maintenant, nous sommes des amies, assura-t-elle en touchant la main de l'infirmier.

— Je ne vais pas pouvoir dire votre nom... c'est pas correct ! Et après un petit silence, elle bredouilla :

— Mais c'est vrai que je peux, je...

Elle n'acheva pas sa phrase et murmura :

— Donia, tu...

Les autres mots restèrent prisonniers de sa gorge tant elle était peu accoutumée à bouleverser les usages et à prononcer le nom d'une demoiselle appartenant à un autre milieu social que le sien.

La domestique des Neludov allait de surprise en surprise et, son étonnement fut à son comble lorsqu'elle vit la jeune fille s'emparer de la nappe et de la pile d'assiettes qu'auparavant elle lui avait fait poser sur la table.

Le comportement amicale et chaleureux de Donia semblait tout à la fois émerveiller et effrayer Aglaya.

Saisie par la crainte, la pauvre fille cherchait à comprendre la raison qui poussait l'amie de ses patrons à se montrer avec elle si différente des autres personnes. C'était bien la première fois que quelqu'un lui parlait si doucement.

En ce cœur si simple où régnaient l'humilité et le goût de la fatalité, la souffrance s'acceptait comme s'il n'existait au monde que l'épreuve et l'adversité.

A cette époque qui se situait quelques décades après l'abolition du servage, courber l'échine, obéir sans récriminer et être traité durement faisaient partie de l'existence des travailleurs des champs ne possédant pas de biens au soleil. Aussi, depuis ce temps qui avait fait date en Russie, l'état d'esprit de celui qui se trouvait au service des riches n'avait guère évolué. Pris en charge par le maître d'un domaine, le journalier et toute domesticité salariés répondaient toujours au labeur exigé par l'homme mais aussi comme pour tous, à celle de la terre exigeante et contraignante.

Au fil des années, la conduite de l'ancien et du nouvel affranchi, face aux propriétaires terriens fortunés était restée la même quand elle aurait dû adopter d'autres façons d'agir. Mais, à la campagne et même en ville, l'ignorance était toujours existante et les croyances et les superstitions ancrées au fond de l'être maintenaient l'homme dans l'angoisse d'une liberté dont il ne savait que faire.

Pourtant, en ces contrées rurales d'une partie de l'Ukraine, la rigueur d'antan s'était quelque peu relâchée mais les usages et les traditions relatifs au travail de la grande culture dictaient toujours leur loi...

Animée du désir de venir en aide à Aglaya, la jeune Postovar plaçait les assiettes sur la table et disait :

— Tu sais, on peut se revoir... et puis on va être des amies, es-tu d'accord ?

La servante secoua la tête en signe d'acquiescement.

Et Donia poursuivit :

— Alors, si tu veux bien on peut se rencontrer dimanche sur le chemin... Tu connais le petit bois qui se trouve tout près d'ici, c'est juste derrière le carrefour où il y a la croix ?... Eh ! bien, c'est là, vers 11 heures, le matin, la première arrivée attend l'autre.

Donia jeta un rapide coup d'œil sur la porte pour s'assurer que la maîtresse de la maison n'apparaissait pas et poursuivit :

— Alors, c'est d'accord ?

— Oui, je vais venir, fit Aglaya.

— Bon, maintenant, autre chose... Je sais que Pavlina t'a donnée une robe qui est bien trop grande pour toi... Tu vas l'emporter. Ma mère et moi, on va l'arranger. Tu as bien compris, c'est dimanche à l'endroit que tu connais... sans faute n'est-ce pas. Et surtout, ne racontes à personne tout ce que je t'ai dit...

En cet instant, Axinia revint dans la pièce tandis qu'effarouchée, Aglaya s'éclipsait.

Constatant que la table était mise, elle se tourna vers Donia et s'écria :

— Incroyable ! Pour une fois tout est bien à sa place.

Enfin, suivant son habitude, elle se lança dans un long monologue.

— Ah ! ce qu'il m'a fallu avoir de la patience avec cette bancale, avant d'en arriver là... si je l'ai prise chez moi, c'est que personne n'en voulait, c'est bien simple... Alors tout le monde me connaît, on sait que j'ai le cœur sur la main et je me suis sacrifiée, voilà la vraie charité.

Prenant un air éploré, elle ajouta :

— C'est le Seigneur qui me l'a demandé et je lui ai obéi !

Donia n'avait plus qu'une hâte et, c'était de fuir cette demeure. Aussi, prétextant que sa mère l'attendait à la ferme pour préparer le dîner, elle prit congé d'Axinia.

Lorsque Donia se retrouva dehors, elle se mit à respirer profondément comme si elle eût à expulser de ses poumons les miasmes d'une atmosphère pestilentielle.

Elle était envahie par une curieuse sensation faite tout à la fois de découragement et de joie. Ces deux impressions assez contradictoires étaient intimement liées à la scène vécue quelques instants auparavant chez les Neludov puis, à la décision qu'elle avait prise de mettre tout en œuvre pour arracher Aglaya de leur maison.

Vertical line of text or a scanning artifact on the left side of the page.

## DONIA ET FEDOR

Poursuivie par le regard angoissé que la pauvre fille lui avait lancé lors de sa fuite vers la cuisine, Donia avait repris le chemin du retour.

Tout en marchant, elle revivait la scène et le moment où Aglaya avait fait volte-face avant de quitter la pièce. C'est alors, qu'en un ultime sursaut, se voyant à nouveau seule, la servante avait cherché désespérément du secours.

Donia avait pris conscience d'avoir été le témoin d'un drame où un être humain en danger n'était pas à même de se défendre. Aussi avait-elle alors la sensation qu'il lui fallait répondre à l'appel de la victime pour ne pas devenir la complice de la criminelle Axinia.

C'est ainsi qu'à la faveur de ces pensées où le besoin de venir en aide à autrui primait tout autre sentiment, se créaient en elle des énergies nouvelles. Instinctivement, elle pressentait que pour être complètement disponible, il était nécessaire de forcer le ton et de donner à la situation un climat si tragique que, de ce fait, puissamment stimulée, elle se lancerait à l'action.

Tendue vers les forces vives qui la tenaient en haleine, elle se trouvait prête à combattre.

Le tempérament de la jeune paysanne répondait à la passion débordante où l'être se complait à vivre de sentiments excessifs.

La jeune fille s'exaltait en tentant d'élaborer les actes auxquels il lui faudrait se livrer pour qu'Aglaya retrouve sa liberté et elle se disait : « Tout d'abord, on doit faire en sorte qu'elle quitte la maison des Neludov sans qu'Axinia fasse du scandale. Et puis, on ne peut pas la laisser retourner chez ses parents... Alors, il faut qu'on lui trouve une autre place chez des gens qui seront gentils avec elle ».

Le soliloque terminé, Donia atteignit le carrefour où s'élevait une croix de bois et, le Christ crucifié lui apparut alors victime lui aussi de la méchanceté des hommes.

Dans le silence des champs, une voix monta en elle. Puissante et dominatrice, elle résonnait étrangement : « Père, pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ! ».

Effrayée par les paroles évangéliques qui, si brusquement s'étaient imposées à son esprit, elle pressa le pas.

Sur cette voie fréquentée par beaucoup d'agriculteurs de la région conduisant leur véhicule, celui des Valiguine surgit en haut de la côte.

Parvenu à la hauteur de Donia, Fédor accompagné de Dnieprov stoppa brusquement le sien.

— Tu grimpes ? fit le jeune homme en lui tendant les mains... Et si tu veux bien, je conduirais Dnieprov chez lui et, après je te déposerais chez tes parents.

— Bonjour ma grande, il paraît que l'on ne voit que toi sur la route aujourd'hui, dit en riant le passager de Fédor.

— Eh ! oui, Mademoiselle court les chemins, allez vite tu montes... Mais maintenant tu te reposes.

Elle n'eut pas le temps de répondre que déjà, elle se trouva installée au fond de la carriole.

Le cheval partit au galop accompagné par le bruit joyeux des grelots attachés à la douga (1). Cramponnée à la banquette arrière, Donia était silencieuse.

— Viens près de nous, on ne veut pas te perdre en route, quel dommage que ce serait de te semer, fit Fédor en esquissant un large sourire.

La passagère se souleva et, s'appuyant sur l'épaule de chacun des hommes prit place au milieu d'eux.

Et, sans demander la permission au conducteur, elle se saisit des rênes de l'attelage et fit prendre à Touman le petit trot.

C'est alors que Fédor cligna de l'œil vers Dnieprov et lui dit tout bas :

— Je vais sauter, ne bouges pas !

Sans plus attendre s'arc-boutant d'une main sur le bord de son siège, il se précipita dans le vide. Puis, en véritable acrobate, le jeune homme effectua un rétablissement spectaculaire qui le fit se retrouver debout le long de l'accotement de la route.

Et, à ce même instant, comme s'il en avait reçu l'ordre, le coursier s'arrêta. Enfin, la bête tourna la tête vers son maître qu'elle ne quitta pas de l'œil.

Sans sa présence sur la carriole Touman refusait de poursuivre son chemin.

Après quelques instant d'immobilité, l'animal montra son impatience à repartir et gratta le sol du sabot.

---

(1) Douga est un élément d'attelage que l'on appelle encore arc de limonière.

Donia dit gaiement :

— Allez ! viens vite car tu sais bien que si tu ne reprends pas ta place, il ne bougera pas d'un pouce ton fidèle ami !

L'air satisfait, Fédor remonta sur son siège et aussitôt le cheval repartit à bonne allure, se dirigeant vers la ferme de Dnieprov.

Et Donia se retrouva seule avec le jeune Valiguine. Comme elle avait hâte de mettre ce dernier au courant des faits qui venaient de se passer, elle lui conta sa rencontre avec Aglaya chez les Neludov et de la scène à laquelle Axinia s'était livrée en se montrant odieuse avec sa servante.

Dans le bruit provoqué par la vitesse pris par le véhicule, Donia avait forcé la voix pour mieux se faire entendre.

En un cri qui prenait un accent pathétique, Donia lui faisait part de son désir de venir en aide à Aglaya et, l'informait du rendez-vous qu'elles avaient convenu pour le dimanche suivant.

— Je connais cette histoire, c'est de la fille de Piline dont tu parles, mais je ne savais pas qu'elle aussi était maltraitée par sa patronne... Tu as raison, il faut faire quelque chose pour cette malheureuse, on peut s'en occuper tous les deux, si tu veux, fit Fédor, la mine devenue soucieuse.

A la faveur de ces propos qui cherchaient à résoudre le problème d'Aglaya, l'un et l'autre se penchaient sur la détresse d'autrui avec le sérieux de personnes expérimentées. Mais la nature de chacun avait été nourrie de sentiments semblables qu'entretenaient un esprit de solidarité propre aux gens de cette plaine.

Un silence chargé d'inquiétude tomba sur eux et que Fédor rompit :

— Puisque tu rencontres Aglaya dimanche, je vais t'y accompagner.

— Ah ! ce que tu es gentil... alors nous allons nous occuper d'elle ensemble ?

Puis, songeuse, elle ajouta :

— Mais en auras-tu le temps ? Je sais que tu as beaucoup d'ouvrage à la ferme.

— Voyons, on ne peut pas laisser vivre cette malheureuse plus longtemps chez cette sale femme. Tu ne dois pas t'inquiéter pour moi, je m'arrangerai bien pour être libre... Nous serons deux à la secourir et, avec toi rien ne me semblera difficile ! Enfin, changeant de ton Fédor dévoila le fond de ses pensées :

— Comme ça, on va se rencontrer plus souvent, comme avant lorsqu'on était petit.

Lui aussi se retrouvait face aux souvenirs de son enfance et il revoyait Donia rieuse et tendre qui, souvent en guise de jeu mordillait le bout de ses oreilles en affirmant « quelle allait le manger tout entier ».

Et il lui dit :

— Depuis que je t'ai revu, je pense tout le temps à toi. Maintenant, si tu es d'accord, on va se voir souvent et, on se dira de belles choses, rien que pour nous deux !

Cherchant à cacher son émoi, elle se mit à rire nerveusement :

— Tu me fais la cour, c'est la première fois, mais qu'est-ce qui te prend ?

Un silence se fit entre eux. Donia avait l'impression que la tendresse enfantine jusqu'alors ressentie pour Fédor venait soudain de se transformer en une affection plus profonde appartenant à un acte grave de la vie. Un nouveau venu se trouvait de-

vant elle, un jeune homme séduisant qui allait lui apprendre les mots et les gestes d'amour dont elle rêvait en les imaginant à sa façon.

Car chez les Postovar, nul ne parlait de ce sentiment qui unissait les filles et les garçons en âge de se marier. C'était d'ailleurs un sujet interdit auquel nul ne songeait à toucher.

Donia avait la sensation qu'à la faveur de la fréquentation de Fédor, elle découvrirait une vie bien différente de celle qu'elle avait connue jusqu'alors.

Et ce trouble violent qui venait si brusquement de fondre sur elle recélait une ardeur qu'instinctivement, son être redoutait et désirait tout à la fois.

On lui avait appris qu'une jeune fille de bonne maison doit songer au mariage seulement dans le but de créer une famille mais qu'avant cet événement, aucune pensée impudique ne pouvait l'effleurer. Souvent, sa mère la mettait en garde contre les « idées malsaines » qui pouvaient nuire à sa santé, disait-elle, d'un air entendu et ajoutait, « ces vilaines pensées noircissent l'âme et rendent le teint gris ».

En cet instant où tout son corps se tendait vers des sensations amoureuses, Donia oubliait les leçons de morale. Elle fut alors saisie d'une furieuse envie de stopper l'attelage, puis de se coller contre la poitrine de son compagnon pour s'abandonner à lui.

Face à ce déchaînement de passion dont Donia ignorait l'emprise, elle tenta de faire taire les impulsions prohibées en se morigénant :

« Une Postovar qui a dans la tête de telles folies ? Mais c'est infernal... Je devrai avoir honte ! »

Car elle savait que sous des apparences simples et bon enfant, les gens de la terre étaient disciplinés et gardaient le cœur pur.

L'histoire d'un de ses aïeux que Pantaléï lui contait souvent revint alors en sa mémoire. Comme par enchantement, l'homme pieux et fervent appartenant au passé semblait être près d'elle pour la sermonner. De son vivant, ce personnage pour s'habituer à la mort l'avait préparé à l'avance. S'étant fait fabriquer un cercueil dans lequel, le soir il se couchait pour mieux s'endormir en Dieu, un matin on l'avait trouvé mort, les mains jointes, une icône posée sur sa poitrine.

Puis comme pour faire taire en elle les voix chargées de la réprobation familiale et, pour ne plus les entendre, Donia força l'allure du cheval :

— Il se fait tard et père va se demander où je suis passée, vite, vite, on rentre...

— S'il vient à ta rencontre et qu'il nous voit ensemble, il sera tout de suite rassuré, je te prie de le croire, tu ne dois pas t'inquiéter comme ça, répliqua Fédor.

Enfin, la ferme des Postovar apparut et, en quelques tours de roues, la carriole parvint devant la porte de la cour.

— Viens avec moi à la maison, mes parents seront heureux de te voir, fit Donia.

A la vue des jeunes gens, Prosia leva les bras et, sa mine inquiète se rasséra aussitôt :

— Eh bien ! te voilà, mon petit, quelle joie, il y a si longtemps qu'on ne t'avait pas vu ici qu'on te croyait parti chez les Turcs... Et, puis maintenant, sans crier gare, tu arrives, c'est vraiment une bonne surprise.

Le jeune Valiguine sourit, et comme pour se justifier, bien que la maîtresse de maison ne lui demandait aucune explication, il l'informa :

— J'ai rencontré Donia marchant le long du chemin revenant de chez les Neludov, aussi pour qu'elle ne se fatigue pas, je lui ai proposé de la raccompagner en carriole jusqu'ici.

— Mais voyons mon petit gars, tu n'as pas besoin de me dire tout ça, j'ai confiance, tu le sais bien... Et en qui puis-je croire, si ce n'est pas en toi ?

Prosia se mit à lui poser une foule de questions. Elle s'enquêrait avec une certaine curiosité des faits et gestes de la famille Valiguine. Mais en cette demande de renseignements, la femme Postovar cherchait à apprendre beaucoup plus de détails sur le rendement des récoltes, de la vente des bestiaux, le travail entrepris et, les soucis qu'ils procuraient que sur ceux concernant la santé et les événements de la vie de la maisonnée des fermiers amis.

Quant à toutes les difficultés qu'elle et Zakhar rencontraient au sujet de leur propre labeur aux champs et de celle de l'élevage du bétail, Prosia n'en parlait que pour avoir à les comparer à celles des autres. En ce monde agraire, les besoins et les désirs de chacun s'effaçaient pour mettre en premier plan les mille et un devoirs relatifs à la bonne exploitation de ses richesses végétales. Les habitants de la plaine étaient tous solidaires de la culture et elle devenait pour eux une seule charge à laquelle ils répondaient de père en fils.

Fédor qui se disposait à prendre congé de ses amis, se tourna vers Donia :

— Bon, maintenant, je me sauve... J'espère que tu parleras à ta mère de ce qui va se passer dimanche ?

— Mais qu'y a-t-il d'extraordinaire dimanche ? Rien, je pense car je connais par cœur le calendrier de l'église, s'écria Prosia en jetant un regard étonné vers lui.

— Ne t'inquiètes pas, il ne s'agit pas d'une fête religieuse, Donia t'expliquera, c'est plutôt une histoire de « babas », répondit-il, d'un air moqueur.

Dès que Fédor eut tourné les talons, Donia qui avait hâte de se confier à sa mère, lui conta sa visite chez les Neludov par le détail et s'appesantit sur les sévices exercés par Axinia aux dépens de sa domestique, une certaine Aglaya.

— Nous devons la recevoir... On fera en sorte qu'elle se sente bien chez nous... et puis on lui parlera, elle ne peut pas rester chez de tels gens dit, Prosia.

La jeune fille battit des mains :

— Oh ! merci maman, ce que tu es gentille... quand elle viendra à la maison, elle restera le soir et nous irons dormir toutes les deux dans la grange. Il fait beau et nous n'aurons pas froid. Puis, rayonnante, animée d'une excitation toute juvénile, elle s'exclama :

— Là, au moins on peut regarder les étoiles à son aise, c'est si beau de les voir clignoter... On dirait de véritables petites veilleuses.

— Ce que je suis contente, dit-elle encore en sautant au cou de sa mère pour l'embrasser.

Prosia paraissait songeuse...

— Mais cette Axinia est horrible !

Levkó fit irruption dans la pièce, Assis sur le dos du chien qu'il avait enfourché en une véritable monture, il traversa rapidement les lieux pour disparaître comme il était venu.

Puis, ce fut au tour de Zakhar de se présenter sur le seuil de la maison. Aussitôt, il souleva son chapeau et le tint à la main comme depuis des siècles, le paysan le faisait avant de pénétrer dans l'habitation familiale. C'était une marque de considération qu'il portait aux siens ainsi que du respect inspiré par les icônes se trouvant dans la demeure ancestrale.

Ayant appris la scène qui s'était déroulée chez les Neludov et à laquelle Donia avait assistée, Zakhar avait réagi de la même façon que sa femme. Montrant sa désapprobation, il bougonna :

— Avec cette Axinia, il n'y a vraiment rien à faire, personne ne sera jamais d'accord avec elle. Mais nous allons nous occuper d'Aglaya et la recevoir. Il faudra prendre beaucoup de précautions pour que la femme de Grégori n'apprenne pas que sa servante est venue ici, sinon, cette garce lui fera d'autres ennuis...

Tous les Postovar répondaient à cet esprit communautaire resté vivant et où ses membres le considéraient comme faisant partie de leur patrimoine. C'était pour eux, une sorte de legs fait de sentiments chaleureux où le cœur l'emportait toujours sur l'intérêt que l'homme porte souvent à l'existence matérielle.

Heureux était alors en ces contrées, celui qui se reconnaissait à travers les traits de caractère de ses ancêtres comme respirant d'une même chair, d'une même foi en une poursuite de jours vécus de générosité et de compassion.

Bouleversée par les paroles que venait de prononcer son père, Donia ne put retenir ses larmes. S'approchant de lui, elle s'assaya à terre puis posa sa tête sur les genoux de Zakhar. Quant à Prosia, elle

se laissa aller à partager l'émotion de sa fille. Se saisissant du bas de sa jupe qu'elle releva pour essuyer ses yeux mouillés de pleurs, elle sortit précipitamment de la ferme.

Ayant abandonné son coursier, Levkó s'était approché du foyer de braises rougeoyantes sur lequel était posé l'habituel pot de grès dont il souleva le couvercle. Et une bonne odeur de viande cuite s'en dégagait.

Tout en caressant la chevelure de sa fille, Zakhar huma le délicieux arôme qui avait soudainement envahi la pièce. Et aussitôt, le fumet du plat cuisiné pour le repas du soir rappela à Postovar que, dans sa cabane, Pantaléï allait bientôt attendre le sien.

— Levkó, vite, vas porter la nourriture à grand-père, fit-il. Mais Donia se releva d'un bond.

— Non ! Non ! il va en renverser la moitié en route, j'y vais.

Elle n'ignorait pas que son cadet était turbulent mais elle savait aussi que, lorsqu'il devait prendre soin du vieillard, il devenait sage et affectueux et qu'il pouvait transporter les aliments destinés au vieil homme avec beaucoup d'attention.

La jeune fille avait trouvé ce prétexte-là pour se rendre elle-même au refuge de son grand-père. Et en cet instant, elle ressentait le besoin de lui ouvrir son cœur comme elle le faisait chaque fois lorsque de petits problèmes familiaux lui paraissaient difficile à résoudre.

Pantaléï était pour les siens, non seulement un de leurs membres respecté et aimé, mais aussi le patriarche de bon conseil. Aux dires de beaucoup d'habitants du village qui le connaissaient, ce Posto-

var avait le pouvoir d'éloigner de ceux auxquels il vouait de l'affection et de l'amitié, les puissances mauvaises qui les faisaient souffrir, pour alors n'attirer sur leur personne que de bonnes influences leur redonnant la joie de vivre.

Cette dévotion particulière vouée à un homme toujours vigoureux et actif paraissait dûc, entre autre croyance, à la transmission d'un pouvoir assurant à sa descendance la longévité saine et joyeuse. La vieille-lesse était en ces lieux vénérée à l'égale de la sainteté. Réservée aux représentations figuratives que l'on rencontrait sur les icônes et où entre de nombreux bienheureux, apparaissait saint Nicolas à la longue barbe blanche et au regard vif, Pantaléï en incarnait le personnage protecteur veillant sur la marche de la génération des jeunes hommes de bonne volonté.

Après avoir parlé avec son grand-père, Donia s'était quelque peu calmée mais comptait les heures qui la séparaient de son rendez-vous avec Fédor et Aglaya. Aussi, pour tromper son attente, s'activait-elle avec plus de vivacité que d'habitude. On la voyait s'adonner avec fébrilité à ses multiples tâches et, tôt le matin, arroser le sol d'eau fraîche et le couvrir de feuilles de roseaux, distribuer la nourriture aux bêtes et ravitailler Pantaléï en lait caillé et en pain noir.

Toute à sa besogne, Donia ne s'accordait plus aucun instant de repos comme elle le faisait souvent pour épier les abeilles posées sur la planche inclinée de leur ruche se frottant les yeux de leurs pattes velues et suivre leur vol lorsque le vent se faisait trop fort et que les insectes luttaient avec lui pour parvenir à la fleur entrouverte.

La jeune fille n'était plus tout à fait la même depuis le jour où elle avait rencontré le malheur d'Aglaya et percé le secret de Fédor.

Et, en un obscur sentiment de culpabilité, elle se reprochait de se laisser accaparer par les pensées tendres de l'amour naissant comme d'une faute grave commise à l'encontre de la pauvre Aglaya.

Aussi, tentait-elle de se raisonner :

— Mais c'est que ça continue, Fédor et toujours Fédor, rien que lui... Je ferai mieux de regarder la réalité en face et me préparer à bien recevoir Aglaya et surtout trouver un moyen d'appriivoiser Axinia pour que celle-ci redonne sans difficulté la liberté à sa servante.

« J'agis comme une mauvaise fille... ce que j'ai pu changer, je ne suis plus la même mais qu'est-ce que j'ai ? se demandait-elle perplexe. « Aujourd'hui, je suis tellement différente de ce que j'étais avant... Il n'y a pas à dire, j'ai maintenant le cœur sec, c'est sûr... Il y a à peine quelques mois, je me souviens de m'être montrée toute autre. »

Elle se rappelait alors de la nuit d'un drame vécu par ses voisins et de son propre comportement lors du terrible incendie où étaient morts les deux enfants des Sidorenko.

C'était par un froid rigoureux et, malgré la fièvre et la toux qui lui faisaient garder le lit, elle s'était levée pour courir vers la ferme en feu. Rejoignant ses parents et les gens du village prêtant main-forte à la famille en danger, elle avait participé aux transbordements des seaux remplis d'eau amenés jusqu'aux flammes par les sauveteurs. Donia se souvenait encore du moment où Maria Sidorenko qui venait de décou-

vrir l'un des bébés carbonisés s'était jetée dans ses bras en sanglotant. Face à cette mère douloureuse, prise d'une immense compassion, brusquement elle s'était sentie animée d'énergies multipliées. En cet instant, tendue vers la malheureuse qu'il lui fallait reconforter, sa fièvre avait disparue et la toux opiniâtre s'était soudainement calmée. Son corps s'était comme mué en un rempart de chair devenu invincible pour être mis au service d'autrui.

Toute à ces réflexions, Donia avait abandonnée l'image obsédante de Fédor. Mais en cherchant à ne se préoccuper que de l'existence d'Aglaya et des problèmes à solutionner, elle reprenait le chemin qui, à son insu, la lui faisait retrouver.

Une petite voix vindicative montait en elle :

« C'est vrai que je brûle d'envie de lui dire que je l'aime et, même de lui déclarer que, si lui n'est pas pressé de m'épouser, moi je le suis ! »

Elle tentait d'imaginer qu'elles auraient été les réactions du jeune homme, si par hasard, il avait pu l'entendre tenir un tel discours. Déjà, elle se figurait voir Fédor mettre les mains sur ses épaules et la regarder droit dans les yeux :

— Tu es intelligente, mais en ce moment, tu es complètement sott.e.

Accaparée par le monologue dont elle faisait les demandes et les réponses et à l'idée que ses pensées étaient hardies et même éhontées, son cœur se mit à battre violemment.

« Qu'est-ce qui m'arrive ? songea-t-elle en esquissant une moue et en comprimant sa poitrine de ses mains, puis elle conclut :

« Tout cela, c'est de la faute à Fédor et si ça continue, il va me rendre malade pour de bon ! »

La voix de Zakhar la fit sursauter et tournant la tête elle vit son père qui, dans la cour de la ferme encourageait ses deux bœufs à le suivre.

De la main, Donia lui fit un geste amical auquel il répondit en criant :

— Ce matin, ils m'en font voir ces lascars, d'ailleurs c'est comme d'habitude, ici la litière est trop bonne et ils ont du mal à démarrer !

Donia sourit. Elle l'avait si souvent entendu parler des bêtes qu'il comparait aux humains et qui se montraient paresseux et récalcitrants à l'ouvrage.

Enfant, elle aimait l'écouter raconter l'histoire du cheval Michka mourant de vieillesse et que Pantaléï avait veillé toute une nuit dans l'écurie. Resté près de l'animal, son maître l'avait aidé à supporter ses souffrances en lui massant les flancs malades et en lui parlant comme à un ami.

Il lui contait aussi un autre fait arrivé autrefois dans la famille : c'était à une époque où Pantaléï était alors un jeune homme chétif et en mauvaise santé. Un jour, ses parents avaient fait venir chez eux le guérisseur et, celui-ci avait conseillé comme fortifiant de faire boire au malade de la graisse fondue provenant d'un chien abattu. En entendant cette prescription sortant de la bouche de l'étrange praticien, son arrière-grand-père l'avait chassé de sa maison en lui disant :

— « Hors d'ici, fils du diable, je t'ai assez vu, tu peux donner tes recettes aux païens, mais pas chez moi et, si je veux que mon fils devienne fort, ce sera

avec le bon lard fumé de ma ferme mais pas celui de mon chien, il est mon ami... et on ne mange pas ses amis !...

D'instant en instant, la chaleur se faisait de plus en plus étouffante. Après avoir fermé les volets de la maison, Donia longea la clôture qui séparait les champs de la grande cour, jeta un coup d'œil vers le gros porc rose tacheté de noir et parvint au bord de la rivière.

Elle se disposait à couper les feuilles de roseau qui s'y trouvaient lorsqu'elle aperçut son frère.

Posté derrière une jument qui broutait paisiblement, l'enfant arrachait un par un, les crins de la queue de l'animal. Très absorbé par sa tâche, il n'entendit pas venir vers lui la jeune fille et, sursauta à son approche :

— Ah ! c'est toi, fit-il en la fixant d'un air méfiant, puis tranquillement, il déclara :

— Je me fais une ligne...

Avant qu'elle eût réagi comme elle le faisait souvent, prompt comme l'éclair, le garçonnet sauta dans l'eau marécageuse pour aussitôt grimper sur une vieille souche qui flottait en son milieu. Se sachant alors à l'abri des punitions corporelles qu'auraient pu lui infliger son aînée, calmement, il se mit à confectionner son matériel de pêche.

Mais Donia ne réprimanda pas son garnement de frère. Et sans plus se préoccuper de lui, elle coupa une brassée de feuilles de roseau, en fit une botte pour la déposer sur la rive. Enfin, d'un pas pressé, elle se dirigea vers la plantation de cerisiers qui s'étendait sur plusieurs hectares. Durant la belle saison, la jeune Postovar aimait se promener sous

l'immense voûte verte formée par les feuillages des arbres qui se touchaient en leur faite. Et, ce jour-là encore dans l'ombre accueillante et fraîche de la cerisaie, elle laissait vagabonder son esprit et, tout naturellement, les souvenirs du passé affluaient en elle. Comme autrefois, enfant, en compagnie de Fédor, elle leva les bras pour décoller sur une branche d'arbre un amas de sève à la transparence de l'ambre doré. Et aussitôt, retrouvant les gestes de son enfance, elle tritura alors l'agglomérat comestible, en fit une petite boule qu'elle mit en bouche pour la sucer comme un bonbon.

Enfin, chemin faisant, elle s'engagea plus profondément dans le lieu ombragé. La plainte prolongée d'une vache résonna dans le silence pour rappeler Donia à l'ordre. Et le beuglement fit reprendre à la promeneuse conscience de la réalité où elle devait répondre aux exigences du quotidien dans l'accomplissement de tâches bien déterminées.

Et, c'est en toute hâte qu'elle s'empara du panier accroché à un pieu et se mit à cueillir les cerises destinées au déjeuner.

Sa charge de fruits sur l'épaule, à regret, elle sortit de l'ombre verte pour se rendre à la ferme où l'attendait Prosia.

Tout en marchant, tête baissée, elle avait posé son regard sur les petites fleurs roses et jaunes pâles qui, en un certain endroit qu'elle connaissait bien bordaient les champs et que l'on nommait « immortelles ».

Ce jour-là, elle les avait regardé avec plus d'attention que d'habitude et son visage s'était éclairé d'un sourire. Depuis toujours, elle éprouvait pour ces plan-

tes qui poussaient là, une certaine prédilection. Bravant les intempéries tout au cours de l'année, les « immortelles » ne changeaient jamais de forme et de couleur et ne ressemblaient à aucune autre. Leur substance qui n'était parcourue d'aucune sève transformatrice ne paraissait pas obéir à la vie de la terre mais était matière immuable appartenant à l'éternité dont elle était le témoin.

Souvent, lorsqu'elle était enfant, Donia s'amusait à en froisser les fins pétales et à en écouter leur léger bruissement. C'était alors pour elle, une petite musique si douce que ses doigts n'étaient jamais fatigués d'en faire jouer les sons. Mais les années avaient passées et maintenant pour la jeune fille ce bruit si caractéristique de l' « immortelle » était lié au monde de l'au-delà dont la fleur en répercutait les rumeurs lointaines. Et dans les vases posés sous les icônes, elle s'orientait vers la voie sacrée menant au ciel.

Donia retrouva sa mère qui s'affairait devant le four. Apercevant sa fille, la maîtresse de maison la scruta, puis aussitôt s'écria :

— Mais qu'as-tu donc ? Tu as mauvaise mine. Je te trouve tellement changée depuis quelques jours. Que se passe-t-il ?

Donia paraissait lointaine et peu disposée à répondre à sa mère. Et cette dernière continuait de deviser :

— Tu vas t'imaginer que je me monte la tête, mais je dois te dire que, depuis que Fédor a réapparu ici, j'ai compris qu'il ferait pour toi un très bon mari... C'est curieux d'ailleurs, il ressemble beaucoup à ton père, les mêmes façons de se comporter, le même brave homme et, comme lui, toujours prêt à rendre

service... Bien sûr, Andréï est gentil mais, quand même, il n'est pas pareil que Fédor... J'aime mieux ce garçon-là !

Prosia se tut quelques instants pour retrouver le fil de sa conversation ayant trait à son mari et à leur jeunesse :

— J'ai été jeune comme tout le monde mais j'ai rencontré Zakhar très vite. Et lorsqu'il m'a demandé en mariage, je n'ai pas hésité, je savais qu'avec lui j'allais être heureuse... Et pourtant ce n'étaient pas les occasions de farandoles qui me manquaient où je pouvais rencontrer beaucoup de jeunes gens... J'aimerais bien avoir Fédor pour gendre, tu sais ma fille ?

Et cette nuit-là, toute agitée par l'idée que bientôt, elle prendrait mari, Donia ne dort guère.

Depuis que Fédor lui avait déclaré son amour, sans cesse elle évoquait ces instants qui la bouleversaient si fort. Aussi, pour ne pas avoir à ressentir de tels désordres, il lui fallait les éviter en s'efforçant de ne pas trop y songer.

Dans l'obscurité de la pièce, les yeux grands ouverts, elle tentait de repousser toute pensée attachée à ce qui lui tenait tant à cœur lorsque le visage d'Axinia vint s'imposer à son esprit. Cette femme à la vilaine nature l'avait tellement frappé que souvent son image venait l'importuner. Une face à l'expression haineuse lui apparaissait alors.

Donia se laissait aller au phantasme et l'imaginait tel un oiseau de malheur voltigeant dans la cerisaie en quête de victimes. Elle ne voyait de la méchante créature que sa face au regard féroce s'appliquant à la défier. Et, comme pour faire cesser cette vision cauchemardesque, elle lançait à la figure d'Axinia

des poignées d'immortelles jaunes pâles tirées du panier accroché au pieu. Horrifiée, la femme Neludov rejetait alors de la tête la manne fleurie pour vivement s'enfuir vers la croix du carrefour. Enfin, elle se posait sur le haut du monument pour, en une attitude arrogante se mettre à nouveau à la provoquer.

Sous le choc de cette évocation, Donia ne pouvait s'empêcher d'y voir une autre signification. A ses yeux, Axinia c'était le diable en personne car la présence des bonnes âmes la mettait au supplice. Dans le refus d'être seulement frôlée par le monde de la pureté représentée par les fleurs célestes, Axinia n'en avait-elle pas montrée une véritable souffrance ? Et dans sa propre existence, au contact de la douceur et de la tendresse, celle qui n'était animée que de cruauté ne se découvrait-elle pas hostile à tout débordement d'affection venant des autres ?

Donia s'interrogeait alors sur les suites que l'épouse de Grégori pourrait donner à l'escapade de sa servante en tant que punition exemplaire si, par malchance elle apprenait la vérité.

Après cette nuit blanche, la jeune Postovar s'était levée de très bon matin car elle savait que Fédor était matinal et qu'il ne tarderait pas à arriver.

Donia se tenait dans la salle commune en compagnie de ses parents lorsque la carriole des Valiguine s'arrêta devant la porte.

Zakhar qui avait suivi du regard les gestes de Fédor attachant son cheval au tronc d'un gros mûrier se prit à dire :

— Ce garçon-là sera un bon maître, je le vois. Sans le savoir, il fait comme les anciens qui choisissaient toujours cet arbre pour que leurs bêtes profitent de son ombre.

— Pardi ! c'est dans le sang, ajouta-t-il d'un air pensif.

— Alors, mon petit ! Te voilà content ? fit Zakhar en esquissant un sourire vers l'arrivant.

— Bonjour à vous tous, je viens chercher Donia.

— Allons, dépêches-toi, dit aussitôt Prosia, vas te changer.

— Ce n'est pas une raison pour la presser, j'ai attelé Touman (1), il est comme le feu celui-là, dès que je m'assieds dans la carriole, il fonce à bride abattue.

S'apercevant que Fédor restait debout la chapka à la main, la maîtresse de maison l'invita à s'asseoir.

— Non, merci ! tu sais bien que assis, on ne fait rien d'utile et se reposer c'est déjà vieillir, assura-t-il en fixant Prosia d'un air amusé.

Les épaules couvertes d'un châle imprimé de fleurs aux couleurs vives, Donia apparut dans la pièce.

— Voilà, je suis prête, il est temps de partir, je crois !

— Bien sûr, allons-y ! Nous serons bientôt de retour si Aglaya n'est pas en retard, répliqua Fédor.

Les jeunes gens eurent tôt fait de s'installer dans le véhicule et de prendre la route. Lorsqu'ils passèrent devant la maison de Marfa, celle-ci se tenait devant sa porte et elle les héla :

— Mais où allez-vous donc comme ça tous les deux et de si bon matin ?

Et Fédor riposta :

— Ah ! voyons tout le monde le sait, sauf toi, nous filons chez le pope, il nous attend pour nous marier, ça presse !

---

(1) Brouillard.

— Malappris ! cria la paysanne tandis que le jeune homme faisait prendre le galop à son coursier.

— Marfa est peut-être brave, mais elle a la langue bien pendue, aussi demain les cancons vont s'enfler comme des outres, ça c'est certain, dit-il encore.

— Axinia pourrait apprendre que nous nous occupons de sa servante pour l'aider à sortir de sa ferme et, comme elle sait le faire la punira !

C'est terrible de ne pas être capable de garder pour soi quelques secrets, fit Donia en hochant la tête.

— Ce qui revient à dire que « nul n'ignore ce qui se cuit dans le four du voisin » ... Ta mère et toi mises à part, on pourrait croire que les femmes n'ont rien à faire, si ce n'est parler mal des autres, répliqua-t-il.

Brusquement, Fédor stoppa son véhicule en plein milieu de la route, puis se tournant vers sa compagne il murmura :

— C'est vrai que tu ne ressembles à aucune autre fille d'ici.

— Alors, maintenant je t'apparais différente mais on se connaît depuis toujours... Je sais que durant un long temps, on ne s'est plus vus, bien sûr... Quand même, je n'ai pas tellement changée, dit-elle en le regardant d'un air surpris.

— Oui ! c'est vrai, mais avant j'étais aveugle et, ce qui s'est passé l'autre jour lorsque tu m'as parlé d'Aglaya et que nous nous trouvions près de la croix m'a fait comprendre que je te connaissais peu... Et c'est drôle ce que j'ai senti... Après ces longs mois où nous avons vécu sans nous rencontrer, d'un coup, j'ai compris que tu étais celle que je devais épouser. Et

puis tu m'étais envoyée par la petite fille avec laquelle je jouais tout enfant.

Devant le mutisme de Donia, il s'inquiéta :

— Dis-moi vite, si je peux espérer être aimé de toi ? Ne me caches rien, la vérité même désolante vaut mieux que le mensonge fait dans le but d'éviter de faire de la peine... Mais moi, je t'aime ! conclua-t-il, en l'enlaçant tendrement... Si tu veux demain, je viens demander ta main à ton père et à ta mère.

Elle était prise d'une crainte inexplicquée et, la subite demande en mariage que Fédor venait de lui faire l'angoissait et la ravissait tout à la fois.

— Je me sens bien près de toi Fédor, mais tout a été si vite entre nous depuis quelques jours que je dois m'habituer à l'idée de devenir ta femme... Aussi, avant que tu parles à mes parents, il vaudrait mieux que nous attendions un peu...

Et, lentement détournant les yeux du jeune homme, elle ajouta :

— Es-tu sûr de ton amour ? Quant à moi, je puis t'assurer que je n'épouserai jamais un autre que toi !

Donia ne se reconnaissait plus car s'entendre dire des paroles si raisonnables la surprenait. D'autant plus qu'elle n'avait pas oublié son impatience, ni son envie subite de prendre les devants pour annoncer le projet d'union à sa famille.

Pour toute réponse, il la serra contre lui. Puis, comme se réveillant d'un sommeil heureux, lentement il reprit les rênes de son cheval.

— Voilà, maintenant nous sommes l'un à l'autre pour toujours ! affirma Fédor.

Et retrouvant un ton blagueur, il s'écria :

— Aglaya va nous attendre, pressons le mouvement. Tu vois comme Touman est nerveux, mais lui, ça se comprend, il n'a pas de déclaration d'amour à faire, alors il fonce.

C'est au son des grelots répondant à leur allégresse mutuelle que les jeunes gens se laissèrent emporter par la voiture attelée au bouillant coursier.

Enfin, ils atteignirent le carrefour où la servante des Neludov les attendait.

Et dès que Donia aperçut la croix, elle apparenta cette image à la vision qui l'avait tant choqué. C'était en effet lors de l'évocation de la terrible femme et, en cet endroit qu'elle l'avait nargué.

Mais la jeune fille savait que tout danger venant de la Neludov était écarté. Aglaya sourit aux arrivants comme une enfant retrouvant les siens.

— Bonjours ! lui c'est Fédor, dit-elle en montrant le jeune homme du doigt et, en invitant Aglaya à monter dans le véhicule.

— Alors on passe par les pâturages, c'est mieux, proposa Fédor... Comme ça on ne parlera pas de nous devant les portes. Et puis, il n'y a que les vaches qui broutent sans s'occuper des gens... Celles-là, le bon Dieu ne leur a pas encore donné la possibilité de parler, fit-il en s'exclaffant bruyamment.

Touman s'engagea à travers champs et la voiture se mit à cahoter dangereusement d'un bord à l'autre.

— Ne craignez rien, on ne va pas dégringoler, dit le conducteur à ses passagères.

Aglaya répliqua aussitôt :

— Mais moi, je n'ai pas peur et puis je suis bien

assise. C'est pas comme avec la « Barinia (1) », quand on va à l'église, elle m'ordonne toujours de me mettre au fond de la voiture. C'est au-dessus de la roue alors ça fait mal et on est secoué !

— Mais pourquoi l'appelles-tu Barinia ? s'indigna Donia.

— Barinia, répéta Fédor mais en quel honneur ? Elle se prend pour une grande dame de Kiev, c'est pas possible... Ici, ça n'existe pas. Si par malheur Grégori venait à mourir, ta patronne manquerait d'argent et alors il n'y aurait plus de « Barinia » du tout. Elle qui n'a jamais su traire une vache de sa vie, elle n'est bonne à rien qu'à martyriser tout le monde.

Puis, il s'adressa à Donia :

— Tu te rends compte, Neludov travaille comme un forçat du matin au soir avec une chemise sale sur le dos et elle se fait appeler « Barinia ».

Comme pour se libérer de son indignation, il claqua du fouet tout en prenant soin de n'en pas toucher « Touman ». La carriole parvint alors au pâturage appartenant aux Postovar.

— Tenez-vous bien les filles, on va traverser l'eau.

Touchant le fond de ses hautes roues, le véhicule descendit tout doucement vers la rivière qui, en ces temps de chaleur avait beaucoup baissée. Enfin, l'eau atteignit le bas du poitrail de « Touman ». Et prudemment l'animal toucha le sol de ses sabots avant de s'y aventurer plus profondément pour finir par tourner la tête en direction de son maître.

Fédor lui cria :

— Tu peux y aller, mon vieux, passe, ça va marcher !

---

(1) Maitresse, expression employée par le domestique du temps de l'esclavage russe.

Le cheval se mit à hennir et, d'un solide coup de reins remonta la pente.

Le guet fut traversé au petit trot et, toujours bringuebalante, la carriole parvint à destination.

Descendue du véhicule, Aglaya se tenait devant la porte de la maison sans oser lever les yeux sur les personnes venues l'accueillir. Elle était tellement habituée à vivre loin de tous contacts humains qu'à l'idée d'attirer l'attention d'autrui sur sa personne la mettait mal à l'aise. Se sachant contrefaite et laide à voir, elle était prise de panique face aux fermiers qu'il lui faudrait saluer.

Pour cette désavantagée par la nature, son apparence ne pouvait qu'être préjudiciable aux autres, pensait-elle. Souvent, Aglaya se reprochait d'être pour tous ceux qui l'abordaient l'objet d'une répulsion. Parfois, elle avait envie de crier aux gens qui la rencontraient pour la première fois : « Je vous demande pardon d'être si affreuse... Ne me regardez pas, fermez les yeux. »

— Mais voilà notre petite amie, s'écria Prosia en lui tendant les bras.

Et la femme de Zakhar prit la main de la servante pour l'entraîner vers la salle commune où Pantaléï les attendait.

Captivée par l'attitude si affectueuse de la mère de Donia, un monde tendre s'ouvrait à elle et la remplissait d'étonnement.

Pantaléï se leva d'un bond et dit bien haut :

— Mais c'est ma nouvelle petite-fille, n'est-ce pas ? Viens près de moi pour que je t'embrasse !

— Tu vois ma chère petite, comme nous sommes tous heureux de te recevoir, fit encore Prosia.

Cette famille dont Aglaya ignorait l'existence avant la visite de Donia chez les Neludov lui témoignait tant de bienveillance qu'elle ne pouvait en croire ses yeux.

Incapable de prononcer une parole, Aglaya ne savait qu'écouter et, les mots prononcés par ses nouveaux amis lui apportaient une paix inconnue. Elle songeait avec tristesse à l'ambiance faite de violence et de cris vécus par les Neludov et aux jurons et aux larmes que connaissaient ses parents.

— Est-ce que tu as fait des pirojki pour midi, Prosia ? Ils sont si bons tes gâteaux, il n'y a vraiment que toi pour les réussir si bien, assura Fédor en fixant Donia.

— Bien sûr que j'en ai fait, je te connais mon gourmand, aussi je crois que tu vas encore te régaler. J'ai tout préparé et, j'espère que notre petite Algaya va les aimer. Mais maintenant asseyons-nous, on va parler.

Et la voix de Prosia se fit plus douce pour s'adresser à la petite infirme :

— Veux-tu me donner ton baluchon, c'est la robe n'est-ce pas que tu transportes. Après le déjeuner, je la mettrai à tes mesures. Et puis, même si tu n'as rien à faire arranger, il faudra que tu viennes nous voir et, souvent... Ma fille t'aime bien, tu sais !

Aglaya ne sut que murmurer quelques mots intelligibles, puis animée d'une certaine hardiesse, elle prit la main de Prosia qu'elle porta à ses lèvres comme elle l'avait vu faire à l'église par des paroissiens baisant celle du pope.

Mais quelque peu effrayée par son audace, elle s'était tue. Et Prosia chercha à la rassurer :

— Tu vas rester avec nous toute la journée et, demain de bonne heure, on te déposera au carrefour où tu passes lorsque tu reviens de chez tes parents... Ta mère sait que tu es ici, alors tu ne dois pas t'inquiéter, tout ira bien, tu es en sécurité.

— Mais demain matin, est-ce que les journaliers et Andréï viendront, fit Fédor.

— Je comprends ta crainte, mais le fils Neludov ne sera pas là et les autres non plus d'ailleurs, Zakhar a tout prévu.

C'est alors que ce dernier entra dans les lieux et de sa bonne grosse voix, cria à la cantonnade :

— C'est midi ! nous allons manger... Du bon pain, du sel et une bonne santé », qui dit mieux ?

Postovar se pencha vers Aglaya :

— Eh bien ! ma chère fille, tu me vois content de t'avoir parmi nous.

L'infirmes qui ne connaissait pas le maître de la maison mais qui en avait entendu parler par son patron vit en lui le véritable père, l'homme qui sait protéger tous ceux qui ne pouvaient se défendre.

Aux yeux d'Aglaya, Zakhar Postovar incarnait non seulement la puissance et la force mais aussi la bonté. Pour cette innocente fille, ce n'était pas la fortune de ce fermier dont elle aurait été bien incapable de seulement en imaginer l'importance qui l'éblouissait mais la manière dont il s'adressait aux autres. Et les mots qu'il prononçait avec gentillesse la touchaient si fort que tout en elle s'en trouvait troublé.

L'atmosphère de la ferme des Postovar la prédisposait à voir l'existence sous un jour différent de celui qu'elle avait connu jusqu'alors. Aussi, se plongeait-elle avec délice dans le nouveau climat que lui offrait

la famille chez laquelle tout était paisible et calme. Puis, brusquement, Aglaya ne put s'empêcher de penser à son marasme quotidien et à tout ce que la veille encore elle supportait en tant que tristesses et déboires. C'est alors qu'elle songea à son père qui était si loin de ressembler à celui de Donia... Aussitôt, elle retrouva le regard halluciné de celui qui voulait la tuer. Elle revivait la dernière scène où l'homme ivre s'était déchaîné pour chercher à la supprimer. Et une grande tristesse la saisit. En cet instant, elle comprit combien il lui faudrait de courage pour fuir parents et patrons et ne plus être leur prisonnière. Puis, face à sa misère un désir fou d'en finir rapidement avec tout ce qui représentait sa vie la tenait en haleine. Elle n'eût plus qu'une envie et c'était de courir au devant de la mort, de la provoquer même en offrant sa gorge à l'arme brandie par l'auteur de ses jours lorsqu'il répondait à ses violences incontrôlées.

Durant un court moment, la tête lui tourna et elle se mit à gémir.

Apercevant le trouble subit qui venait de s'emparer de la jeune Piline, Donia s'était aussitôt approchée d'elle et, cherchant à l'apaiser, prit sa main dans la sienne pour la serrer avec effusion.

— Eh bien ! maintenant, nous allons déjeuner... Viens Aglaya !

Et elle l'entraîna vers la table où chacune des personnes présentes s'apprêtait à s'y installer.

Le repas achevé, tous se levèrent à l'exception de Pantaléï qui s'était alors assoupi. Aussi respectant le sommeil du vieillard, ils avaient quitté la salle sans bruit.

Suivie de Donia et de la servante des Neludov, Prosia se dirigea vers sa chambre où auparavant, elle avait déposée le vêtement apporté par Aglaya. Puis, gaiement, la maîtresse de la maison s'écria :

— Allons, maintenant à l'ouvrage.

Aglaya avait revêtue la robe et, pour mieux se prêter à l'essayage, elle s'était immobilisée

En des gestes précis, mère et fille munies chacune d'un petit morceau de craie s'étaient mises en devoir de tracer des traits sur les coutures du vêtement à rectifier pour en indiquer d'autres. Elles en retouchaient la coupe et, tout en maniant l'étoffe, passaient et repassaient sur le corps de la jeune fille leurs doigts agiles. Cette manipulation à laquelle nul ne l'avait habituée jusqu'alors, plongeait Aglaya dans un état touchant à l'euphorie. Aussi s'abandonnait-elle aux mains amies ressenties comme détenant un pouvoir consolateur et apaisant.

Toutes ces preuves d'intérêt données par les femmes Postovar et dont elle était l'objet l'emplissaient de gratitude. Encore une fois, elle aurait aimée leur montrer sa reconnaissance. Mais rien qu'à cette pensée, elle était saisie d'une pudeur incompréhensible qui empêchait tout élan.

En cet instant, elle avait l'impression que, si elle parlait, le son de ses paroles aurait fait fuir ce sentiment de bonheur qui venait de l'habiter. C'était comme si elle vivait un beau rêve et, qui brusquement, lors de l'éclatement d'un bruit intempestif se serait évanoui pour ne plus revenir.

— Veux-tu lever le bras ? dit Donia à Aglaya.

— Et puis tu tournera la tête, je vais couper un peu du tissu de l'encolure, fit Prosia.

Et naturellement, la jeune infirme obéissait aux ordres donnés par ses essayeuses. Tout son être se trouvait réchauffé d'un sang nouveau et s'ouvrait à une douceur qui lui faisait oublier son handicap. Curieusement, sur le moment, elle n'avait pas le sentiment d'être contrefaite et, son corps ne l'incommodait pas comme auparavant. Le plaisir qu'elle prenait à être palpée et touchée lui donnait la sensation que tout son dos se remodelait pour prendre miraculeusement une forme normale.

Pendant cet essayage, l'esprit distrait par ce nouvel état qui lui faisait oublier sa détresse et jusqu'à son infirmité, elle suivait d'un œil amusé le trajet qu'effectuaient les deux morceaux de craie maniés par Donia et Prosia. En une étrange association d'idées Aglaya songea à Piotr, « le vieux croyant » qui décorait les œufs peints que le pope distribuait aux pauvres durant les fêtes de Pâques. Et candidement, en une touchante illusion, elle se compara à un œuf sur lequel ses amies dessinaient de jolis motifs comme le faisait le vieil homme.

Enfin, les retouches de la robe terminées, la servante des Neludov retomba dans la réalité et retrouva sa pauvre carcasse qu'aucune main animée de tendresse ne touchait plus. Et pour elle tout devint triste et désespéré.

Ce soir-là, Prosia veilla tard dans la nuit pour achever le travail de couture commencé dans l'après-midi.

Donia et Aglaya s'étaient rendues dans la grange pour y dormir. Installées sur une bonne litière de foin, elles étaient sur le point de sombrer dans le sommeil lorsque le hululement d'une chouette perça la nuit.

L'inquiétude au cœur, Aglaya se souleva brusquement de sa couche et, en tremblant écouta le cri de l'oiseau de mauvaise augure.

Ce dimanche-là, Evdokia et Pavlina Neludov s'étaient levées de bon matin pour se rendre à la messe. Et comme de coutume, à tour de rôle, elles s'étaient mises devant la table de toilette où se trouvaient les écrins contenant les bijoux, les colifichets et les coffrets remplis de boîtes à poudre et de fards ainsi que le précieux petit miroir utilisé à des fins magiques.

Quant à Axinia vêtue d'une blouse brodée et d'une ample jupe, elle avait trouvé le temps d'insulter son mari et de lui donner des ordres comme elle le faisait chaque fois que sa domestique était absente.

Dans la cour était attelée la troïka (1) à une carriole d'apparat au dossier décoré de motifs floraux.

Enfin, l'heure venue, Andréï avait rejoint les siens et, toute la famille se hissa sur la voiture dirigée par Grégori. Durant le trajet, Axinia ne cessa de s'éventer et de soupirer.

Ce jour-là, comme elle le faisait souvent pour s'adresser à ses filles, elle employa le diminutif du prénom de chacun. Aussi susurra-t-elle à Evdokia :

— Vraiment, je t'admire Kissia de ne pas être mal à ton aise par cette chaleur, moi, je suffoque...

Puis, prenant un ton plaintif, elle se tourna vers Pavlina :

— Et toi, Paula, ça ne te gênes pas toute cette poussière ? Ton père choisit toujours les endroits de la route où il y a de la terre qui vole partout... Ah !

---

(1) Trois chevaux.

quel homme impossible, je ne t'en souhaite pas un pareil...

Tout le long du chemin, les Neludov croisaient les gens qui les saluaient au passage et, Axinia prenait alors un air dédaigneux pour leur répondre.

Lorsque l'équipage atteignit la place de l'église, la messe était commencée. Les Neludov franchirent alors le parvis du sanctuaire à l'instant où le diacre annonçait la lecture du saint Evangile selon saint Luc. La voix du diacre était si tonitruante qu'elle résonna sous la coupole et fit vibrer le grand lustre de cristal qui s'y trouvait suspendu.

— Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, chuchota Axinia, les yeux levés vers le Christ en croix. Puis, tout en parlant à voix basse aux uns et aux autres, elle se fraya un passage en bousculant à coups de coude la masse compacte des fidèles.

— Toi, mon brave, pousse-toi donc que je passe ! disait-elle à un vieillard qui tentait de saisir les paroles du prêtre, en tendant l'oreille vers lui.

— Allez la grosse, retires ton sac de là que je me place, faisait-elle, en s'adressant à une forte femme bedonnante.

Enfin, s'étant campée au premier rang des assistants, satisfaite de se montrer à l'officiant, elle fixa l'iconostase. Les veilleuses allumées, jetaient sur le visage des saints et des prophètes peints sur les icônes, des lueurs tremblantes qui semblaient leur donner vie.

S'unissant aux voix de la chorale qui venait d'attaquer un cantique, Axinia chanta :

— Sauvegarde, ô Seigneur ! tes brebis sans défense.

Puis, elle prit une attitude désespérée qui se voulait celle du pauvre agneau démuné de forces et dont la douceur en faisait la proie des méchantes bêtes.

L'office touchait à sa fin et, le Père Mitrophane commença son sermon. Batuchka (1) était un saint homme connu à des verstes à la ronde pour pratiquer la charité avec ardeur. La pauvreté et la souffrance étaient pour lui des ennemis qu'il combattait comme un soldat se rendant à l'assaut, un saint Georges terrassant le dragon fort de son bon droit. Et en ce jour dominical, il disait :

— Regardez autour de vous et, si vous avez des yeux pour voir l'essentiel, vous apercevrez alors la misère, le chagrin sous un autre jour et vous serez compatissants. En prenant la cuirasse du défenseur, vous deviendrez forts et vous ne supporterez plus d'être entourés de ceux qui portent une âme douloureuse. Aussi développerez-vous ce sentiment qui porte à plaindre et à partager les maux d'autrui pour avoir à faire fuir le mal.

Et le Père Mitrophane fixa alors Axinia un court instant, comme s'il quémandait de cette âme dont il avait pesé le poids de noirceur, la pitié pour autrui.

La messe terminée, d'une main alanguie, elle essuya une larme que chaque dimanche matin, elle s'évertuait à faire monter en ses yeux et, se dirigea vers la sortie de l'église. Ouvrant son sac à main, ostensiblement, elle en extirpa quelques kopeck enrobés de vert-de-gris et que depuis longtemps, elle gardait

---

(1) Diminutif du Père, appellation populaire donnée au prêtre de l'Eglise orthodoxe.

dans le but de les donner en obole aux mendiants. Tout en distribuant la petite monnaie aux pauvres, elle les houspillait :

— Tiens ! grand-père, prends ça toi qui occupe tant de place, la prochaine fois, tu me laisseras passer plus vite que tu ne l'as fait aujourd'hui !

— Et toi aussi, je te donne cet argent, mais je te préviens que si tu veux prier, tu dois rester à l'entrée, car tu empoisonnes tout le monde avec ton odeur de vieux qui ne se lave pas !

Et les malheureux bougres la remerciaient en se courbant bien bas

Fière de sa personne, sans jeter un regard à la cohorte de miséreux qui tendaient toujours la main, Axinia se dirigea vers la voiture où l'attendait sa famille.

Le lendemain, à la ferme des Postovar, Zakhar, sa femme et sa fille s'étaient levés plus tôt que d'habitude afin de préparer le départ d'Aglaya et de faire à celle-ci leurs dernières recommandations.

A l'idée de repartir chez ses patrons, elle était paralysée par la peur car déjà elle entrevoyait l'accueil que ne devait pas manquer de lui réserver Axinia en l'apostrophant durement comme elle le faisait chaque lundi lors de son retour de chez ses parents.

— Pars en paix, ma petite amie, nous ne t'abandonnerons pas et, quoi qu'il arrive, nous sommes-là, tu le sais maintenant, fit Prosia en serrant la servante dans ses bras... Nous allons parler sérieusement à tes maîtres, car il faudrait que tu retrouves ta liberté pour travailler ailleurs... Mais pour cela, nous devons attendre encore un peu.

A ces mots, répondant au désir d'aider Aglaya et de la sortir de chez sa tortionnaire, Donia s'écria :

— Tu viens vivre ici, avec nous...

Comprenant soudain qu'elle en avait trop dit, elle fixa ses parents d'un air attristé.

Et Prosia renchérit aussitôt :

— Mais bien sûr ! quand elle le voudra.

Après les quelques heures passées chez les Postovar en un temps fait de découvertes et de joies inconnues, accompagnée par Zakhar et Donia, Aglaya retrouva l'endroit où ses jeunes amis étaient venus la chercher. Enfin seule, elle parcourut à pied les quelques centaines de mètres qui la séparaient de la maison de ses patrons.

Restée à la ferme, Prosia tout en vaquant à ses occupations ménagères ne pouvait détacher sa pensée d'Aglaya. Elle cherchait à imaginer comment s'était passée sa rentrée chez Axinia. A l'idée que celle-ci ait pu apprendre le passage de sa servante chez eux et de l'esclandre qui pouvait en résulter, elle s'effrayait.

Qui donc est cette femme ? se demandait-elle. Était-ce la même que Prosia voyait chaque dimanche à la messe poser sa bouche avec vénération sur les pieds du Christ et baiser la main du pape, attendant de lui sa bénédiction et des paroles bienveillantes et celle qui se transformait chaque jour en bourreau avec les humbles et les siens ?

A Handrabour, tous connaissaient la vie à double face que menait la femme Neludov. Quant au Père Mitrophane, il savait l'existence infernale qu'endurait son mari en butte aux turpitudes les plus indignes et qui, pour Axinia, étaient devenues sa pâture. Ce bon pape n'ignorait pas non plus que l'épouse de Grégori faisait la charité parcimonieusement en clamant bien

haut que sa générosité la mènerait à la ruine. Aussi lorsque parfois, cette créature diabolique se livrait à des actes répréhensibles sur autrui, le pope entraît dans une grande colère où l'envie lui venait alors de s'emparer d'un gros bâton et de courir chez les Neludov pour fustiger la mauvaise femme.

Axinia était habitée par l'esprit du mal et cachait une âme perverse, et à qui ne la connaissait pas intimement, elle savait dissimuler sa véritable nature.

Prosia en était là de ses réflexions, lorsque Donia pénétra dans la pièce.

Depuis que cette pauvre petite est partie, je ne cesse de penser à elle, dit la femme de Zakhar.

— Axinia va certainement apprendre la vérité, quant à l'emploi du temps d'Aglaya, répliqua Donia.

— Tu as raison, ma fille... Il y a quelques jours, Marfa m'a racontée que cette horrible femme battait ses domestiques... et si il arrive malheur à Aglaya, ce sera moi la seule coupable.

— Mais maman, tu n'es pour rien dans toute cette histoire, je ne veux pas que tu te tourmentes.

— Si, si, je suis fautive, je t'assure et, je regrette d'avoir eu cette attitude avant que cette enfant ne parte d'ici... Je me devais de la retenir et de la mettre à l'abri des agissements de sa patronne... Et lorsque tu nous as demandé de la garder à la maison, j'aurais dû lui dire de rester... Après, ton père se serait arrangé avec Grégori. Tout ça à cause de ma faiblesse...

Prosia l'œil fixe frissonna et dit tout bas :

— D'ailleurs, la nuit dernière, j'ai entendu la chouette... elle criait très fort... On racontait autrefois que, ces oiseaux là portaient la mort dans leur bec. Ces bêtes avaient la réputation de faire fuir les

bons esprits qui logent dans les cimetières pour attirer ceux qui amènent avec eux le malheur... Eh ! bien, maintenant, il nous guettent car ils ne savent que jouer de mauvais tours... Tout peut arriver et, je vais être responsable de bien tristes événements, ça c'est certain.

— Mais ce n'est pas toi qui a proposé à Aglaya de l'aider et de l'amener ici ? C'est moi, n'est-ce pas ?

Et, en cet instant, Donia se voyait être la seule instigatrice d'une situation devenue dramatique et, qu'elle se savait bien incapable de dénouer.

Gagnée par la panique, elle songea qu'il lui fallait chercher du secours vers quelqu'un de sensé. Et tout naturellement, elle dit :

— Eh bien ! le mieux, je crois ce serait que je demande conseil, tout de suite à Fédor, fit-elle en guise de conclusion.

— C'est une bonne idée, bien sûr, vas vite chez les Valiguine, répliqua Prosia soudainement apaisée.

Et, sans plus attendre, Donia sortit de la ferme. Elle rencontra le jeune homme aux champs et lui raconta tout ce qui s'était passé depuis qu'il avait quitté leur maison ainsi que les scrupules que se faisait sa mère.

Visiblement troublé, Fédor qui ne s'attendait pas à cette visite se contenta alors de la regarder longuement. Enfin, après quelques instants de silence, il lui répondit :

— Maintenant, tout est fait, vous ne pouvez pas revenir en arrière. Attendons des nouvelles d'Aglaya et lorsqu'elle reviendra vous voir, alors à ce moment-là, vous agirez... Avant toute chose, il faut parler à Grégori, lui est compréhensif... Et puis, pour le mo-

ment, il vaut mieux ne rien demander à Piline. Dans cette histoire, le pauvre type ne nous sera d'aucune aide... On ne peut rien tirer de ce bonhomme-là qui soit convenable...

Puis, brusquement, changeant de conversation, il attira Donia contre lui :

— Quant à moi, je souffre de ne pas te voir tout le temps, si tu savais... J'attends toujours ta réponse, maintenant es-tu d'accord pour que nous parlions de nos noces aux parents ?

Le souffle court, elle bafouilla :

— Pas tout de suite, le mariage est un acte grave !

Et, dans le même temps, elle ferma les yeux pour ne plus être tentée par la bouche qui s'offrait à elle.

Aussi pendant que Donia parlait à Fédor de sa crainte de brusquer les choses, elle était saisie par un désir fou de lui dire quelle ne pouvait plus attendre et, que bien vite, il fallait prendre date avec leurs familles pour annoncer leur mariage.

Elle se trouvait en complète contradiction avec elle-même et était comme empêchée d'envisager rapidement de mettre fin à son état de jeune fille. Par ailleurs, son besoin de partager la vie de Fédor était freiné par la peur d'affronter l'existence du couple. Elevée dans l'ignorance de la nature des rapports sexuels que l'homme devait avoir avec la femme, Donia en éprouvait beaucoup d'émoi, aussi appréhendait-elle la nuit de noces. Elle n'ignorait pas que chez eux, les épousailles c'était aussi prendre place dans la grande famille des cultivateurs de la plaine. Et en cette nouvelle situation, c'est la femme qui tient en mains les rênes de la maison comme l'homme prend la direction du domaine en vrai propriétaire terrien.

Ce soir-là, Donia rentra tard à la ferme. Prosia qui, pour une fois ne s'était pas inquiétée de l'absence prolongée de sa fille, sût alors que bientôt elle la marierait.

La nuit venue, Donia ne parvenait pas à trouver le sommeil tant sa journée avait été remplie de toutes sortes de sensations où l'émotion provoquée par Fédor avait été si forte.

De la fenêtre ouverte, un paysage spectaculaire s'offrait à sa vue.

Frappés par la clarté de la lune, les arbres du verger aux ombres fantastiques lui apparaissaient comme des personnages mystérieux sortant du monde des légendes : c'étaient des gardiens dont les yeux avaient le don de percer l'invisible et d'y voir les mauvais esprits en quête de rapines. Coiffés d'immenses chapeaux de feuillages habités d'oiseaux endormis, ils semblaient s'être immobilisés en cet endroit afin de chasser les intrus.

Et, dans ce silence nocturne, des aboiements de chiens ponctués par des voix d'hommes en colère retentirent. Longtemps, Donia resta éveillée, l'oreille tendue vers les bruits insolites qui ne cessaient pas. Puis, comprenant qu'un incident imprévu avait dû survenir non loin de la clôture de leur ferme, Donia se leva en toute hâte. Elle enfila sa robe, posa sur ses épaules un grand châle et sortit de la maison en courant.

La jeune fille se dirigea alors vers la cabane où dormait son grand-père. Puis, lorsqu'elle parvint devant l'entrée, les voix des hommes se firent plus distinctes, coupées par moment de cris de douleur humaine. Terrorisée, elle s'était immobilisée.

Et c'est toute tremblante qu'elle appela Pantaléï :  
— C'est moi ! Donia... Tu n'entends pas tous ces cris ? Que se passe-t-il ?

D'un bond le vieillard s'était levé. Portant un caleçon long et un maillot de corps blanc, il apparut sur le seuil de son refuge.

— Mais voyons ma petite, de quoi as-tu peur ?

Pantaléï cherchait à paraître calme, mais ses mains tremblaient et dénotaient une agitation qui chez lui était inaccoutumée.

— Des hommes se battent tout près d'ici, fit-il.

— Mais on ne peut pas les laisser faire, ils vont se tuer, répondit Donia.

— Ils sont ivres, je suis monté voir... Personne ne peut s'en mêler. Allez va vite te recoucher, ce n'est pas une affaire pour une petite fille comme toi.

Donia leva vers le vieillard des yeux suppliants.

Pour qu'elle ne s'épouvante pas, il avait quelque peu maquillé la vérité. Puis, comme honteux d'avoir menti, il se rétracta :

— Il y a des choses qu'on ne peut pas dire à une tendre colombe de ton espèce ! Tu le comprendras plus tard. Ce que je peux t'apprendre, c'est qu'aujourd'hui un gitan a volé des chevaux et qu'il a été vu fuyant avec les bêtes... Alors maintenant, le paysan à qui il les a pris, le corrige... Cet homme-là est aidé par d'autres qui ont, eux aussi à se plaindre de ces voleurs...

— C'est affreux ! fit Donia.

— Chez nous, un cheval qui disparaît, c'est une grosse perte. Sans lui, on n'a plus de bras, ni de jambes. Et celui qui commet le crime de faire disparaître nos chevaux doit être corrigé... C'est notre

loi, la loi de la plaine... Mais moi, j'ai toujours été contre ces corrections où le voleur est parfois battu à mort. Et bien que ces fripons de gitans ne soient pas des chrétiens, ce sont des êtres humains. Les honnêtes gens n'ont pas droit de vie et de mort sur personne.

Donia pleurait doucement et sans bruit tout en murmurant :

— Alors, on ne peut rien faire, mais c'est abominable... Et père, qu'en pense-t-il, il a dû entendre aussi ?

— Ton père est impuisant, tout comme moi. Il est allé voir, nos voisins et ils lui ont dit que cette histoire ne le regardait pas.

— Je reste avec toi, tu veux bien, dit-elle d'un air éploré.

— Mais a-t-on jamais vu un vieux grand-père recevoir la nuit une jeune fille dans sa tanière, dit Pantaléï d'un ton mécontent.

Puis, voyant que Donia ne se calmait pas, il bougonna :

— Bon, et bien ! tu restes ici, et tu dormiras sur cette botte de paille.

Enfin, brusquement, les cris et les jurons cessèrent et la nuit retrouva son silence.

À l'aube, Donia fut réveillée par un gémissement qui se répercutait d'instant en instant. Pour la jeune fille, c'était à n'en pas douter la plainte du gitan battu et resté à terre.

Appelée par cette voie déchirante, elle quitta rapidement la cabane en ayant soin de ne pas déranger Pantaléï qui dormait.

A la ferme où Donia était revenue, Prosia déjà debout se préparait à courir à l'endroit d'où provenait l'appel douloureux qu'elle avait aussi entendu.

Après s'être munies de bandes de toile, d'un seau d'eau et d'une bouteille de kwas, les deux femmes s'y rendirent.

Le jeune gitan était étendu sur le bord de la route. Blessé, le corps couvert de plaies, son visage tuméfié inspirait la pitié. A l'approche de Prosia et de Donia, il ouvrit des yeux épouvantés et esquissa un semblant de geste de recul. Trop faible pour seulement bouger, il s'abandonna alors aux mains qui, à son grand étonnement, se faisaient secourables. Prosia souleva la tête du malheureux avec beaucoup de précautions. Mais cette manipulation si douce qu'elle eut été, fit pousser au pauvre garçon un cri de douleur : l'un de ses bras pendait anormalement et se trouvait être cassé.

Les blessures lavées et pansées, Prosia se mit à lui faire boire quelques gouttes de kwas.

Puis, reprenant une respiration plus régulière, il eut alors la force de murmurer :

— Merci, petite mère... tu mérites longue vie, qu'on te la donne

Et Prosia s'inquiéta :

— Les tiens, où sont-ils ? Il faudrait qu'ils viennent te chercher. Mais le blessé restait muet.

Elles s'apprêtaient à repartir lorsque Dimitrienko apparut au détour du chemin. Sans même s'apercevoir de leur présence, l'homme conduisant sa carriole passa non loin du gitan toujours allongé sur le bord du fossé et il projeta un jet de salive en sa direction.

Puis, faisant claquer son fouet, le visage convulsé par la colère, il se mit à vociférer :

— Salopard, il ne te reste plus qu'à crever maintenant et que ça serve de leçon à tes petits amis... Ils comprendront ce qu'il en coûte de voler nos chevaux !

De retour à la ferme Prosia et Donia ne purent cacher leur émoi et racontèrent à Pantaléï la rencontre avec le gitan blessé et la venue de Dimitrienko.

— Oui, je sais, répondit le vieillard, il faisait partie de ceux qui ont rossé le gosse... Il y avait Vasili Prodane, Gorodietzki et aussi peut-être mais je n'en suis pas sûr, Andréï Neludov.

— Tu dis Andréï Neludov, mais est-ce possible ? fit Donia.

— Je crois que c'est lui, mais tu peux demander à ton père, lui doit le savoir.

Un silence se fit rompu par Prosia :

— Si jamais j'apprends que ce garçon se trouvait avec les autres pour commettre cet acte de lâcheté, il ne remettra plus les pieds ici, je vous l'assure !

Donia paraissait acablée et regrettait alors de n'avoir pu emmener le blessé à la ferme de ses parents pour le faire soigner par l'aide-médecin. Mais elle savait maintenant qu'en pareil cas, secourir un païen coupable d'avoir volé des chevaux aux honnêtes gens, c'était se rendre complice d'un véritable crime. Elle n'ignorait pas aussi que si elle était venue en aide à cet affligé, les Postovar et elle-même se seraient heurtés à l'incompréhension de tous les paysans d'alentour et aurait été mis au même rang que les malfaiteurs. Et le soir tomba. Furtivement, encore bouleversée par le pénible événement, Donia se rendit

à l'emplacement où le matin, elle avait en compagnie de sa mère secouru le jeune gitan.

Et elle avait constaté que le blessé paraissait avoir quelque peu repris des forces.

La jeune fille s'était alors penchée vers lui :

— Je souhaite que tu guérisses... Les chrétiens que nous sommes ne te veulent pas de mal, dis-le à tes parents... Mais prévien-les aussi de s'abstenir de voler des chevaux, c'est dangereux pour vous tous !

Puis, sans se retourner, elle s'était enfuie en courant tandis qu'au village, une à une, les maisons s'éclairaient de la flamme bleue des lampes à pétrole.

Sur la route d'Handrabour, contrairement à son habitude, Dimitrienko conduisait sa carriole à un train d'enfer. Mais le fermier ne se trouvait pas dans son état normal. Après avoir fait halte dans un kabak, il avait bu de nombreux verres de vodka et passablement éméché, il chantait à tue-tête :

— « J'ai mis ma veste rouge et mon pantalon bleu pour que les filles se collent à moi comme les cochons se vautrent dans leur bouffetance ».

Rentré chez lui, il s'était jeté tout habillé sur son lit pour sombrer dans le sommeil.

Enfoncé dans un état d'hébétude et d'inconscience dû aux vapeurs de l'alcool, Dimitrienko n'entendit pas la porte de son écurie s'ouvrir, ni ses deux plus beaux coursiers s'enfuir au galop montés par des gitans.

— Et le lendemain matin lorsqu'il constata le vol, fou de rage, knout en main, il se précipita aussitôt à l'endroit où la veille, il avait corrigé le voleur d'une monture appartenant à son ami Gorodietzki. Mais le blessé avait disparu ne laissant sur l'herbe que quelques traînées de sang.

\* \* \*

Le temps était chaud et les abeilles virevoltaient comme autant d'insectes fous de lumière.

En cette fin du jour, Pantaléï posté devant un rucher examinait minutieusement les alvéoles contenant le miel. Et, en connaisseur, il avait ainsi évalué la quantité et la qualité des récoltes qu'il allait obtenir avant l'arrivée de l'hiver.

Il rentra à la ferme pour aussitôt crier à la cantonade !

— Je suis content, eh oui !... Je vous annonce que nous aurons bientôt beaucoup de miel et qu'il sera fameux... Voilà de quoi réchauffer le ventre. Un vrai soleil pour les temps froids.

Il donna une grande tape affectueuse sur le derrière du chien, puis le sourire aux lèvres, il se versa un verre de kwas qu'il but d'un trait.

Enfin, après un petit temps de réflexion, le vieil homme s'adresa à Prosia :

— Tu pourras dire à Batuchka que la cire de nos abeille va être très épaisse... Si tout va bien, on aura de quoi l'approvisionner toute l'année.

— Ah ! mais, je ne me vois pas passer tout mon temps à l'église en train de rouler des cierges, répliqua Prosia en riant. Et toujours sur le ton de la plaisanterie, elle ajouta :

— Alors, tu me prépares du travail, n'est-ce pas ? Comme si je n'en avais pas assez ici... Et qui donc va te laver et raccommoer ton linge ?

— Mais tu n'est pas la seule femme à vivre dans cette maison ? Eh bien, Donia s'occupera de moi, si tu ne le peux plus.

— Elle ne restera pas toujours à la ferme, bientôt elle se mariera... Et que se passera-t-il alors, fit Prosia en taquinant toujours son beau-père.

— C'est bien simple, on boira à la santé des jeunes mariés, voilà tout... Tu ne voudrais pas que je me trouve une femme et que je me marie avant elle, non... Tout ça parce que quelqu'un doit soigner le grand-père Postovar ?

Et Zakhar qui, jusqu'alors ne faisait qu'écouter le dialogue échangé par sa femme et son père prit part à la conversation :

— Le grand-père est unique, il n'y en a pas un autre comme lui dans tout le pays et c'est formidable... Maintenant, assieds-toi, on va parler de choses sérieuses.

— C'est ça, on va causer du futur mariage de Donia, dit le vieil homme en souriant.

Zakhar se tourna vers sa fille et la fixa longuement. En cette interrogation muette, on lisait dans son regard une certaine inquiétude :

— Ah ! c'est vrai, on en parle un peu, mais pourtant c'est encore un secret, fit-il d'un ton qui se voulait neutre.

La jeune fille montra un léger étonnement :

— Voilà maintenant que vous êtes tous là à vouloir que je me marie et, toi le premier, grand-père ? Mais attendez donc qu'on vous l'annonce ce mariage.

— Moi, je ne veux pas que tu nous quittes, bien au contraire. Aujourd'hui, les jeunes se passent de marieuses, ils sont assez dégourdis pour faire leur choix tout seuls et ça fait moins d'histoires. Tout ce

que je désire, c'est d'être encore de ce monde pour te voir à l'église vêtue de ta robe blanche et la couronne bénie tendue au-dessus de ta tête...

Et pour masquer l'émotion qui commençait à le gagner, Pantaléï conclut :

— « A chaque grain son temps et à chaque bourgeon son printemps ! », comme on dit chez nous. Et, d'une voix basse, il ajouta : « Oui, mais voilà, en ce moment, je me sens un peu faiblir... Je descends encore facilement du verger mais pour le monter, c'est une autre affaire, mes jambes sont fatiguées et ne me portent plus comme il y a quelques semaines... Enfin, tant que je pourrais entendre le bourdonnement de mes abeilles et le cri des oiseaux qui annoncent la pluie et le beau temps, c'est que je serais encore en possession de mes moyens. Et puis, pour moi, l'essentiel c'est que je ne vous occasionne pas trop d'ennuis, alors je peux vivre tranquillement en attendant le repos éternel.

— Allons, père, ne parles pas de choses tristes, tu es dur à l'ouvrage, on te gardera encore longtemps, dit Zakhar.

Un silence tomba sur eux, puis lentement Pantaléï se leva de table, s'approcha de Donia, puis de Levkó qu'il baisa au front. Enfin, il souhaita à Prosia une bonne nuit.

Le vieillard quitta la pièce suivi par son fils. Après avoir fait quelques pas dans le jardin, il se retourna vers lui.

— Il y a une chose qui me turlupine et que je voudrais savoir. Est-ce que tu as vu Andréï Neludov avec les autres le soir où ils ont corrigé le gitan ? Moi, je l'ai reconnu mais est-ce que je n'aurai pas eu

la berlué ? Aussi, dis-moi si je me suis trompé ? Tu penses bien que je ne veux pas assurer que c'est lui, si je n'en suis pas sûr...

— Père ! Tu as vu juste, c'était lui !

Pantaléï hocha la tête :

— Donc, j'avais raison, c'est terrible... Je me demande ce qu'il lui a pris à ce garnement, il paraissait pourtant bien honnête...

— Espérons qu'il va changer et prendre modèle sur son père, répliqua Zakhar.

Et songeur, le vieil homme rejoignit son refuge. Mais avant de pénétrer dans la cabane, il s'immobilisa. Le ciel était limpide et constellé d'étoiles. Et comme il le faisait chaque été par temps de grosses chaleurs, il guetta les météorites qui fusaient dans le firmament pour s'évanouir dans la nuit claire. A chaque fois qu'il en suivait un du regard, Pantaléï se signait de ses trois doigts, tandis qu'il murmurait :

— Vas en paix, mon frère.

Pour le vieux paysan, ces traînées lumineuses s'échappant de leur orbite étaient des âmes qui, dégagées de toutes contraintes terrestres et emportées par la mort, regagnaient le paradis où elles allaient trouver place.

En ce tendre au revoir, il avait l'impression d'accompagner un être cher jusqu'à la porte d'une demeure où un jour, lui aussi se rendrait pour ne plus jamais revenir.

A la ferme des Postovar, chaque matin, l'existence se déroulait en son rythme coutumier fait de calme et de sérénité. De par leur nature aux tendances harmonieuses, ces gens répondaient à l'unité qui, pour eux était formée par l'ombre et la lumière symbole de vie.

En leurs croyances, chaque événement était vécu par tous comme un moment fixé d'avance par la volonté divine.

Le secret de Donia concernant ses amours avec Fédor avait été rapidement percé par les parents des deux jeunes gens. Pourtant, Prosia n'en avait dit mot à personne et Zakhar s'ingéniait à passer sous silence le changement d'humeur qui s'était opéré depuis quelque temps dans le caractère de sa fille.

Quant à Pantaléï, il continuait de plaisanter sur l'éventuel mariage comme il le faisait depuis des années.

Ce matin-là, les pensées de Donia étaient alors toutes occupées par Aglaya. Machinalement, son regard se porta sur la couche où son frère venait de s'éveiller : une jambe sortie des draps, le petit garçon se frottait les yeux de ses deux poings en grognant tout doucement.

— Eh ! bien, si tu veux te lever, il faudrait peut-être que tu sortes ton autre pied du lit pour te mettre debout, fit-elle en riant et en caressant la joue de l'enfant.

Puis, retrouvant ses propres préoccupations, elle épilogua alors sur tout ce qui avait bien pu se passer lors du retour d'Aglaya chez ses patrons.

Depuis sa visite chez les Postovar, la servante ne leur avait fait parvenir aucune nouvelle.

Deux semaines s'étaient ainsi passées sans que nul n'entende parler d'Aglaya. Aussi, un jour que Fédor était venu à la ferme, Prosia et Donia lui avaient fait part de leur inquiétude et, de concert avec elles,

il avait pris la décision de se rendre chez les Neludov. Et lors de cette visite, le jeune Valigaine avait subrepticement fixé à la servante un rendez-vous pour le dimanche suivant.

Donia en était là de ses réflexions lorsque posant son regard sur la porte ouverte, elle aperçut son père qui, dans la cour transportait une balle de paille. Aussitôt, la jeune fille comprit qu'elle était destinée à rendre plus moelleux le siège arrière du véhicule réservé à Aglaya.

Il pense à tout mon merveilleux père, se dit-elle avec attendrissement.

Enfin, tout en attendant Fédor, la famille Postovar attablée devant le petit-déjeuner se mit à parler du problème de la servante des Neludov. Et chacun donnait son avis quant à la façon de lui faire accepter un travail sans que cette dernière ne s'en trouve blessée.

— Fais comme tu l'entends, dit Zakhar à Prosia, tu es la maîtresse de la maison et, comme déjà, nous avons pris la décision de lui offrir l'hospitalité, il ne nous reste plus qu'à se mettre d'accord sur la raison que nous allons lui donner. Car, on ne peut pas l'humilier. L'idée d'être entretenue par nous peut la gêner. Mais en faire notre domestique et la commander comme n'importe quelle autre fille, ce n'est pas possible, non plus.

— Surtout que maintenant, après avoir supporté tellement de choses désagréables là-bas, elle a droit à des égards et à beaucoup d'affection venant des autres, répliqua Prosia d'un air entendu.

— On peut toujours lui faire comprendre, que pour nous, elle est une amie et comme nous avons

beaucoup de travail ici, si elle pouvait nous aider, nous lui en serions reconnaissants, fit Donia. Puis, celle-ci ajouta :

— Je m'entends bien avec Aglaya... Je peux déjà commencer à lui expliquer que c'est vous qui avez besoin de ses services... Le principal, c'est que nous ne lui fassions pas de peine.

La carriole conduite par Fédor atteignit la clôture de la demeure des Postovar. Aussitôt que le jeune homme apparut Donia se précipita au dehors. La balle de paille hissée par Zakhar dans le véhicule du fils Valiguine, la jeune fille prit place auprès du conducteur qui, immédiatement fit prendre un bon petit galop à son coursier.

Et sans attendre, Fédor parla de ce qui lui tenait tellement à cœur :

— Je dois tout de suite te dire que je suis allé voir ton grand-père et c'était à ton sujet !

Donia sourit et garda le silence tandis qu'il poursuivait :

— Je l'ai rencontré là-haut, près de ses ruches et je lui ai raconté que nous voulions nous marier. Il m'a écouté sans m'interrompre, puis il s'est signé. Il m'a alors causé de mon père qu'il connaît bien, du tien aussi ainsi que de Grégori Neludov. Eux tous, avant de se marier sont venus le voir, m'a-t-il dit.

— Et pour nous ? s'exclama Donia.

— Il est très heureux... C'est vraiment un honnête homme. Il m'a déclaré qu'il était mal placé pour te juger car pour lui, tu es la plus belle et la meilleure de toutes les filles de chez nous. Il a même ajouté que, si tu avais été une dévergondée, il m'aurait mis en garde contre toi pour m'empêcher de faire une

grosse bêtise... Il m'a aussi conseillé de voir ta mère qui est une femme sensible et fine et qui comprend beaucoup de choses. Il m'a fait part de sa tristesse pour Grégori qui ne l'a pas écouté et n'en a fait qu'à sa tête en épousant Axinia.

— Maintenant, je comprends pourquoi il y a peu de temps, grand-père revenait sans cesse sur la question de mes noces et de mon futur mari, sans nommer personne, bien sûr, fit Donia en riant.

Et les jeunes gens parvinrent au lieu de rendez-vous fixé par Fédor à Aglaya.

Mais celle-ci ne s'y trouvait pas. Et tout en l'attendant, ils passaient en revues les raisons qui auraient pu l'empêcher de venir. Une bonne heure s'écoula et elle ne parut pas.

— Bon, eh bien, tu vas rester ici à m'attendre, mets-toi à l'ombre et surtout ne t'inquiètes pas, je vais voir là-bas, ce qui a bien pu arriver, je serais vite de retour.

— Ta visite va paraître bizarre à Axinia et, puis elle va certainement t'insulter et peut-être aussi s'en prendre à nous tous comme elle le fait souvent.

— S'il ne s'agit que de moi, tu penses que je m'en fiche, mais, si elle parle mal de vous alors, elle m'entendra... De toute façon, je vais essayer d'apprivoiser cette furie-là. Ne t'en fais pas. Et si je n'aperçois pas Aglaya, je trouverais bien un prétexte pour lui faire dire où elle est.

Après avoir échangé un long baiser, les jeunes gens se séparèrent.

Et Fédor parvint à la maison des Neludov où habituellement un chien en défendait l'entrée aboyant

furieusement. Mais ce jour-là, l'animal était absent, et c'est la voix d'Axinia qui résonna :

— Encore quelqu'un qui vient nous embêter, c'est comme ça tout le temps, sans cesse des gueux à engraisser !

Apercevant Fédor, elle eut un mouvement de recul :

— Ah ! te voilà, que veux-tu donc ? s'écria-t-elle déjà prête à la riposte.

— Je passais par là... Mais au fait, Andréï est-il chez vous en ce moment, je voudrais lui parler.

— Ça j'en étais sûre... Vous avez tous besoin de lui pour le faire crever au travail. Et quand ce n'est pas ton père, c'est le Postovar... Mon fils n'a pas le temps, car nous aussi on a beaucoup à faire et, moi, je n'arrête pas.

Et ta domestique alors, qu'est-ce qu'elle fait donc ? Puisque tu dis que tu travailles jour et nuit !

— Jour et nuit, mais je n'ai pas dit ça... La nuit et puis quoi encore ? Ma domestique, je l'ai mise à la porte ce matin... C'était une fainéante, une bonne à rien !

Axinia toisa alors Fédor d'un regard hostile. Un sentiment de rage s'était emparé d'elle et la faisait trembler de tous ses membres. Cet être haincux et envieux détestait les propriétaires terriens de la région dont faisait partie la famille Valiguine. A tous, elle vouait une véritable exécution qui la portait à désirer les voir à cent pieds sous terre.

L'héritier d'un de ces riches agriculteurs pour lesquels sa violence et son agressivité n'avaient rien d'égal se tenait devant elle :

— Qu'est-ce que tu attends pour fiche le camp puisque je te dis qu'Andréï ne peut pas travailler pour vous !

— Mais il ne s'agit pas de ça... J'ai une réponse à lui donner, j'aurais voulu le voir mais ce n'est pas pressé et je reviendrais.

— Oui, plus tard... Mais je te préviens, il vaut mieux que tu ne lui racontes pas trop ce que tu fais, si tu veux revenir ici. J'ai appris que tu t'étais amouraché d'une belle et lui, mon Andréï n'a pas besoin d'en faire autant... Aussi, tu garderas tes secrets pour toi, c'est compris ! Et moi, je ne veux pas de donzelles à la maison.

Fédor blémit sous l'affront. Puis, prestement, avant de faire volte-face pour repartir, il ne put s'empêcher de s'écrier :

— J'espère que la belle dont tu parles lavera mes chemises plus souvent que tu ne laves celles de ton mari !

Outrée par cette audace, Axinia se mit à hurler : Et sans plus se préoccuper de la furie qui continuait de lui lancer des insultes, Fédor courut jusqu'à sa carriole. En sautant dans le véhicule, il cria à son cheval :

— En route, mon grand, le coin est mauvais, partons ! Et la voiture démarra à fond de train.

Fédor eut vite fait de rejoindre Donia qui l'attendait toujours à l'endroit où il l'avait laissé.

Sans prononcer une parole, il lui tendit les bras.

— Alors, tu l'as vu ? Pourquoi n'est-elle pas venue ?

— Elle n'est plus chez les Neludov, répondit-il d'un ton désolé. C'est alors qu'elle éclata en sanglots et comme une toute petite fille qui a un gros chagrin, hoqueta :

— Ce n'est pas possible, non ! non !

— Axinia l'a mise à la porte... Le mieux serait d'aller voir ce qui se passe chez les parents d'Aglaya, dit-il en essuyant les larmes qui coulaient le long des joues de l'éplorée.

Puis, reprenant soudain quelque assurance, elle répliqua :

— Je ne veux pas que tu ailles seul chez ces gens-là... Piline est dangereux, tu le sais et je vais t'y accompagner.

— Tu peux venir avec moi, bien sûr, si tu le juges bon... Mais ce n'est pas drôle de voir cet ivrogne. Il va se donner en spectacle, comme il le fait souvent. Tu assisteras alors à une scène qui n'est vraiment pas indiquée pour un cœur sensible comme le tien... Et si au moins on avait affaire à des gens normaux, mais Piline est fou et sa femme une pauvre débile. Cette histoire tombe mal car aujourd'hui, je m'étais promis de venir chez vous pour demander ta main à tes parents... Ce sera alors pour plus tard...

Puis, songeur, il ajouta :

— Tout cela à cause de cette Neludov de malheur !

Enfin, s'étant assis dans l'herbe, Fédor entraîna Donia à son côté. Et retrouvant la même posture qu'elle prenait souvent avec son père, celle-ci posa la tête sur les genoux de son amoureux. Tout en parlant et comme le faisait Zakhar, il caressa longuement ses cheveux.

— Imagine-toi qu'Axinia sait beaucoup de choses sur nous... oui, c'est Marfa qui a dû les lui apprendre... Et je suis certain que ça s'est passé à l'église... Ces « babas »-là ne se voient que le dimanche à la messe.

Donia ne parut nullement surprise ni contrariée par tout ce que venait de lui dire Fédor. Elle se sen-

tait bien, à l'abri de tout danger. Près de lui, elle éprouvait de la joie. Et pour elle, c'était plutôt une nouvelle amusante que d'apprendre de la bouche de Fédor comment leur secret avait été aussi vite dévoilé.

— Encore un coup de Marfa, fit-il et sur un ton comique, se lança dans l'imitation de la voix de la commère.

— « J'ai vu Donia Postovar avec le petit Valiguine, ils étaient seuls... oui, vous pouvez me croire, tous les deux en carriole... Oh ! vous auriez dû voir les yeux de ce fripon de Fédor, comme ils pétillaient en la regardant !... C'est sûr qu'ils allaient se cacher dans un coin pour s'embrasser...

— Eh bien ! la gazette fonctionne, on ne peut mieux. Maintenant, il faut faire vite et en parler aux parents avant que tous le village ne leur apprenne notre projet.

Et, tout à coup, passant de la joie la plus franche à la tristesse la plus morne, elle se lamenta :

— Je me demande bien où Aglaya peut se trouver en ce moment ? Pauvre petite ! elle qui savait si mal se défendre, faible et timide, il n'a pu que lui arriver malheur !

— Nous le saurons bientôt, mais espérons qu'elle a eu la chance de s'en sortir, conclut Fédor.

L'air était brûlant et, arrivé non loin de chez les Postovar, le cheval dont les naseaux s'étaient couverts d'une abondante écume blanche avait ralenti son allure.

— « Bon ! je pense que nous laisserons Touman chez tes parents ! », dit-il, d'un air songeur. Ton père nous prêtera un autre attelage et une de ses bêtes, car pour aller chez Piline avec notre animal, ça ne sera pas possible, il est vraiment fourbu !

Parvenu à la ferme et, après avoir rendu compte de sa visite chez Axinia à Zakhar et à Prosia, le jeune homme troqua son coursier contre un autre. Enfin, toujours accompagné de Donia il se remit en route pour prendre la direction de la forêt où la dernière habitation du village se trouvait être celle du menuisier.

Le seuil du taudis franchi, la pénombre tomba sur les jeunes gens, tandis qu'une odeur infecte montait à leurs narines.

Et, au fond de l'ancre, un homme surgit. Grand et maigre, le teint violacé et les yeux injectés de sang, il cria aux arrivants :

— Si c'est pour une commande, je ne travaille pas le dimanche ! Puis, titubant, il s'agrippa d'une main à une caisse qui obstruait le passage.

Une femme sans âge sortit de l'obscurité et vint se planter devant les visiteurs.

— Laissez-le... revenez un autre jour, vous voyez qu'aujourd'hui, il n'est pas bien !

Ses mains déformées se tendaient en un geste suppliant.

— Partons vite ! il est complètement saoul, fit Donia à voix basse.

Mais Fédor rétorqua vivement :

— Je ne suis pas un client, je ne veux rien de votre mari... Nous cherchons Aglaya car nous voudrions lui parler.

Entendant ces mots, le menuisier eût un haut-le-cœur et, tout en chavirant dangereusement sur ses jambes, hurla :

— Cette fille du diable, elle est venue hier ici, mais je l'ai flanqué à la porte... Je ne veux pas la nourrir, maintenant qu'on ne m'embête plus jamais avec elle !

C'est alors que l'énergumène empoigna une hachette. Et dans la pénombre, l'outil jeta un éclat métallique qui, soudainement devint pour les jeunes gens un véritable signal d'alarme. Dans le même moment, l'ivrogne lança vers eux un regard chargé de haine et d'une violence combative si forte qu'épouvantée, Donia recula.

En cette seconde, elle avait perçu dans les yeux hallucinés non seulement la folie mais encore une faible lueur qui n'était que la manifestation d'un reste de sentiment humain cherchant à faire appel à la pitié.

A la faveur de cette clarté fugitive émise par Piline, Donia si sensible à la souffrance d'autrui avait crû y lire la détresse de celui qui cherche secours auprès du sauveteur de la dernière chance. Mais elle n'eut pas le temps de s'abandonner davantage à ses réflexions. Le menuisier devenu menaçant s'était alors dressé de nouveau vers Fédor. Et, celui-ci, d'un geste prompt arracha de la main l'outil brandi et, envoya Piline rouler au fond de la pièce.

— Laissez-le où il est, comme ça, il ne me battra pas ce soir... Des coups, j'en reçois tout le temps, fit la femme d'une voix plaintive.

Puis, s'approchant de la porte, elle se montra en pleine lumière. Déboutonnant le haut de son corsage crasseux, elle découvrit sa gorge où apparaissaient des plaies sanguinolentes.

— Regardez ! c'est lui qui m'a fait du mal... Un jour, il me tuera... Oui ! si Dieu le veut, il le fera !

Donia se pencha vers elle pour lui dire.

— Qu'il te garde petite mère !

Fédor détourna les yeux de la malheureuse pour fixer le menuisier toujours affalé au sol :

— Fais attention maintenant, car si tu la touches encore une fois, c'est à moi que tu auras affaire !

Puis, la jeune Postovar s'empara du bras de Fédor et s'approchant de lui chuchota :

— Vite, allons-nous en !

Rentrée chez ses parents, Donia avait été longtemps poursuivie par l'image du père d'Aglaya. Ce soir-là, sans cesse, elle avait revu le regard fou de l'homme qui, coupé du monde de la raison ne pouvait plus être entendu par personne.

Comme de coutume, le dimanche suivant les Postovar et les Neludov s'étaient rendus à l'église. Mais Evdokia ne s'y trouvait pas car depuis le départ de leur servante, l'aînée de ces derniers ne se montrait plus à personne.

A la sortie du sanctuaire où les paysans s'étaient rassemblés sur le parvis pour converser entre eux, Donia qui cherchait toujours à retrouver la trace d'Aglaya questionna à son sujet quelques agriculteurs de sa connaissance. Mais aucun n'avait vu la jeune Piline.

## LA REVOLTE D'EVDOKIA

Dès que la servante des Neludov eut quitté la ferme, le désordre régna dans les deux parties de l'habitation et toute vie active semblait s'être retirée des lieux. Mais les insultes que la maîtresse de la maison était accoutumée à prononcer retentissaient toujours et s'adressaient alors aux siens avec une virulence d'autant plus forte qu'Aglaya n'était plus là pour en être l'objet.

Pavlina prenait des airs offensés tandis que sa sœur ne parlait plus à personne et montrait à tous un visage abattu. Ce chagrin ne faisait qu'exprimer un sentiment de remords accompagné de honte dont depuis peu de temps, elle était la proie. Curieusement et, sans jamais s'en ouvrir aux membres de sa famille, Evdokia revivait souvent les instants de fureur maternelle s'en prenant à Aglaya et s'accusait d'avoir été un témoin passif de ces mauvaises actions commises contre leur servante.

L'atmosphère était devenue irrespirable et perturbait la vie de la demeure.

Rentrant des champs, Grégori et son fils ne rencontraient plus sur la table les mets cuisinés, le pain, la boisson ordinairement servis par la petite infirme. Grégori connaissait la nature violente de sa femme

et son horreur des travaux ménagers. Aussi, ne s'étonnait-il pas outre mesure de l'abandon dans lequel se trouvait son foyer.

— J'en ai assez de cette existence-là, je suis morte de fatigue, répétait-elle sans cesse.

Mais tout le jour, elle ne faisait que donner des ordres à ses filles, pour de temps à autre effectuer en maugréant un minimum de corvées domestiques.

Une fin de matinée que son mari et son fils étaient rentrés à la maison plus tôt que d'habitude et qu'ils attendaient patiemment que le déjeuner soit servi, Axinia se mit à vociférer :

— Alors, vous vous êtes installés et je dois être prête tout de suite à vous donner à manger... Je ne suis pas votre esclave !

— Mes sœurs, où sont-elles ? Tu pourrais peut-être leur demander de venir t'aider, dit Andréï en poussant un soupir.

— Ah ! non, non, pas ça ! Ton père et toi vous pouvez donner des ordres à vos hommes lorsque vous êtes aux champs, mais ici, c'est moi qui commande, répliqua-t-elle en criant très fort. Puis, prenant un couteau qui se trouvait sur la table, elle le lui tendit :

— Au lieu de faire le mariole et de te croiser les bras, tiens coupe donc un peu de lard. Maintenant moi, je ne fais plus rien ici, c'est fini !

C'est alors que Grégori mit fin à la discussion et, comme de coutume, toujours conciliant, il chercha à calmer sa femme.

— Eh bien ! nous devons prendre rapidement une autre fille pour le travail de la maison... En attendant, je vais chercher à la cave quelques concombres salés et ça nous suffira pour aujourd'hui. Puis, il se tourna vers Andréï :

— Tout de suite après avoir mangé, il nous faudra labourer et finir de nettoyer le terrain qui a été commencé.

— Bien sûr ! il faut terminer vite.

Axinia se dressa devant les deux hommes et prise d'une crise de furie hurla :

— Vous êtes des vauriens et tous les deux vous vous entendez comme larrons en foire... Mais moi, personne ne s'occupe de ce dont je peux avoir besoin... J'en ai assez, assez !

Et soudainement agitée d'un tremblement convulsif, elle saisit quelques assiettes qui se trouvaient à terre et commença à les lancer à travers la pièce.

Grégori et Andréï blémirent et sans dire mot quittèrent les lieux.

A cet instant Evdokia apparut. Et devant le spectacle insolite qui s'offrait à elle, murmura :

— C'est épouvantable.

Puis, les yeux baissés, lentement et avec effort, elle poursuivit :

— Pourquoi ! pourquoi toute cette haine... Alors maintenant que tu n'as plus Aglaya que tu faisais souffrir, c'est nous qui serons tes têtes de turc.... Tu traites mal les autres, tu es méchante !

— Ça c'est un comble, moi qui fait l'aumône, moi qui veut à tous du bien, moi qui prie Dieu de nous protéger. Et ça tout le monde le sait. Il n'y a que toi qui passe ton temps à te plaindre de moi... Je te donne tout ce que tu veux : des robes, des bijoux, des tissus et des parfums... Tout, tu entends, tu a tout, répéta-t-elle, d'un air exacerbé.

Brusquement, Evdokia découvrait alors la véritable nature de celle qui lui apparaissait comme la personnification du mensonge et de l'hypocrisie.

Et tout le passé de violence à laquelle cette dernière avait laissé sa marque tragique se dressait devant elle. La jeune fille revivait le moment où Aglaya avait été chassée de la maison. Elle se souvenait alors, de cette scène où Axinia avait appris que sa servante ne s'était pas rendue chez ses parents comme elle le lui avait dit, mais chez les Postovar. Evdokia se remémorait cet instant où sa mère, après avoir rudoyé la malheureuse, avait fait un paquet d'un peu de nourriture et lui avait jeté en criant :

— Tiens ! prends ça et vas-t-en ! je ne veux pas te revoir ici, vermine !

Et, Evdokia s'était alors rappelée d'une journée où la bonne Baboulia (1), leur voisine avait lancé la tranche de pain beurré à son chien devenu subitement enragé, en guise de remerciements pour les services qu'il lui avait rendus. Axinia aussi avait mis à la porte de la ferme la « bête dangereuse » en lui donnant un viatique pour la route, comme c'était la coutume en Ukraine. Mais à la différence que la vieille femme s'était séparée de l'indésirable, forcée et contrainte. Et que les larmes aux yeux elle s'était adressée à son compagnon :

— Pars vite Jouk ! et pardones-moi pour la peine que je te fais !

D'une voix tremblante, Evdokia fit encore :

— Tu as traité Aglaya comme si elle était un animal enragé, tu es horrible et je te le dis car je veux que tu saches ce que je pense de toi... J'en ai assez de participer à tous les actes de cruauté que tu inventes sans arrêt.

---

(1) Diminutif de petite bonne femme.

Puis, baissant la tête elle balbutia :

— Je suis une pauvre petite fille riche, rien de plus.

Et, tout à coup, elle devint véhémence, et cria :

— Ici, on torture, on fait le mal, c'est le bagne sibérien et, moi j'en ai assez de vivre ça !

Muette de stupeur, l'œil hagard, Axinia se mit à trembler.

Le lendemain matin, elle se campa devant Grégori qui se préparait à partir pour les pâturages :

— Evdokia a perdu la tête, car elle m'a fait une scène terrible et m'accuse de toutes sortes de crimes...

Grégori hocha la tête et comme il craignait quelques bévues commises par son aînée contre laquelle il se verrait obligé d'exercer des représailles, il bredouilla :

— Elle est jeune, ça lui passera, pardonnez-lui, tout va s'arranger...

Ouvrant la porte, il aperçut Andréï et le héla :

— Sois gentil, attends-moi, je viens tout de suite !

Et durant quelques secondes, il tenta de rassurer sa femme quant à la conduite d'Evdokia, puis rejoignit Andréï.

Enfin, les deux hommes prirent le chemin des champs et, tout en s'y rendant Grégori le mit au courant des faits qu'il venait d'apprendre.

— Il y a des choses graves qui se passent en ce moment à la maison. Ta mère et Evdokia se disputent... Si tu pouvais prendre ta sœur à part pour la raisonner, ce serait bien, sinon il y aura des drames chez nous... Et moi, on ne m'écoute pas, tu le sais !

Devant la mine attristée de son père, Andréï répliqua :

— Ne t'inquiètes pas ! puisque tu me le demandes, je vais lui parler !

Parvenu sur le lieu du travail, Grégori retrouva un visage plus détendu :

— Eh bien ! Allons-y... Veux-tu me passer la charrue, c'est moi qui commence.

En un commun accord, le père et le fils, chacun à tour de rôle guidait le cheval attelé à la charrue.

C'était l'époque du travail intensif demandé par la terre et, comme tous les agriculteurs de la région, Andréï était si las que le labour terminé, il ne pensait qu'à dormir.

Mais ce jour-là, il s'était promis de ne pas céder à la tentation de se mettre au lit avant d'avoir parlé à Evdokia.

L'esprit occupé par les propos de son père, il avait hâte de la voir et de lui faire dire ce qu'elle leur cachait.

Andréï n'ignorait pas que, depuis quelque temps, sa sœur n'était plus la même. Et, aux rares moments où il l'a rencontré, il avait constaté en elle un changement d'attitude qu'il jugeait peu rassurant.

Mais dès sa plus tendre enfance, le jeune Neludov n'avait eu avec ses sœurs que fort peu de rapports car il s'était très vite rapproché de son père auquel il vouait une grande affection. L'un et l'autre s'étaient écartés du gynécée formé par les trois femmes où ils ne se sentaient pas aimés. C'est ainsi qu'ils avaient pris tous les deux des distances avec elles.

Andréï s'était mis à la recherche de son aînée. Ayant fait le tour des pièces de l'habitation, il l'a trouvée alors dans celle de la partie claire où elle s'était isolée.

— Qui y a t-il ? fit Evdokia d'un air surpris.

— Il faut que je te parle, il paraît que tu t'es disputée avec notre mère et, que cette fois-ci c'est grave ?

— Et alors ? Que veux-tu savoir d'autre ?

— Père s'inquiète !

— On t'a dit que je n'étais plus du tout d'accord avec elle, n'est-ce pas ? En effet, notre dispute a été sérieuse cette fois-ci et puis, maintenant, je ne la supporte plus... Je ne peux plus lui parler... On ne se comprend pas, c'est fini !

— Il vaudrait mieux que tu te réconcilies avec elle, tu sais que la vie est difficile ici et si tu la contraries alors ça va devenir terrible pour nous tous.

— Sois tranquille ! Je ne me disputerai plus avec personne, maintenant tout m'est égal... J'ai gâché le début de mon existence, je dois rattraper le temps perdu.

Et devant l'air surpris de son frère, elle ajouta :

— Mais tu ne dois pas être étonné, c'est la vérité, tu peux me croire... Il n'y a pas longtemps que j'ai compris à quel point j'étais dans l'erreur... Maintenant, je ne pense plus qu'à racheter les fautes de ma mère et les miennes...

Puis, se tournant vers l'icône représentant le Christ, elle s'était agenouillée à terre pour marmonner une prière :

— Seigneur, pardonnez-moi, je suis une damnée... Ayez pitié de ma misérable personne !

Enfin, se relevant, le visage douloureux, elle s'adressa à Andréï :

— Pavlina m'a dit que père avait mis de l'argent de côté pour que nous puissions avoir une dot lorsque nous nous marierons. Mais moi, je ne vais pas

me marier et je n'ai pas besoin de cet argent... Je ne veux rien, rien, tu m'entends ?

Elle soupira longuement et ayant retrouvé un peu de son calme, ajouta :

— Jusqu'à présent, j'ai vécu en égoïste et jamais je n'ai pensé à la souffrance des autres... Il a fallu qu'Aglaya vive chez nous pour que je m'en rende compte... Depuis son départ, j'ai beaucoup réfléchi... Quand je me souviens des scènes terribles que notre mère lui faisait et que j'assistais à tout ça sans rien dire, j'ai honte... car Aglaya était une infirme, fille de pauvres gens, seule au monde... Je me devais de la soutenir, de prendre fait et cause pour elle, justement parce qu'elle était faible et abîmée.

Tu sais mieux que moi comment chez nous les chevaux sont bien traités par leur maître car le brave moujik s'attache à eux. Mais dans notre maison, les domestiques sont brutalisés comme personne n'oserait le faire avec des bêtes... Et puis, toi et père vous obéissez à la mère au doigt et à l'œil !

A ces mots, Andréï sursauta et malgré toute la réserve qu'il montrait à tous, il s'écria :

— Là, vraiment, tu exagères et je ne te permets pas de parler comme ça de notre père !

Prenant un air inspiré, Evdokia leva le bras pour s'emparer d'un cierge. Puis, ayant enflammé la mèche à celle de la veilleuse, elle le posa devant « l'image » de saint Georges terrassant le dragon. En une posture s'apparentant curieusement à l'attitude du bienheureux, elle se dressa vers son frère :

— Maintenant, il me faut réparer le tort que j'ai fait à cette malheureuse. Je dois m'humilier, me punir, souffrir dans ma chair...

Une exaltation grandissante s'était emparée d'Evdo-  
kia. Stupéfait, Andréï fixait sa sœur. Il ne la recon-  
naissait plus et c'était bien la première fois qu'il la  
voyait se mettre dans un tel état de surexcitation. Mais  
en fait, il ignorait tout d'elle ainsi que de Pavlina.  
L'une et l'autre lui étaient étrangères.

Durant toute son enfance il avait vécu le plus sou-  
vent dehors. En été, il jouait avec les fils des paysans  
voisins pour ne rentrer que le soir à l'heure du dîner.  
Et adolescent, dès la nuit tombée, en compagnie de ses  
copains, il chassait les loups venus attaquer les che-  
vaux paissant dans les pâturages. Ayant allumés un  
grand feu de fois, armés d'une bûche enflammée tenue  
à bout de bras, les gamins s'élançaient alors au devant  
des bêtes féroces faisant cercle autour d'eux.

Et, en cet instant, Andréï retrouvait en mémoire les  
images de ces moments-là. Il revoyait les lueurs phos-  
phorescentes émises par les yeux des fauves qui, peu  
à peu se rapprochaient de lui et de ses amis.

Les carnassiers s'avançaient lentement en resserrant  
leurs rangs vers les chevaux au pacage. Levant au-  
dessus de leurs têtes les morceaux de bois incandes-  
cents comme des armes de guerre, les petits défenseurs  
se précipitaient de nouveau au-devant de la horde hur-  
lante. Et à la vue du feu, la bande des loups faisait  
alors volte-face et prenait la fuite.

Le temps n'était plus aux jeux violents. Pour lors,  
Andréï se trouvait devant un être qui lui était inconnu  
et auquel il ne vouait que de l'indifférence. Le jeune  
homme ne songeait qu'à son père et s'inquiétait à  
l'idée de la déception que celui-ci éprouverait lorsqu'il  
apprendrait le comportement incompréhensible d'Ev-  
dokia. Et il dit à sa sœur :

— Jusqu'à présent, tu le sais, on ne me voyait pas souvent à la maison car dès que j'ai eu l'âge de travailler, j'étais aux champs du matin au soir... Quant à toi et Pavlina vous avez été élevées comme des demoiselles et, vous restiez à la ferme à vous prélasser, comme vous le faites toujours d'ailleurs... Et si ce n'est que maintenant que tu commences à voir clair en toi, c'est un peu tard !

Après un tel discours, Andréï qui s'attendait à l'entendre répondre vertement se tenait sur ses gardes. Mais Evdokia répliqua calmement :

— On ne peut pas dire que tu penses de gentilles choses de tes sœurs ? Et si ce que tu viens de me dire n'est pas agréable à écouter, c'est tout de même l'exacte vérité... Et cela, je ne le sais que depuis peu de temps... Aujourd'hui, seulement, je me rends compte pourquoi tous les garçons du village se moquent de nous... Pour eux, nous sommes des poupées et des chipies ! Il faut que cela change, il le faut... J'ai de tels remords avec ce qui vient d'arriver à Aglaya... C'est de ma faute, je suis l'aînée de la famille et je me devais de la défendre... Et dire qu'il a fallu que la pauvre créature soit chassée pour que je puisse comprendre tout ce qui se passait ici, c'est inimaginable ! Puis, songeuse, Evdokia posa à son frère la question qui lui tenait à cœur :

— Le mieux serait que j'abandonne la ferme et que je parte travailler chez les autres comme servante, qu'en penses-tu ?

Imperturbable, sans répondre, Andréï prit la porte.

— Seule ! Je suis seule..., murmura Evdokia.

Cette nuit-là, elle resta éveillée de longues heures et, durant ce laps de temps, s'adonna à une profonde réflexion. Et tout en se livrant à une critique sévère

de ses actes passés, elle découvrait le mauvais côté de sa nature et en stigmatisait les instincts.

« Cette fille-là, c'est donc moi ? Vaniteuse, capricieuse et égoïste, froide et cruelle. Ici, je mène une existence complètement idiote. Et tant que je serai là, rien ne pourra changer. Je dois partir, partir n'importe où mais quitter les lieux.

Un intense besoin de voir disparaître « l'autre », la mauvaise qui pensait-elle se tenait cachée au plus profond de son être, se montrait pressant.

Et brusquement, une voix impérative et puissante se fit entendre en elle :

— « Dès maintenant tu n'as plus de famille. Tu quitteras bientôt cette maison, mais avant, il te faudra encore y vivre pour travailler... C'est ici que tu feras pénitence et c'est à ce seul prix qu tu vaincras le mal qui est en toi !

A son réveil, Evdokia se souvenait des paroles mystérieuses prononcées en son for intérieur ainsi que de la sensation éprouvée. Elle avait senti alors en elle la force d'un esprit qui l'avait traversé pour lui faire prendre conscience des vilaines tendances qu'il lui fallait chasser pour que d'autres instincts obéissent à une nature généreuse et bonne.

S'étant levée, elle avait aussitôt fait le tour de l'habitation. Et le regard attentif à tout ce qu'elle voyait, Evdokia semblait découvrir des endroits que pourtant elle connaissait depuis toujours. C'était pour elle, une impression bizarre où les choses et les objets ne lui apparaissaient plus sous le même aspect que la veille. Aussi, celle qui auparavant ne percevait qu'obscurité destructrice dans laquelle se complaisaient les siens, rencontrait alors une certaine clarté portant l'âme à la détente.

Et la voix entendue précédemment par Evdokia s'éleva de nouveau :

— Evdokia ! la méchante est morte et a laissé la place à une autre dont le cœur est bon... Vite au travail, le temps presse !

Et, comme galvanisée, poussée par des énergies affluant brusquement en elle, la nouvelle servante entreprit de mettre de l'ordre dans les pièces de l'habitation.

Tout en revivant la nuit de son changement, elle se montrait calme et sereine. Une sorte de plénitude s'était emparée d'elle et la faisait œuvrer sans effort. Nul sentiment de dégoût, ni de colère contre quiconque ne l'animait plus, elle était en paix avec elle-même.

Aussi, la brusque irruption de sa mère dans le lieu ne la fit même pas tressaillir.

Se rendant compte des rangements effectués par Evdokia, Axinia explosa :

— Alors, on joue à la domestique, un caprice qui va durer un matin. Ah ! vraiment, tu es insupportable et tu ressembles à ton père, tu es comme lui une chiffre molle qui ne sait pas ce qu'elle veut !

Ne paraissant pas entendre les paroles désobligeantes de celle qui n'était pour Evdokia qu'une patronne exigeante, elle montrait un visage impassible. Et ses faits et gestes accomplis depuis qu'elle avait pris sa décision lui paraissaient alors comme autant de progrès faits dans le chemin menant vers la liberté qu'il lui fallait acquérir et à laquelle tout son être aspirait.

Puis, sans plus se préoccuper de la présence d'Axinia, elle quitta l'endroit pour se rendre dans la partie claire de la demeure.

Pénétrant dans la pièce privilégiée, elle eût un regard ému pour son icône préférée, saint Georges, patron des paysans qui veillait sur elle. Lui, qui était devenu fort et que la victoire remportée sur la bête venimeuse symbolisant le mal montrait à tous la voie de l'élévation. Lui, qui lors des grandes sécheresses, de sa cuirasse de soldat faisait écran entre le soleil et la terre était le protecteur de la plaine comme tous ceux qui avaient soif de vie active et harmonieuse, devenait son modèle.

Evdokia aussi devait vaincre les mauvaises forces qui, souvent, la tenaient prisonnière pour la faire vivre d'infortune.

Fascinée, elle fixait alors l'icône où resplendissait le visage de la Vierge de Kazan. Et, sur cette figure adorable exprimant la tendresse et l'amour, l'artiste en avait sciemment souligné l'importance du jeu des « taches qui avivent » (1). En cette technique toute traditionnelle obéissant à la liturgie orthodoxe, le peintre avait alors donné à l'image sacrée une clarté transfigurée appelant le regard du croyant à contempler et à glorifier Dieu. Et en ces heures qui, pour la jeune fille, étaient capitales, celle-ci s'abandonnait au pouvoir de ce monde irréel où tout lui semblait douceur et protection.

Puis, lentement, comme à regret, elle détourna la tête. Enfin, pleine de courage, elle se mit en devoir de faire de l'ordre dans le lieu.

— Qu'est-ce qui te prend, tu perds la boule, tu fais le ménage maintenant, s'écria Pavlina qui venait de faire irruption.

---

(1) « Tache qui avive », traduit du russe « Ojivki », terme entrant dans la technique de la peinture des icônes.

— C'est comme ça, j'ai décidé de remplacer Aglaya et dès aujourd'hui, je suis votre servante... Je ne fais plus partie des vôtres. Je suis une fille de pauvres gens que vous devrez tous ici mépriser et puisque vous en avez l'habitude ça vous sera facile... Ce soir, je ne coucherai pas dans la maison mais dans la grange.

— Je le disais, tu as complètement perdu la raison, quel malheur... C'est effarant tout ce que tu racontes... Alors, tu vas faire chez nous les travaux les plus durs ?

— Oui ! et plus ils seront pénibles et plus je me sentirai bien...

— Le mieux que tu as à faire, c'est d'abandonner tout de suite, car tu auras des ampoules pleins les doigts et tu devras soigner tes mains durant des semaines !

— Tu peux dire tout ce que tu veux, ma décision est prise et, personne ne me fera changer d'avis.

La semaine passa dans un climat de forte hostilité entretenu par toute la famille : Grégori et Andréï montraient des visages sombres, Pavlina bougonnait et Evdokia refusait de prendre ses repas avec les siens qu'elle servait ostensiblement.

Quant à Axinia, désarmée devant l'entêtement de sa fille et ne comprenant pas son comportement, elle entra dans une grande colère :

— Maintenant, ça suffit, la comédie a assez duré, j'ai compris ton jeu et, si tu tiens absolument à être notre servante, c'est que tu veux que nous ayons tous mauvaise conscience... Il te faut des parents indignes et comme ça, tu peux mieux nous mépriser... Eh ! bien, c'est fini... Demain, j'irais en ville et je ramènerais ici n'importe quelle domestique !

Le jour suivant, Evdokia vit revenir la carriole rentrant d'Ananiev et d'où descendit une toute jeune paysanne.

Mise en présence de la nouvelle venue prénommée Galina, Evdokia constata aussitôt sa fragilité. Et si celle-ci n'était pas infirme comme l'autre, son aspect chétif, le visage boutonneux et les grands yeux tristes la rendaient presque aussi pitoyable que la précédente.

Sitôt à la tâche, la remplaçante d'Aglaya eut elle aussi à essayer les injures et les insultes prodiguées par sa nouvelle patronne.

Mais sans se soucier du mécontentement de sa mère contre elle, Evdokia s'adonnait toujours avec autant d'assiduité aux travaux ménagers qu'elle ne voulait en aucun cas laisser faire à la faible Galina.

L'aînée des Neludov montrait une volonté tenace à vouloir se discipliner et à faire taire en elle sa nature dolente qui, parfois au cours de son labeur tentait de réapparaître.

Le soir, rompue de fatigue, la repentie récapitulait les événements de la journée en un véritable compte à rebours. C'est ainsi qu'elle menait en son monde intérieur sa petite enquête qui lui offrait le moyen de cerner les moments de défaillance ayant échappé à son contrôle pour avoir à les dompter.

Et Galina était devenue pour la jeune fille, le prétexte d'un certain rachat de ses fautes passées. En proie au remords, elle ne pouvait oublier les torts causés à celle qui avait été chassée de la maison.

Aussi, s'ingéniait-elle à effectuer les plus gros travaux de la ferme pour ne laisser à Galina que de menus besognes.

C'était sa façon à elle de réparer ses erreurs concernant autrui.

Et, en cette lutte avec elle-même, de la rigueur imposée à toutes ses pensées et à ses actes, Evdokia en ressortait chaque fois un peu plus assagie et lucide.

Un matin, descendant de la grange, elle rencontra sa mère au bas de l'échelle. Et contrairement à ses habitudes, celle-ci paraissait triste et abattue.

— Je t'attendais, je voulais te parler seule à seule... Si tu savais ma petite fille, le mal que tu me fais, peut-être changerais-tu tes façons d'agir... Je ne te reconnais plus... Tu as beau te cacher de moi, je vois tout ce qui se passe à la maison où je ne peux plus commander. Cette nouvelle servante, je la paie à ne rien faire, puisque tu t'arranges, derrière mon dos à travailler à sa place... Ce n'est plus possible, non, je n'ai plus d'autorité. Et toi tu encourages la paresse. Cette fille-là, c'est comme la bossue, une bonne à rien... Mais pourquoi fais-tu ça, pourquoi ? Le visage d'Evdokia s'était rembruni et, en voyant sa mère en un état inhabituel, un sentiment de pitié la saisit qu'elle réprima dès que l'infirmité d'Aglaya fut évoquée.

— Parce qu'il le faut, depuis qu'Aglaya est partie j'ai compris beaucoup de choses et surtout que je vivais comme un animal.

Effarée par ces paroles, Axinia poussa un cri et dévisagea celle qui lui semblait être une ennemie :

— Tu me détestes, je le vois... Et puis, tu commences à m'effrayer, personne ici, n'arrive à te comprendre d'ailleurs. C'est grave, et si ça continue, je vais être obligé de faire venir le médecin de Kiev, tu es certainement malade, tu n'as plus toute ta raison... Je me demande bien qui a bien pu te monter la tête comme ça ?

Evdokia la regarda droit dans les yeux :

— Je me sens très bien, je n'ai jamais été aussi saine d'esprit que maintenant... Je sais que j'ai changé... Heureusement pour moi ! Oui, je ne vois pas les choses comme vous les voyez, c'est tout !

— Ma pauvre enfant, tu délires ! Ce que je n'aime pas aussi, c'est que tu fais comprendre à beaucoup de gens que tu veux partir travailler ailleurs. Mais tu oublies que tu es la fille d'un propriétaire de terres... Que tu le veuilles ou non, tu appartiens à notre famille. On ne renie pas son rang et les siens, c'est impossible... Et si un jour, tu pars d'ici, tu dois savoir que tu abandonneras ce qui te reviendras un jour ! Evdokia objecta :

— Oui ! c'est toujours les mêmes boniments, l'argent, les biens mais moi ça ne m'intéresse plus tout ça... Et puis le rang, qu'est-ce que c'est au juste... Ici, on vit enfermé et on ne voit que des gens de notre condition comme on dit. Mais moi, j'ai besoin de rencontrer ceux qui justement n'ont pas de fortune... J'en ai assez que l'on me donne du « Mademoiselle » et que l'on me traite comme si j'étais quelqu'un d'important. Tout ça parce que je suis née riche... Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter d'être une possédante ?

— Je le disais bien, il faut te faire soigner, tu es folle à lier s'écria Axinia qui, brusquement se mit à courir vers la maison.

Et le temps passait. Chaque jour Evdokia était un peu plus convaincue qu'il lui faudrait quitter bientôt les lieux où elle était née.

Grégori tentait de comprendre sa fille et s'inquiétait pour sa santé.

Pavlina se rendait seule dans le verger certains soirs de pleine lune car sa sœur refusait alors de se livrer aux pratiques habituelles et, où auparavant toutes les deux consultaient les astres dans l'espoir de trouver un mari.

Andréï se tenait à l'écart des problèmes familiaux et ne cherchait pas à approfondir le malaise grandissant dont ils souffraient tous.

Après le repas du soir, Evdokia s'isolait dans la partie claire de la demeure où elle s'agenouillait devant les icônes et elle essayait de rencontrer en ces saintes images des forces neuves en vue d'affronter les heures difficiles qui l'attendaient.

Avant de sauter le pas, il lui fallait vaincre certaines appréhensions qui la tenaient encore hésitante. Depuis l'instant où avait retenti en elle la voix lui intimant l'ordre de racheter ses fautes passées en accomplissant chez ses parents de durs travaux ménagers, Evdokia était sur le qui-vive.

Et chaque soir, avant de s'endormir, elle attendait le moment où se renouvellerait ce fait étrange qui lui donnait l'impression d'avoir été prise en charge par une puissance venant d'ailleurs. Cette curieuse sensation lui avait fait brusquement entrevoir les joies d'un état où le corps n'est plus qu'un vulgaire instrument manipulé par des forces mystérieuses que nul ne connaît si ce n'est Dieu.

Une nuit, soudainement, elle s'était éveillée au bruit du battement d'ailes d'une grosse chauve-souris qui se déplaçait dans la grange. Le son s'amplifiait en une sorte de grondement qui, au fur et à mesure qu'il se faisait entendre devenait de plus en plus menaçant. Tête levée et retenant son souffle, Evdokia vit en ce

tumulte insolite un signal qui ne pouvait que s'adresser à elle. La bête nocturne ne venait-elle pas l'avertir d'avoir à quitter la maison familiale. Puis, aussitôt que la jeune fille eût émis cette pensée, le tapage cessa.

C'est alors qu'elle comprit que l'heure était venue de partir. Calme et soumise à l'appel, elle se leva, s'habilla, rangea ses effets et ses objets de toilette pour les enfouir dans un sac de toile de jute. Enfin prête, empruntant l'échelle pour descendre de la grange, elle se dirigea vers la maison.

Le jour s'était levé et, déjà le soleil effectuait sa marche dont nul ne pouvait en empêcher la montée. L'aînée des Neludov allait elle aussi gravir son périple sans que personne ne puisse en entraver le cheminement...

Evdokia pénétra dans la salle commune où déjà son père et son frère en étaient sortis. Puis, rapidement elle réunit quelques victuailles en guise de provisions pour en faire un paquet.

La pendule se mit alors à sonner cinq coups et Grégori entra dans la pièce. Apercevant Evdokia vêtue d'un manteau et tenant en main un bagage, il s'effraya :

— Mais qu'y a-t-il, ma grande ? Où vas-tu donc de si bon matin ? Veux-tu que j'attelle le cheval ?

— Non ! merci père, je pars seule à pied. Je ne veux plus rester ici !

Un instant, Grégori resta sans voix, puis il dit tristement :

— Je sais tout... Je te comprends, mais j'ai de la peine, tu dois le savoir. Et toute seule que vas-tu devenir ? Il te faudra subvenir à tes besoins, ça ne sera pas facile.

Il sortit de la poche de son pantalon quelques roubles qu'il lui tendit. Mais Evdokia se raidit :

— Non, je ne veux rien... Je dois gagner mon pain par mes propres moyens et surtout retrouver la paix... Je suis si malheureuse !

Sur ces entrefaites, Andréï apparut et aussitôt il comprit que sa sœur se préparait à mettre son projet de départ à exécution.

Se tournant alors vers Grégori, le jeune homme lut sur son visage le chagrin provoqué par l'annonce d'une telle nouvelle. Et ce fils si attaché au père ne vit, en cet instant qu'une autre raison d'accablement occasionnée encore par les femmes à celui qui en était si souvent la victime. Mal à l'aise, Andréï s'éloigna.

Ayant entendu les voix de son mari et de son aînée, Axinia vint s'enquérir des causes de leur rencontre en une heure si inhabituelle. Et constatant qu'Evdokia se trouvait sur le point de s'en aller définitivement, elle la devança :

— Tu veux partir, n'est-ce pas ? Alors, fiches le camp et immédiatement... Tout ce que tu dois savoir, c'est que ce n'est pas toi qui prend cette décision, mais moi... Je te chasse d'ici et tu iras faire la domestique ailleurs, j'en ai assez de t'entendre dire des bêtises et de te supporter à longueur de journée !

Elle s'était mise alors à hurler invectivant son mari qui avait pris la défense d'Evdokia. Et les cris réveillèrent Pavlina qui, encore toute ensommeillée était accourue.

— Tu arrives bien, à l'instant, je viens de mettre à la porte ta sœur, dit Axinia. Puis, elle sortit de la pièce en maudissant celle qui ne voulait plus se trouver sous sa coupe.

— Mais que se passe-t-il ? fit Pavlina.

— Je vais vous quitter, c'est mieux ainsi, dit Evdokia d'une voix éteinte.

— Tu fais une bêtise, travailler chez les autres, ce n'est pas pour toi.

Evdokia murmura :

— C'est Dieu qui le veut !

Puis, enfonçant la main dans son sac de jute, elle en tira une petite icône. Enfin, se tournant vers son père, elle la lui tendit :

— Je vais l'emporter, elle me protégera, mais avant bénissez-moi !

Emu et bouleversé Grégori prit la sainte Image avec laquelle, il fit le signe de croix sur le front de sa fille.

Et ce jour-là, la route parut différente à l'aînée des Neludov. C'était pour elle, en quelque sorte une voie nouvelle où chacun de ses pas s'imprimait sur le sol comme autant de traces effaçant celles du noir passé. C'était le commencement d'une existence qui la mènerait vers la clarté sans ombre où tout mal y est proscrit.

\* \* \*

A la ferme des Postovar, la vie s'écoulait paisiblement comme à l'habitude et où chaque heure du jour était consacrée aux soins donnés à leur domaine.

L'air frais de l'automne s'emplissait du cri des grands oiseaux migrateurs. C'était l'époque où les cigognes prenaient le départ pour les contrées à la saison chaude. Et dans la plaine survolée par les oies sauvages partant elles aussi vers des cieux plus cléments, les paysans aux champs les saluaient au passage. Retirant alors leur couvre-chef, les hommes les

suivaient du regard et s'adressaient à elles pour formuler les souhaits d'une bonne route et d'un heureux retour.

Les roses fleurissaient encore dans les jardins tandis que les premières feuilles mortes s'éparpillaient au vent.

En cette fin de journée, Fédor venait de reconduire Donia chez ses parents. Et, avant de se séparer, les jeunes gens s'étaient arrêtés devant le portillon du jardin.

— C'est entendu, tu viens demain soir, après le dîner ? Je vais prévenir les miens pour qu'ils t'attendent.

Puis, aussitôt, prise d'un doute, d'un air gêné, elle ajouta :

— Et si d'ici là, tu n'es plus d'accord, tu n'apparais pas chez nous... Mais tu déposeras ici, contre la clôture une rose dont tu auras cassé la tige... Je comprendrais, fit-elle encore en baissant la tête.

Le visage de Fédor se rembrunit :

— Mais voyons ! tu n'y penses pas, pourquoi dis-tu des choses pareilles ?... C'est absurde, je ne vois pas pourquoi je devrais changer d'avis comme ça du jour au lendemain ? Je serais chez vous comme convenu et je demanderai ta main à tes parents... Je t'aime Donia et je sais ce que je veux.

— Bon, bon, je plaisantais, tu penses bien, fit-elle en clignant de l'œil.

Fédor s'approcha de Donia et la serra contre lui. Puis, il conclua :

— Ne te fais pas de soucis, ma colombe, à demain et sois sans crainte surtout ! Bientôt, on se mariera.

Ce soir-là, ils se séparèrent comme de coutume mais l'un comme l'autre portaient au cœur une joie nouvelle.

Réveillée dès l'aube, Donia avait sauté de son lit à l'instant où Prosia pénétrait dans la pièce.

— C'est bien ce soir que le petit Valiguine doit venir, n'est-ce pas, fit Prosia en la baisant au front.

— Eh bien ! réponds mon petit, où es-tu donc ? Tu dors encore ? ajouta-t-elle en lui tapotant la joue.

— C'est que je suis toute étourdie par un rêve que j'ai fait cette nuit... Je crois que c'est signe de joie, d'ailleurs, tu sais ce qu'on dit : « Songe fait la veille d'une demande en mariage avertit la promesse du bonheur ou du malheur que lui fera vivre le prétendant ».

— Alors ! pour toi, c'était bien ?

— Oh oui ! c'était très beau ! Fédor et moi nous nous trouvions devant la cabane de grand-père... Il faisait nuit et je regardais les étoiles. J'en fixais une et, tout d'un coup, elle se mit à clignoter... Enfin, elle me parla comme une personne et me disait : « Tu as fait un bon choix !... Et maintenant vous allez vous envoler ensemble pour vivre le ciel... »

Donia se mit à sourire comme éblouie par ce qu'elle venait de ressentir en sa vision céleste.

— Alors on est monté bien haut... J'avais une belle robe blanche et Fédor portait un habit du dimanche... Et pendant que nous volions des petits cailloux brillants comme des diamants tombaient des semelles de nos souliers... Et voilà que ces pierres dégringolèrent sur le toit de notre église pour rebondir sur les cloches... Et les cloches sonnaient à toute volée. Puis, d'un coup, les étoiles disparurent et le soleil se leva... Alors, tout en bas, sur la terre, je t'aper-

cevais. Tu étais avec papa, Levkó et grand-père et vous étiez entourés de beaucoup de gens... Alors, nous avons mis pied à terre juste devant le pope qui nous attendait pour célébrer notre mariage.

— Eh bien ! mais c'est très bon tout ça, ma fille, tu peux croire ce que t'annoncent les étoiles, elles savent beaucoup de choses que nous ne connaissons pas. Chez nous, on les implore lorsqu'on a du chagrin... Puis d'un air espiègle, elle ajouta :

— Maintenant, je sais tout, je suis comme les étoiles !

Donia sourit et se jeta dans les bras de sa mère en s'écriant :

— Mais si toi et les étoiles sont au courant de mes amours, père, lui ne l'est pas encore... Je vais vite aller le prévenir. Et elle s'en fut vers les bâtiments où Zakhar s'était mis à confectionner des briquettes qui, durant l'hiver servaient de combustible.

— Ah ! te voilà, quel bon vent t'amène ? fit-il en mêlant une pelletée de bouse de vache à une poignée de paille coupée.

— Tu travailles trop, tu grondes grand-père, mais toi c'est bien pire que lui, tu n'arrêtes pas une minute...

Poursuivant sa tâche, il s'empara d'un moule en bois et l'emplit du mélange préparé.

— « C'est le labeur et le temps qui broient les tourments ! » dit-on et, c'est bien vrai car c'est comme ça qu'on tue la tristesse pour vivre heureux. »

La jeune fille hésitait à parler.

— Eh bien ! mon petit, qu'est-ce que tu attends pour m'annoncer de bonnes nouvelles, dit-il en se plantant devant elle.

— Je venais t'avertir que ce soir, après le dîner, on aura une visite et, c'est quelqu'un de très gentil qui vient nous voir !

Gênée, elle s'était tue. Une pudeur toute enfantine la saisissait et freinait en elle le désir de dévoiler d'un seul coup son secret. Zakhar qui savait très bien de quel visiteur il s'agissait, s'esclaffa :

— Veux-tu me dire ce qui t'empêche de me dire tout de suite le nom de celui qui sera chez nous ce soir... Je ne connais que lui d'ailleurs... Bon maintenant, te voilà redevenue une petite fille timide et effarouchée comme un oiseau quand tu vas devenir bientôt une femme... Mais voyons, d'après ce que je crois savoir, c'est joyeux ce que tu as à m'annoncer... et cette personne, c'est ?... Allons ! dis-le vite ?

— Oui, je vois que tu t'en doutes... mais c'est Fédor, bien sûr, et justement ce soir, il va venir à la maison me demander en mariage... Et toi et maman, vous aurez à lui parler, n'est-ce pas ?

Et, sans en entendre davantage, elle prit ses jambes à son cou pour courir vers la maison.

Zakhar la regardait s'enfuir comme d'un bien qui lui échappait et dont il n'avait pas assez profité. Mais aucun sentiment de détresse ne l'agitait plus comme auparavant. Pourtant les noces prochaines de Donia le mettaient face à une certaine réalité à laquelle il n'avait pas encore beaucoup pensé. Il se trouvait alors bientôt au temps où il lui faudrait initier Levkó aux travaux des champs. Et, dans ce même moment, cet homme actif et vigoureux se sentit brusquement vieillir et se vit cheminer vers la cabane où depuis quelques années, son propre père s'était retiré. Certes, cette époque-là était encore lointaine pour que Zakhar se

mette à envisager d'abandonner le travail que sa propriété lui demandait. Pourtant, il n'ignorait pas que son tour viendrait. Dans ce fief, où la plupart des vieillards de la famille faisaient retraite, c'était pour un Postovar une façon d'apprendre à mourir à la terre dominante et de se préparer à l'ultime départ. Et, en un vieil âge, le besoin inné de connaître le langage secret de la nature était pour l'homme de la plaine la recherche de l'existence d'un autre monde et, croyait-il où la vie le retrouverait toujours prêt à la servir.

L'union de sa fille et tous les événements qui allaient en découler prédisposait Zakhar à se pencher sur son devenir où pour lui, l'éternité ne pouvait que se montrer prometteuse d'autres saisons continuatrices de celles vécues jusqu'alors.

N'avait-il pas durant des lustres et des lustres accompli les mêmes gestes et entretenu à la faveur du labeur offert à l'humus noir un véritable sentiment d'immortalité ?

Ce solide paysan s'apparentait à la terre. Comme elle, il aurait un jour sa période de sommeil, son hiver qui ne serait qu'une mort momentanée car en ces forces du soleil à la vie incessante, il renaîtrait lui aussi pour en retrouver le même rythme. Cette idée toute personnelle que souvent il se faisait, il ne la divulguait à personne, même pas au pape. Ce dernier répondait à une sévère liturgie orthodoxe et rejetait avec énergie les nombreuses superstitions provenant du monde païen et que, malgré les avertissements du clergé les gens d'Ukraine entretenaient toujours en eux.

Ce soir-là, le dîner avait réuni tous les Postovar et Donia écoutait distraitement les propos tenus par ses

parents où il était question des multiples besognes restant à effectuer avant que n'apparaissent les grands froids.

Mais elle ne participait pas à la conversation car ses pensées allaient vers Fédor qui bientôt pénétrerait dans la pièce et que tous accueillerait comme à l'habitude. Mais elle n'assisterait pas à l'entretien comme de génération en génération les jeunes filles obéissaient à cet usage. Aussi, celles-ci s'absentaient du lieu dès que le prétendant se présentait pour faire sa demande en mariage.

Donia vivait déjà cet instant-là, et elle imaginait qu'elle serait l'attitude des siens lorsque Fédor se mettrait à parler d'elle. Et tous prendraient un air de circonstance : la voix de son père s'affirmerait pour devenir grave, le regard de sa mère s'embuerait de larmes et son grand-père entrerait alors dans un discours où il serait question de la bonne entente et de la fidélité dans le mariage.

Le regard fixé sur la porte, Donia vit venir Fédor. Les mains glacées, le cœur battant, elle chuchota :

— C'est lui, le voilà !

Et Prosia répliqua :

— Bon, ma fille, tu sais ce qu'il te reste à faire !

Donia s'était alors rendue dans la partie claire de la demeure. Agenouillée devant les icônes, elle s'était mise à prier et avait attendue que sa mère vienne la chercher.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis cette mémorable soirée et, un matin, de bonne heure, Donia entendit une voix de femme qui parvenait de l'extérieur. Enfin, de petits coups secs frappés à la porte retentirent.

— Alors ! on a beau crier, hurler même, personne ne répond. On pourrait penser que vous êtes tous morts ! fit Marfa, essoufflée en ouvrant précipitamment la porte. Puis sans attendre que Donia l'invite à s'asseoir, se dirigeant vers le banc posé le long du mur, elle s'y laissa tomber.

— Ouf ! je n'en peux plus... Ta mère n'est pas là ? Je voudrais la voir... J'ai des choses extraordinaires à vous raconter... C'est même incroyable, tout ce que j'ai à vous dire !

Le visage de la voisine des Postovar exprimait un émoi inhabituel. Et sans prêter aucune attention à la jeune fille, elle poursuivait :

— Je te jure par tous les saints du paradis que ce que je vais te raconter, c'est la pure vérité... Tu vas voir et lorsque tu sauras, tu comprendras que je ne pouvais pas inventer une histoire pareille.

Reprenant son souffle, l'œil encore rempli d'étonnement, elle se reprit à parler :

— Tu sais que je ne quitte presque jamais ma maison et que, de ma fenêtre, je vois tout ce qui se passe sur la route... Ce matin, qu'est-ce que j'aperçois, seule et à pied?... Je te le donne en mille... d'ailleurs, tu ne pourras jamais le deviner, aussi je te le dis vite... Eh bien ! ma petite âme, c'était la première fois et en semaine encore... Evdokia Neludov en personne ! J'ai cru mourir de surprise... et je lui demande :

— « Mais où cours-tu comme ça ? »

Et elle me répond :

— « En ville, chercher du travail... J'ai décidé de devenir servante ! »

— Tu te rends compte de ma tête lorsqu'elle m'a sorti de telles paroles ? J'ai écarquillé les yeux et je ne pouvais plus parler, tellement j'étais étonnée... Alors, elle m'a dit :

— « Je viens de partir de chez mes parents, et c'est pour de bon... Mais ne t'inquiètes pas pour moi, c'est très bien ! Au revoir, que Dieu te garde ! »

Sur le moment, j'ai vraiment pensé que j'avais des visions, que je voyais un fantôme ou que je devenais folle... Mais pas du tout ... Evdokia s'est même approchée de moi et m'a touchée l'épaule. Puis, elle m'a dit tout bas :

— « Ne parles à personne de ce que je viens de te raconter... » Et sans se retourner, elle est partie en courant.

Marfa se tut. Et encore sous le coup de son émotion, cherchant à retrouver ses esprits, elle ajouta :

— Tu devras dire tout ça à ta mère... Elle aussi ne va pas en croire ses oreilles.

Puis, d'un regard amusé, elle s'exclama :

— « Axinia, la mère d'Evdokia ne va pas s'en remettre... Un tel affront... Orgueilleuse comme elle est... Si ça se trouve, elle va en tomber malade et on l'enterrera dans la semaine... Quant à moi, je dois « aller à confesse », parce que j'ai juré à la fille Neludov de ne pas répéter ce qu'elle m'a confiée... Et voilà maintenant, cinq minutes après avoir entendu cette histoire, je suis ici pour tout dégoiser ».

Prenant une mine faussement contrite, la femme tenta de se justifier :

— Mais comment peut-on se taire quand il se passe de telles choses chez les autres ?

Donia qui, jusqu'alors n'avait pas pu encore prononcer une parole, paraissait perplexe. Et tout en écou-

tant la commère, elle cherchait à comprendre les raisons qui avaient fait agir ainsi l'aînée des Neludov.

— Bon ! eh bien ! maintenant, je me sauve, je vais chez les Gorodietzky car eux aussi, ils vont être drôlement étonnés d'apprendre tout ça. Et puis tant pis, je vais encore faire un péché, mais ça sera toujours le même et un peu plus ou un peu moins, c'est pareil, fit-elle en éclatant de rire et en s'enfuyant.

Bientôt, tout le village fut au courant de « l'affaire » et, chacun de commenter à sa manière l'événement. Les uns disaient que cette « demoiselle » allait vivre la misère et que ce n'était que justice, d'autres parlaient de pitié et de honte pour cette famille riche qui abandonnait leur fille à un triste sort. Mais les villageois sympathisaient fort peu avec Axinia Neludov et, la majorité des gens habitant les environs d'Ananiev la critiquait ouvertement.

Certains affirmaient même qu'elle était une créature démoniaque et que le malheur se trouvait au fond de ses yeux.

Prosia et Zakhar Postovar avait été très frappés par la fuite d'Evdokia de chez ses parents. Aussi plaignaient-ils Grégori.

Quant à Donia, elle s'étonnait de la force de caractère et du courage que la rebelle venait de montrer. Car pour tous, Evdokia était un être difficile et peu intéressant.

Elle tentait de la comprendre mais elle se trouvait devant une véritable énigme et ne pouvait que soliloquer :

— « Etre fille d'un propriétaire terrien et rompre avec ses habitudes pour se retrouver à la rue, sans soutien, ni aide et, tout ça pour devoir travailler chez

les autres, témoignaient d'une énergie énorme ou d'une folle inconscience. Qui se cachait sous cette arrogance que souvent elle arborait ?

Evdokia avait dit à Marfa que le renvoi d'Aglaya avait été une des raisons pour laquelle le désir fou de quitter les siens s'était emparé d'elle. Avait-il fallu que ce soit la petite infirme la responsable de ce départ précipité ? C'était donc cette servante qui, sans le savoir, l'avait mise sur un autre chemin ? Aglaya était-elle un instrument du destin vécu par l'aînée des Neludov ? Cette voie sur laquelle celle-ci s'était lancée où elle aurait à lutter contre la misère et la solitude ? Qui pouvait le savoir ? »

Puis, tout naturellement, ses pensées se portèrent vers Aglaya qu'elle aurait tant aimé revoir et dont le souvenir ne l'avait pas quitté. Mais cette dernière, malgré les incessantes recherches demeurait toujours introuvable. Un bruit de porte fit sursauter Donia. Et la maîtresse de maison pénétra dans la pièce en chantant : « Le soleil se couche, le soir approche, viens me voir mon petit cœur ! »

Enfin, interrompant sa plainte, elle s'exclama :  
— C'est incroyable, c'est toi qui vas te marier et c'est moi qui revit le temps d'avant mes noces... Je m'en souviens comme si c'était hier. Pour me déclarer son amour, ton père avait entonné cet air-là et puis, bien vite, il était venu à la maison demander ma main à mes parents.



## LES VALIGUINE

Pétro Valiguine, le père de Fédor était de quelques années l'aîné de Zakhar avec lequel il avait partagé lui aussi les jeux de l'enfance. Grand et maigre, mais résistant et dur à l'ouvrage, Pétro dirigeait sa ferme en maître absolu. Ne songeant qu'au bien-être de sa famille, il n'avait pas d'autre but que celui de servir la terre.

Les Valiguine et les Postovar étaient voisins et n'entretenaient que peu de relations. Aussi les deux couples se rencontraient rarement. Bien que se connaissant depuis toujours, avec l'âge, les deux hommes ne prenaient pas le temps de se retrouver comme ils le faisaient autrefois.

Mais Fédor et Donia allaient bientôt s'unir dans le mariage et, tout naturellement c'étaient eux qui les feraient renouer avec les liens dont seules les années se trouvaient coupables de les avoir faits se relâcher.

Comme beaucoup, l'histoire de la vie de Pétro était simple. A vingt et un ans, il se maria avec Macha (1), la fille de Pavel Soukhov, gros propriétaire terrien de Gerepkovo. Située à dix-huit kilomètres d'Handrabour à l'époque, cette petite cité était prospère et avait

---

(1) Diminutif de Marie.

l'avantage de posséder sa station de chemin de fer. Aussi, Pétro et sa jeune femme s'installèrent à Gerepkovo chez les parents de celle-ci. Et c'est en compagnie de son beau-père que Pétro se mit à travailler la terre appartenant à sa belle-famille. Enfin, le couple eût bientôt un enfant, un fils qu'il nomma Yvan.

Par la suite, du fait de la mésentente qui avait éclaté entre Pétro et sa belle-mère, la cohabitation était devenue pour tous difficile à supporter. Et les jeunes gens décidèrent de quitter la ferme. Sur ces entrefaites, le père de Pétro, propriétaire d'une exploitation agricole à Handrabour et qui était veuf vint à mourir. Il laissait alors à son fils le domaine où le jeune ménage s'y installa.

Quelque temps passa lorsqu'un nouveau deuil vint frapper Macha et Pétro : leur petit garçon fut emporté par une maladie mystérieuse. Aussi, après cette perte, le chagrin qu'ils éprouvèrent ne fit que resserrer les liens de tendresse et d'affection qui existaient entre eux.

Pour Pétro, le travail était devenu une de ses raisons de vivre. Malgré le labeur auquel il s'astreignait afin de faire retrouver la fertilité au sol quelque peu abandonné par le vieux Valiguine, il ne se plaignait jamais de la dure besogne qui était la sienne.

Du matin au soir comme s'il avait pour tâche de soigner un malade afin de lui redonner de la vigueur, il mettait tout en œuvre pour rendre la santé à la terre.

— Un paysan, c'est fabriqué pour la nourrir, elle fait partie de notre sang... On ne peut pas l'abandonner, sinon on meurt avec elle, disait-il parfois.

Macha aimait chez son mari la qualité d'endurance qu'il montrait.

La maison des Valiguine était bien tenue par la maîtresse de ces lieux qui, elle aussi, ne ménageait pas sa peine. Partageant tout son temps entre les soins à donner à Pétro, à la demeure et aux bêtes, elle ne s'accordait que peu de répit.

Durant quelques années, ils attendirent en vain l'héritier tant désiré. Mais si Macha et Pétro ne parlaient à personne de leur déception de ne pas avoir d'enfant, certains villageois avaient leur petite idée à ce sujet qu'ils divulguaient à plaisir.

A Handrabour, comme dans tous les villages d'Ukraine, les habitants qui se connaissaient tous formaient une véritable communauté dont les membres trouvaient souvent à redire les uns sur les autres.

En cette vaste plaine comme dans toutes les immensités désertiques du monde, les paysans vivaient alors ramassés en de petites agglomérations où chacun d'eux s'arrogeait un droit de regard chez le voisin. Et en ces lieux, les bavardages concernant les faits et gestes de beaucoup de gens prenaient un tout autre aspect que celui qu'il offrait vraiment. Dans ces cas-là, la réalité était défigurée et entraînait naturellement dans le royaume de la légende. Le goût du mystère que la nature ambiante et les vieilles croyances développaient à plaisir chez ces hommes et ces femmes à l'âme mystique avait pénétré leurs mœurs pour s'entremêler aux rites païens du passé. Aussi, lors des repas qui réunissaient les familles et leurs amis, il n'était pas rare d'entendre conter des histoires fabuleuses dont les personnes de leur connaissance en faisaient les frais. Souvent, il était question d'individus à la vie insolite et trouble et qui prenaient des apparences touchant au surnaturel et aux

choses de l'invisible. En baissant le ton, on parlait de ceux qui se trouvaient être l'objet de diableries et dont l'âme avait été achetée par le « Malin ».

Un soir durant un repas de fête, Pétro et Macha dont peu de médisants n'avaient pas encore beaucoup parlé étaient devenus les héros d'anecdotes fantastiques. Pour ces faiseurs de ragots, le seul fait pour un jeune ménage de ne pas avoir d'enfants devenait la preuve de la mauvaise entente du couple et du triomphe du mal sur le bien, en ce que la recherche des plaisirs sexuels avec d'autres créatures envoyait l'époux en enfer.

Les malveillants en étaient venus à échafauder une fable où, entre autre, Pétro était la victime d'une sorcière dont il devait subir les tracasseries et les vilenies. Pétro qui, d'après les potins n'entretenait que de mauvais rapports avec Macha était l'amant de l'ensorceleuse qui se livrait sur lui à toutes sortes de turpitudes. Mais l'étrange, c'est que nul ne savait d'où elle venait et que son nom était inconnu de tous. Ce qui était certain, c'est qu'un soir d'orage, de retour d'une de ces rencontres avec Valiguine, on l'avait vu rentrer chez elle, tenant sur son poing fermé une grosse chouette aux yeux étincelants.

Il y avait aussi ceux qui niaient la véracité de tels faits et assuraient que toutes ces fariboles étaient sorties de la tête de quelque « babas » insensées. Pour ceux-là, il s'agissait d'une autre femme qui, par ses malfaisances avait fait de Pétro sa chose. Et cette houri-là était la cause du manque d'enfants chez les Valiguine. Tous ces colporteurs affirmaient le plus sérieusement du monde que cette peste était une jolie juive qui avait refusé de se faire baptiser et que

celle-ci avait jeté un sort à Pétro. C'était durant la nuit de la Saint Jean que cette malédiction avait été lancée. Lorsque tous les feux de joie s'étaient éteints et que, sur la rivière la dernière couronne de fleurs surmontée de bougies allumées avait été emportée par le courant, un long cri avait été entendu. A cet instant, l'envoyée du diable s'empara du cœur de Pétro pour en faire son esclave.

Et après avoir parlé des orgies auxquelles s'adonnaient le couple, les médisants surenchérisaient : « Quel dommage qu'un si bon moujik perde son ciel, tout ça à cause d'une fille maudite »...

Macha qui avait eu vent de ces racontars n'y avait prêtée aucune attention. Elle était certaine de la fidélité de son mari et ne s'embarrassait pas de tout ce qui se disait autour d'elle au sujet de son ménage.

Or, un jour le bruit courut dans le village et ses environs, que Macha Valiguine avait donné le jour à un garçon nommé Fédor. Aussitôt, les méchantes langues se turent et on n'entendit plus parler de la femme à la chouette, ni de la belle juive, ni du pauvre Pétro. De la même manière que ces cancans avaient pris naissance, ils avaient été effacés aussi vite de la mémoire même de ceux qui les avaient colportés. Et les Valiguine retrouvèrent l'entière sympathie et l'estime de tous les habitants de la région.

Pétro était unanimement reconnu par tous pour être un honnête homme qu'aucune fille n'aurait pu arracher à l'amour de sa femme qui elle aussi, était une bonne épouse.

Et on venait de loin pour demander conseil à Pétro Valiguine qui, en matière de culture avait acquis une grande expérience.

Péto et Macha qui n'était ni l'un, ni l'autre des gens austères élevèrent leur fils sans trop de fermeté. Mais ce dernier apprit très vite tout seul à être raisonnable.

— Vous avez-là, un bon petit gars, il sera un bon patron plus tard, disait-on dans leur entourage.

Il est vrai que, depuis son plus jeune âge, ce fils intelligent avait été habitué par ses parents à aimer tout ce qui le rattachait à la vie campagnarde. Et après que l'enfant eut fait ses premiers pas, emmitoufflés dans des peaux de chèvre, et installés avec son père dans le traîneau attelé à la troïka, Péto avait mis les rênes dans ses petites mains.

— Allez Fédia (1), c'est toi qui va faire marcher les dadas ! Et l'héritier des Valiguine avait alors exprimé sa joie en poussant des cris aigus.

Péto parlait souvent de l'éducation que le père et la mère devaient donner à leur progéniture et, il prenait comme exemple la terre qui représentait pour lui un milieu dont la récolte ne dépendait que d'une bonne préparation sans laquelle rien ne pousse. Pour cet homme, chacun portait en lui un terrain nécessitant un travail en profondeur afin d'y faire lever les sentiments et les qualités concernant le bien qui prêtent à l'âme sa fertilité.

Et lorsque Fédor eut atteint ses quinze ans, Péto lui fit prendre ses propres responsabilités dans certains travaux des champs auxquels le jeune homme s'adonnait avec beaucoup de sens pratique et de patience.

---

(1) Fédia : diminutif de Fédor.

Souvent, au sujet de l'aide que lui fournissait le jeune garçon, Pétro avait des scrupules et faisait part de ses soucis à Macha :

— Fédor est encore un gamin et je le laisse travailler comme s'il était déjà un homme... C'est fou ce qu'il abat comme ouvrage dans sa journée... Puis, pensif, il ajoutait : « Il ne faudrait pas que je l'exploite.

— Il est fort et il te ressemble, il aime s'activer... Sois sans crainte, il apprend à vivre comme ça !

— Oui ! tu as raison, il est comme tous les jeunes d'ici, il lui faut aussi apprendre à devenir paysan, c'est un métier et ça ne rentre dans la peau qu'à coups de bêche dans le sol...

Lorsque Fédor eût l'âge de se rendre dans les kabak du bord de la route, il n'y mit pas les pieds malgré la liberté que lui laissait ses parents.

Les Valiguine savaient que leur fils n'était pas un coureur de filles et que, s'il avait revu Donia, c'était pour le bon motif.

Aussi, par délicatesse, Macha et Pétro évitaient de le questionner sur le genre de relations qui l'unissaient à la jeune fille. Seulement, de temps à autre, Pétro s'informait auprès de son garçon de la santé des parents de Donia et de la marche des travaux effectués dans leur domaine.

Entre eux, le fermier et sa femme parlaient des rapports de leur héritier avec la jeune Postovar tout en souhaitant qu'ils puissent se terminer par un mariage. Et ils remerciaient le ciel qui avait conduit leur enfant vers une famille honnête et bien pensante. Jamais ils n'abordaient la question d'argent et, à ce sujet encore, aucune pensée mercantile ne les effleurerait car ils ne s'intéressaient nullement à la fortune

à laquelle la fille de Zakhar aurait droit un jour. Tout ce qui leur importait c'est que celle-ci soit bonne et douce et que Fédor trouve en elle une épouse aimante et fidèle.

Le soir où le jeune homme s'était rendu chez les Postovar dans le but de demander la main de Donia, il n'en avait pas fait part à ses parents. Après avoir revêtu son plus beau costume et avertit sa mère qu'il rentrerait tard le soir à la maison, il s'en était allé.

Et à l'heure du dîner, sans s'inquiéter de l'absence de Fédor, Pétro avait pris son repas en compagnie de Macha. Puis, il s'était mis au lit tout de suite après être sorti de table comme il le faisait quotidiennement en fin de journée.

Macha avait alors baissé l'intensité de la flamme de la lampe à pétrole pour continuer de vaquer aux soins de son ménage.

Tard dans la soirée, la porte de la ferme s'ouvrit et Fédor apparut dans la pièce où se tenait sa mère.

— Tu n'es pas encore couchée ?

— Non ! tu vois bien, je t'attendais... Il y a encore de la braise dans le four, installe-toi, le manger est au chaud, tu dois avoir faim après ta course, dit-elle en souriant.

— Non ! merci, c'est déjà fait... Puis, pour couper court à toute conversation, il ajouta : « Je n'ai pas encore dételé le cheval, tu peux aller dormir, nous parlerons demain !

Et il se tendit vers elle pour recevoir le baiser du soir.

Macha ne se formalisa pas du laconisme de son fils, elle comprit la raison qui l'empêchait de lui annoncer la nouvelle. Il avait l'habitude de dire aux

siens tout ce qu'il lui tenait à cœur et, cette fois-ci, il ne faillirait pas à ses principes mais attendrait le moment où son père serait présent.

Dehors, la lune éclairait d'une faible clarté les toits des maisons endormies. Et, en cette époque la lumière si parcimonieuse donnait à la plaine une image au relief à ce point atténué que les contours du paysage semblaient tour à tour caressés et happés par elle. Déjà, l'hiver proche s'accaparait des formes et des couleurs en sa volonté d'exercer son pouvoir sur tout ce qu'il rencontrait. Bientôt, il allait fondre sur le sol à l'humus noir pour l'enrober de glace et de neige et, durant des mois le faire disparaître en un dur emprisonnement.

Et cette nuit-là, quelque part au loin, bien au-delà des champs appartenant aux Valiguine, on entendait chuintier les chouettes. En un cri lancinant, elles semblaient s'adresser au ciel pour lui adresser de mystérieuses suppliques. Le jour venu, Fédor pénétra dans la pièce où se trouvaient ses parents.

— Eh bien, ça y est, tout vient à qui sait attendre... Et vous voilà avec une belle-fille sur les bras ! fit-il en s'esclaffant. Donia et moi, on se marie... Je suis très content et bien entendu si vous l'êtes aussi, alors c'est le bonheur.

Macha se mit à rire aux larmes et ne savait que répéter :

— Une belle-fille... Une belle-fille à nous !

Puis, soudainement, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en oubliant de faire partager leur joie au principal intéressé. Mais ce comportement quelque peu excessif du couple ne surprit pas Fédor tant il était accoutumé à de pareilles fantaisies de leur part.

— Ah ! comme c'est heureux, ce qui nous arrive, Donia est un ange ! une fille sans histoires, dit Macha qui venait de retrouver son calme.

Enfin, Pétro s'adressa à son fils :

— Voilà ! bientôt, tu auras pris femme... Tu as bien choisi, je crois car la petite Postovar est brave et toujours prête à venir en aide aux autres... D'ailleurs, dernièrement elle l'a prouvé avec Aglaya.

Les Valiguine comme la plupart des habitants d'Handrabour avaient été mis au courant de l'incident survenu chez les Neludov au sujet de leur servante et du départ de celle-ci de chez ses patrons.

— Eh bien, maintenant ta mère et moi devons rendre visite aux Postovar comme c'est l'usage... Nous irons donc les voir rapidement et nous fixerons avec eux la date des noces. Alors, il n'y a plus de temps à perdre, mon gars, retournes chez nos amis, dis-leur que nous viendrons quand ils le voudront.

Et aussitôt, Fédor courut vers l'écurie.

C'est alors que Pétro s'exclama :

— Notre fils se marie avec quelqu'un de bien. Ils auront une tripotée d'enfants ce qui fera une petite moyenne avec ceux que nous n'avons pas eus. Mais au fait Macha, quelle époque allons-nous proposer aux Postovar pour fêter les fiançailles ? Peut-être Noël, on peut tout fêter ensemble, comme ça « on fera d'une pierre deux coups ! » Qu'en penses-tu ? Mais il nous reste bien peu de temps pour tout préparer avant ce jour-là...

— Il faut voir car si on fait les fiançailles un autre jour que pendant cette fête-là, on dira dans le village que nous faisons de l'épate et que nous voulons montrer qu'on est riche, répliqua Macha.

— Oui, mais si nous avons l'air de ne pas vouloir sortir nos gros roubles, on racontera partout que nous regardons à faire des dépenses pour notre fils unique... Et puis aussi, peut-être que nous ne croyons pas beaucoup à ce mariage pour n'avoir pas à gaspiller notre argent si nos jeunes gens change d'avis... Et comme ce n'est pas possible de vivre sur notre Sainte Terre sans que l'un et l'autre ne trouve à redire alors, il faut penser que chacun comprend l'honnêteté à sa façon. Et, voilà pourquoi il faut savoir s'entourer de gens qui vivent de la même manière que soi, sinon on est malheureux... Mais que tu fasses bien ou que tu fasses mal, il y aura toujours quelqu'un qui ne sera pas d'accord.

Et passablement agité, Pétro se saisit brusquement de sa femme qu'il prit à bras-le-corps pour la serrer contre lui.

— Macha ! Macha ! ma fleur, comme c'est bon de t'avoir là toute à moi... Aujourd'hui, c'est meilleur que d'habitude...

— Mais qu'est-ce qui te prends de me dire des choses pareilles et, en plein jour, tu n'y penses pas Pétro, ça ne se fait pas ! fit-elle toute attendrie et sans se dégager des bras de son époux.

Et elle ajouta :

— Ce n'est possible à nos âges, avec un fils qui va se marier, ce n'est pas correct !

— Tu te trompes, on a tous les droits quand on s'aime même si on est vieux... Et moi je dois te montrer ma joie de te sentir contre ma poitrine bien vivante et pour toujours. Puis, baissant le ton il dit encore :

— Bientôt, je n'aurais plus que toi ici, tu comprends ?

Enfin, se resaisissant quelque peu et ne voulant pas s'attendrir davantage, il s'écria :

— Maintenant je sors, je vais dans la grange où du travail m'attend...

Et, interloquée par cette volte-face, Macha qui ne manquait pas d'humour, dit en soupirant :

— Il faudrait savoir ce que tu veux, mon bonhomme ? Est-ce que tu restes toujours contre moi, ou tu pars et me laisse seule comme une pauvre baba ?

Dans les jours qui suivirent, les Valiguine rendirent visite aux Postovar et fixèrent les dates des fiançailles et du mariage de leurs enfants. Pour la première cérémonie, les deux familles convinrent du samedi après l'Épiphanie. Quant à la célébration du mariage, ils décidèrent que la semaine d'après celle de la Grande Pâque serait tout indiquée pour fêter un tel événement qui coïnciderait avec la bienfaisante fonte des neiges et l'arrivée du printemps.

En ce matin d'octobre, la campagne s'éclairait d'un pâle soleil. Immobile, le visage tournée vers l'Est, Pantaléï se tenait sur le pas de la porte. Et comme s'il cherchait à sentir l'odeur appétissante d'un bon plat cuisiné, il huma l'air longuement. Bientôt, une senteur aigrelette transportée par la brise qui plaquait aux joues une fraîcheur inhabituelle lui arriva aux narines. Et cette nouvelle émanation ne trompait pas le vieil homme dans laquelle il y voyait l'annonce d'un hiver hâtif. Apercevant de loin Prosia, il lui cria :

— Dans quelques jours, le froid sera là pour de bon !

Puis, d'un pas assuré, le vieillard se dirigea vers les ruches où il s'apprêtait à recueillir les abeilles les plus fragiles nées d'essaims tardifs. Car si beaucoup de butineuses se montraient vivaces et pouvaient attendre la fin de la saison dans leur habitat mis à l'abri, d'autres animées de peu de vigueur ne supporterait pas la température et en mourraient.

Comme chaque année, Pantaléï allait prendre ses quartiers d'hiver dans la demeure familiale. Il aurait pour couche une épaisse peau de mouton qui recouvrirait la partie haute du four construit dans la salle commune.

Durant ces mois de froidure, l'aïeul se tiendrait en cet endroit où il serait bien au chaud. Renouant avec la tradition, comme ses ancêtres l'avaient fait avant lui, il attendrait le retour des beaux jours pour reprendre le travail des champs.

Et, lorsqu'il aurait retrouvé son lit improvisé, le vieux Postovar installerait alors auprès de lui, dans un recoin du four les abeilles affaiblies et les déposerait dans un lainage qu'il replierait sur elles.

Enfin, d'une voix douce, le soigneur s'adresserait à ses insectes et les rassurerait :

— Vous voilà bien au chaud, dormez maintenant, vous n'avez plus que ça à faire !

Comme l'avait prévu Pantaléï, dans les jours qui suivirent, le vent du Nord se déchaîna tandis que la rivière se couvrait d'une épaisse couche de glace. Enfin, la neige fit son apparition pour rapidement s'amonceler et bloquer portes et fenêtres.

Armés de pelles en bois, les hommes du village s'étaient mis à dégager toutes les ouvertures des habitations. Puis, ayant sorti des granges les traîneaux

pièce, il voyait alors en l'arrivée de Donia, l'apparition de son ange gardien dont on lui avait tant parlé durant son enfance. Il avait l'impression de vivre le monde du ciel où après la mort se rassemblent les âmes bienheureuses. En cet âge très avancé, le vieil homme avait quelque peu perdu de vue la dure existence laborieuse d'autrefois et de ses réalités contraignantes pour pénétrer dans le temps de l'illusion où, souvent le rêve éveillé lui faisait rencontrer des moments d'une intense euphorie. Pourtant, parfois aux jours les plus rigoureux de l'hiver, il aimait songer au printemps qui viendrait. Déjà, il se voyait écouter les abeilles qui, auprès de lui s'éveilleraient de leur sommeil pour émettre de légers bruissements, signe de leur proche départ pour les champs. Et Pantaléï verrait alors les insectes s'animer et bouger. Entraîné par l'agitation de ses « filles » qui le plongerait dans le ravissement, il sentirait en lui le besoin de s'activer. C'est ainsi qu'il répondrait à l'appel à la vie venant du fond des temps et qui, depuis toujours obéissait au soleil ayant repris sa marche en avant vers la terre. Retrouvant soudainement ses forces viriles, le cœur heureux, Pantaléï alerterait Zakhar qui l'aiderait à sortir les ruches des hangars pour les réinstaller dans leur fief. Enfin, comme de coutume, il reprendrait ses nombreuses occupations qui le feraient s'activer du matin au soir.

Et, souvent lorsque les siens l'exhorteraient à se ménager et à faire la sieste, le vieil homme s'écrierait :

— Mais dormir ! c'est du temps de perdu et, moi, je ne prendrais du repos que mort... Et puisque je serais au ciel, je volerais avec mes abeilles et, comme ça je pourrais encore mieux m'en occuper !

et des placards les fourrures, ils se préparaient à vivre le temps de la blancheur. De leur côté, les femmes commençaient à employer les réserves de nourritures : les saucisses, les saindoux, les viandes de porc et puis les choux en saumure et les cornichons.

Et Pantaléï s'était réaccoutumé à vivre à la ferme en compagnie de sa famille. Il avait ralenti considérablement son rythme de travail bien avant les autres agriculteurs puis, dès qu'il se trouva dans la maison, il ne mit plus les pieds dehors. Mais si le vieil homme s'était coupé de la vie des champs ce n'était pas par manque de vitalité, ni par paresse, ni par indolence comme il aurait été naturel à son âge de perdre des forces. C'était tout simplement parce qu'il n'était plus motivé par la nature en proie au désir d'exister fougueusement. Celle-ci s'était assoupie pour de nombreux mois et, à son insu, il l'imitait en ce que lui aussi se mettait au repos. Pour répondre à l'engourdissement de la terre, en un mimétisme étrange, Pantaléï hibernait et s'apparentait ainsi aux insectes qui, à cette époque de l'année étaient entrés en léthargie.

Le vieillard resterait couché toute la journée et, ne se lèverait que pour prendre ses repas. Parfois, tard dans l'après-midi, il s'assierait sur la plate-forme en briques chauffées qui lui servait de lit et soulèverait la couverture dans laquelle ses abeilles étaient endormies. Puis, après les avoir longtemps regardé, il les réveillerait en leur parlant doucement tout en les alimentant de minuscules grains de sucre.

Enfin, chaque matin, Pantaléï mangerait la soupe et le pain noir servis par Donia.

Et, rien ne pouvait être plus agréable pour le vieillard que de voir surgir près de lui, sa petite-fille. Encore ensommeillé et dans la demi-obscurité de la

et des placards les fourrures, ils se préparaient à vivre le temps de la blancheur. De leur côté, les femmes commençaient à employer les réserves de nourritures : les saucisses, les saindoux, les viandes de porc et puis les choux en saumure et les cornichons.

Et Pantaléï s'était réaccoutumé à vivre à la ferme en compagnie de sa famille. Il avait ralenti considérablement son rythme de travail bien avant les autres agriculteurs puis, dès qu'il se trouva dans la maison, il ne mit plus les pieds dehors. Mais si le vieil homme s'était coupé de la vie des champs ce n'était pas par manque de vitalité, ni par paresse, ni par indolence comme il aurait été naturel à son âge de perdre des forces. C'était tout simplement parce qu'il n'était plus motivé par la nature en proie au désir d'exister fougueusement. Celle-ci s'était assoupie pour de nombreux mois et, à son insu, il l'imitait en ce que lui aussi se mettait au repos. Pour répondre à l'engourdissement de la terre, en un mimétisme étrange, Pantaléï hibernait et s'apparentait ainsi aux insectes qui, à cette époque de l'année étaient entrés en léthargie.

Le vieillard resterait couché toute la journée et, ne se lèverait que pour prendre ses repas. Parfois, tard dans l'après-midi, il s'assierait sur la plate-forme en briques chauffées qui lui servait de lit et soulèverait la couverture dans laquelle ses abeilles étaient endormies. Puis, après les avoir longtemps regardé, il les réveillerait en leur parlant doucement tout en les alimentant de minuscules grains de sucre.

Enfin, chaque matin, Pantaléï mangerait la soupe et le pain noir servis par Donia.

Et, rien ne pouvait être plus agréable pour le vieillard que de voir surgir près de lui, sa petite-fille. Encore ensommeillé et dans la demi-obscurité de la

pièce, il voyait alors en l'arrivée de Donia, l'apparition de son ange gardien dont on lui avait tant parlé durant son enfance. Il avait l'impression de vivre le monde du ciel où après la mort se rassemblent les âmes bienheureuses. En cet âge très avancé, le vieil homme avait quelque peu perdu de vue la dure existence laborieuse d'autrefois et de ses réalités contraignantes pour pénétrer dans le temps de l'illusion où, souvent le rêve éveillé lui faisait rencontrer des moments d'une intense euphorie. Pourtant, parfois aux jours les plus rigoureux de l'hiver, il aimait songer au printemps qui viendrait. Déjà, il se voyait écouter les abeilles qui, auprès de lui s'éveilleraient de leur sommeil pour émettre de légers bruissements, signe de leur proche départ pour les champs. Et Pantaléï verrait alors les insectes s'animer et bouger. Entraîné par l'agitation de ses « filles » qui le plongerait dans le ravissement, il sentirait en lui le besoin de s'activer. C'est ainsi qu'il répondrait à l'appel à la vie venant du fond des temps et qui, depuis toujours obéissait au soleil ayant repris sa marche en avant vers la terre. Retrouvant soudainement ses forces viriles, le cœur heureux, Pantaléï alerterait Zakhar qui l'aiderait à sortir les ruches des hangars pour les réinstaller dans leur fief. Enfin, comme de coutume, il reprendrait ses nombreuses occupations qui le feraient s'activer du matin au soir.

Et, souvent lorsque les siens l'exhorteraient à se ménager et à faire la sieste, le vieil homme s'écrierait :

— Mais dormir ! c'est du temps de perdu et, moi, je ne prendrais du repos que mort... Et puisque je serais au ciel, je volerais avec mes abeilles et, comme ça je pourrais encore mieux m'en occuper !

Et riant à gorge déployée, il faisait le simulacre de s'envoler en agitant ses bras.

A la nuit tombée, en cette veille de Noël, les rues d'Handrabour recouvertes d'une épaisse couche de neige durcie étaient parcourues par de nombreux groupes de garçons et de filles dont les moins âgés n'avaient pas encore atteint la décade. Emmitouflés dans de chaudes houppelandes et la tête couverte de bonnets de laine, ils s'assemblaient devant chacune des maisons du village en chantant de vieux airs traditionnels appropriés au temps de la Nativité.

« C'est pour vous que nous semons et vannons le blé. Pour que vous ayez du bien en abondance, du kwas et du miel sur vos tables. Nous vous souhaitons un bon Noël, une bonne santé et beaucoup d'enfants ».

Et, dans le même moment, tirant des grains de blé du petit sac pendu à la ceinture, les gamins imitaient le geste du semeur et du vanneur.

Malgré le froid qui sévissait, les fenêtres des habitations s'étaient ouvertes toutes grandes sur les familles de villageois au complet.

En remerciements de leurs vœux, les femmes offraient les cadeaux en usage. C'étaient les gâteaux de pavot en forme de rondelles perforées en leur milieu que les chanteurs enfilaient sur une ficelle passée autour de leur épaule.

Et plus la chanson contenait de souhaits et plus les exécutants recevaient de friandises.

Enfin, les gosses suivis par des jeunes gens et des jeunes filles entonnèrent de vieux chants religieux où les voix déjà formées de ténors et de sopranos s'alternaient avec celles des basses aux sonorités profondes.

Dans le crépuscule finissant, les flammes des cierges et des veilleuses posées devant les icônes illuminaient l'intérieur des demeures. Auréolant les personnes qui se pressaient pour mieux voir et entendre les interprètes de ce choral improvisé, cette clarté leur prêtait un aspect étrange les apparentant aux saints des images sacrées.

Attentives, Donia et Prosia souriaient tandis que Zakhar, Levkó et Pantaléï scandaient la mesure en dodelinant de la tête.

Après avoir distribué force pâtisseries, Prosia referma la fenêtre. Puis, la mine réjouie, elle dit à Zakhar :  
— Eh ! bien, maintenant, c'est bientôt l'heure.

Lors de l'apparition de l'étoile du Berger qui était guettée par tous avec la plus grande impatience, la famille Postovar s'était mise à table.

Suivant la coutume, Zakhar et Prosia avaient pris chacun par le bras Pantaléï pour le faire asseoir à la place d'honneur, au bout de la table où sous la nappe blanche avait été étalé le foin séché rappelant la crèche où le Messie était né. Et tous avaient mangé avec appétit le blé cuit (1) mélangé aux noix pilées, au miel, aux raisins de Corinthe arrosés d'une compote de cerises et de pruneaux (2) et les nombreuses sortes de cochonnailles. Enfin, le kwas et la vodka n'avaient pas manqué.

Ce soir-là, Donia était plus émue que d'habitude à pareille époque. Elle se souvenait de son enfance et évoquait avec nostalgie la chanson d'autrefois :

---

(1) Koutia.

(2) Ouzwar.

« Brille, brille ma belle étoile, mon étoile d'espoir, étoile d'amour. Tu éclaires ma vie de tes rayons mystérieux. Tu seras toujours mon guide ».

Elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine tristesse. Malgré toute la tendresse éprouvée pour Fédor et, du désir de partager son existence, elle songeait déjà à l'année suivante, à la même date où elle ne serait plus auprès des siens. A l'idée de quitter le toit familial, elle était prise d'une certaine mélancolie. Mais la jeune fille vivait souvent dans la crainte de perdre le bonheur qu'elle possédait et avait tendance à côtoyer le chagrin pour mieux goûter et apprécier les joies du moment.

Durant cette nuit-là, qui fut une des rares à ce que nul pauvre, ni pèlerin égaré ne se montrèrent chez les Postovar, Zakhar n'eût pas à répondre à un quelconque coup frappé à la porte. Il ne prononça pas les paroles que depuis des générations, le chef de famille lançait à l'adresse du déshérité cherchant refuge. « Qui que tu sois ! entre au nom du Christ, tu es notre frère ! »

Et à cette occasion, lorsque parfois l'inconnu se présentait, la maîtresse de la maison lui cédait sa place pour qu'il honore le repas de sa présence et s'unisse à la famille comme s'il en faisait partie.

En renouant avec cette tradition séculaire, l'Ukrainien pour lequel la compassion était une loi de la vie, s'ouvrait toujours à l'esprit communautaire auquel il aimait répondre.

\* \* \*

La neige tombait depuis des jours et des nuits. Grégori Neludov ne pouvait oublier sa fille aînée et, chaque heure qui passait l'enfonçait dans une tris-

tesse sans cesse attisée par l'absence de celle-ci. Le chagrin le rendait muet et, vis-à-vis de tous, il se montrait sombre et abattu. Le froid intense de l'hiver le faisait sans cesse évoquer la robe légère dont Evdokia était vêtue le jour de sa fuite. Aussi, se tourmentait-il à l'idée qu'il lui soit arrivé malheur.

Mais un matin, Grégori rompit son silence et se mit à parler avec Andréï. Et dans l'écurie où les deux hommes se trouvaient pour y panser les chevaux, la conversation s'engagea :

— Je suis vraiment inquiet avec ta sœur... Qu'est-elle devenue ? Je veux espérer qu'elle se trouve à l'abri chez de braves gens qui la font travailler... Mais tu la connais, elle est si fière qu'elle a pu aussi ne rien demander à personne. Alors, il se peut qu'elle ait des difficultés.

Et Andréï répliqua :

— Espérons qu'elle se sera débrouillée... Mais notre famille a trop fait parlé d'elle et on nous regarde d'un mauvais œil. Et puis Evdokia a la réputation d'être une pimbêche...

— Oui ! je sais tout cela, fit Grégori en baissant la tête.

S'apercevant qu'il venait de raviver la peine éprouvée par son père en parlant mal d'Evdokia, Andréï s'écria :

— Père, il faut croire aux miracles, il paraît que ça existe...

— Tu as raison, j'ai beaucoup prié et depuis le départ de notre grande, je vis avec l'idée que Dieu la protégera. Mais j'ai aussi compris qu'il me fallait sortir du trou noir dans lequel j'étais plongé... Je pense que c'est ainsi que l'on fait fuir le mal.

Puis, caressant les flancs d'un de ses chevaux, Grégori ajouta :

— Bon maintenant, vas demander à ta mère qu'elle fasse chauffer l'eau du samovar, un thé chaud me ferait plaisir... En attendant, je vais préparer le traîneau, la semaine prochaine, c'est l'Épiphanie...

Andréï se dirigea alors vers la ferme sachant d'avance que sa mère le rabrouerait lorsqu'il lui parlerait du désir de son père.

Pénétrant dans l'habitation, il aperçut une inconnue qu'il supposa être la nouvelle servante en remplacement de la cinquième domestique, partie le matin même.

Debout, le dos tourné à la porte, Axinia n'avait pas entendu entrer son fils tant elle était occupée à veiller à ce que la domestique travaille sans discontinuer et sans même lever la tête de son ouvrage.

Puis, sans se retourner, cherchant à suivre tous les gestes de la jeune fille afin de n'en pas manquer un seul, la maîtresse de maison répondit à la voix du jeune homme qui venait de l'interpeller.

— Que veux-tu encore ? fit-elle d'un ton agressif.

— Père voudrait boire du thé, il a froid...

— Il n'y a pas de thé... et ça s'appelle des moujiks, ces bonshommes-là ? Ils sont douilleux comme des petites filles... Mais ce n'est pas à moi que tu dois t'adresser, je ne suis pas votre bonne... Tu peux le demander à elle, fit Axinia en montrant du doigt la nouvelle employée.

Celle-ci se tourna vers Andréï et bredouilla :

— Je... Je vais, je vais !

Aussitôt, Axinia ne lui laissa pas terminer sa phrase et rouge de colère, la saisit par le bras pour la secouer

vigoureusement. Mais effrayée, prenant peur, elle chercha à fuir sa patronne et sortit précipitamment de la maison.

— Bon ! voilà ce que tu provoques avec tes ordres... Il n'y aura pas de thé aujourd'hui et vous vous en passerez tous les deux.

Mais cette fois, Andréï réagit violemment :

— Ici, c'est vraiment le bagne, les travaux forcés... Nous on est habitués, mais pas cette pauvre fille... Il te faut donc toujours d'autres souffredouleur, tu n'en as pas assez avec père et moi ?

Furibonde, Axinia bondit hors de la pièce et se dirigea vers l'étable où s'était réfugiée la fuyarde tandis qu'Andréï retrouvait son père.

Devant l'air dépité du jeune homme, Grégori baissa la tête :

— Bon ! je vois ce qui s'est passé... en définitif, il n'y aura pas de thé.

Enfin, sans demander d'explications, le fermier proposa :

— Eh bien ! n'en parlons plus, je vais atteler le cheval au traîneau et on va le prendre chez Yankel.

Yankel était le patron d'un kabak situé le long de la route menant à Handrabour qui ne vendait pas seulement de la boisson mais aussi des produits d'épicerie. L'homme était un bon vivant et aimait plaisanter avec tous. Toujours vêtu d'habits usés et chaussé de gros souliers de l'armée, on le voyait souvent debout devant ses tonneaux, le bas des manches de sa veste durci par la saumure des harengs saurs et des concombres qu'à pleines mains il extrayait des fûts pour les servir à ses clients.

Lors des grands froids, le soir et chaque dimanche matin, les paysans se rendaient chez lui pour boire vodka, kwas et thé.

Ce jour-là qui était un vendredi, Grégori et Andréï franchirent le seuil de la boutique à l'instant où le rabbin venait d'y faire son entrée. Le commerçant qui était juif pratiquant salua respectueusement le religieux, un petit vieillard au visage maigre. Puis, séance tenante, Yankel abandonna Yvan le forgeron avec lequel il « parlait affaire ». Occasionnellement, il prêtait de l'argent avec intérêt à certaines de ses pratiques se trouvant en difficultés financières. L'arrivée du prêtre au moment où il négociait un prêt l'avait mis mal à l'aise. Il savait que ces transactions étaient illicites et que sa religion le lui défendait. Yankel qui, à l'ordinaire se montrait jovial et bon enfant, face au rabbin, avait aussitôt prit une mine réservée. Ouvrant son tiroir caisse, il s'empara d'une poignée de roubles qu'il se mit à compter pour les faire tomber dans un sac porté par le prêtre. Puis, tête baissée, la main posée sur le cœur, Yankel bredouilla quelques mots en yiddish. Personne n'ignorait que cet argent réglait ainsi chaque semaine les leçons de Talmud et de grammaire russe enseignées par le vieil homme aux deux enfants du commerçant.

Enfin, le religieux s'en fut et Yvan qui, durant toute la scène n'avait pas ouvert la bouche interpella Yankel :

— Alors ! maintenant on peut te parler, tu es d'accord pour dix roubles, ça presse car je suis complètement à sec...

Pour toute réponse, il claqua de la langue et émit un léger sifflement comme il le faisait chaque fois qu'un emprunteur venait lui demander des fonds.

— Tu veux que je t'avance dix roubles, Yvan, mais je peux t'en donner vingt et les intérêts en seront peut-être un peu plus gros... de toutes façons, ce ne sera pas terrible... Et puis, toi tu dormiras mieux cette nuit.

Eclatant de rire, il prit le bras du forgeron :

— Allez ! tu dis oui, aux conditions que tu sais, bien sûr !

Yankel n'était pas riche et vivait simplement aussi, les moujiks qui fréquentaient le kabak n'émettaient pas des jugements sévères sur lui. Et si par hasard, l'un d'eux le désapprouvait, les autres répliquaient :

— C'est son affaire... Dieu soit loué, il nous aide en nous prêtant de l'argent et ça nous arrange... Et puis s'il commet des péchés, il ira s'en débarrasser à la rivière comme chaque année et, le tour sera joué !

C'était une allusion à la cérémonie religieuse à laquelle assistait la communauté juive du sud de l'Ukraine.

A une certaine époque, Yankel et ses coreligionnaires se rendaient à l'Ananievka (1), où, le long de la rive, tous videraient leurs poches — dont ils avaient auparavant pris garde de retirer les pièces de monnaie qui s'y trouvaient —, au-dessus de l'eau et, symboliquement se débarrasseraient de tous leurs péchés.

Mais rentré au kabak, Yankel s'occuperait de nouveau de ses affaires dont les prêts d'argent n'en étaient pas les moindres.

En cette fin de journée, lorsque Grégori et son fils se retrouvèrent à la ferme, les rebuffades et les paroles désobligeantes d'Axinia n'atteignirent pas les

---

(1) Rivière qui traversait la ville d'Ananiev.

deux hommes. L'un et l'autre s'étaient réconfortés tout aussi bien d'un bon thé chaud que de l'ambiance chaleureuse du kabak où Grégori aimait se mêler aux paysans et à s'entretenir avec eux. C'était pour lui, un véritable délassément que de pouvoir parler à cœur ouvert d'activités qui étaient surtout celles des soins donnés à la terre et au bétail dont ils avaient tous pris la charge.

Chez Yankel, parfois des clients discutaient politique mais Neludov refusait d'y prendre part. Il s'agissait d'éléments troubles qui, souvent tenaient des propos vindicatifs contre le régime du Tsar et provoquaient de vives discussions au sein de la gent paysanne.

Mais ces retrouvailles entre agriculteurs n'étaient pas gâchées pour autant car tous appréciaient le caractère enjoué du propriétaire du kabak. Avec lui, on se distraitait ferme. Et pour créer un climat joyeux, Yankel était capable de percevoir chez ses clients, les tics et les défauts qui échappaient à la plupart des gens du commun, pour les affubler d'appellations qui les personnifiaient.

Aussi, tout en buvant sec, les habitués de ce kabak riaient et se gaussaient d'eux-mêmes pour, aussitôt, trouver sur le même ton de la plaisanterie, la réplique adéquate rappelant à Yankel qu'ils savaient aussi s'amuser aux dépens de l'autre, tout en ne se montrant pas trop méchant.

## L'ÉPIPHANIE

En ce dimanche matin de l'Épiphanie, avançant en file indienne, les traîneaux s'acheminaient vers la ville.

Sous le poids de leurs occupants, le froid faisait craquer les banquettes de bois tandis que les patins des véhicules crissaient violemment sur la neige durcie.

Ce jour-là, une multitude de personnes étaient rassemblées sur la place du marché où s'élevait la cathédrale. Chaudement vêtus, hommes, femmes et enfants conversaient entre eux en attendant l'heure de la messe.

Axinia qui avait abandonné son mari dans un kabak voisin se frayait un passage parmi la foule. Elle avait hâte de retenir sa place au premier rang dans l'église afin de bien voir les officiants et, surtout de se faire remarquer par eux. Mais sa marche fut stoppée par un estropié qui, l'air menaçant se cala devant elle et lui cria :

— Barinia ! donnes un kopeck, si tu ne veux pas, je te crache dessus !

La femme Neludov le repoussa :

— Misérable ! je ne donne rien à un sale bonhomme comme toi !

Peu à peu, le sanctuaire s'emplit de fidèles et le service divin commença. Les flammes des cierges et des veilleuses faisaient étinceler les cristaux des lustres tandis que s'exhalait une chaude odeur de cire et d'encens. De temps à autre, le silence était percé par la plainte aiguë d'une *klicoucha* (1). L'un des officiants s'adressait à elle et, d'un ton qu'il voulait tranquillisant, il lui criait :

— Allons ! calmes-toi, ma fille et pries si tu le peux...

Le chant du choral se fit entendre quelques instants. Puis, le diacre sortit de l'iconostase et, se plaçant devant la porte royale récita les litanies du jour.

Le service religieux terminé, les enfants de chœur retirèrent des murs de l'église, les bannières et les étendards qui s'y trouvaient suspendus pendant que le sacristain s'emparait d'une grande croix d'argent.

Et tous les membres du clergé et les fidèles sortirent du sanctuaire pour former une longue procession. Donia s'était jointe à sa mère et marchait tête baissée. En proie à une certaine tristesse, elle écoutait le bruit du vent qui s'engouffrait dans les oriflammes en se mêlant à celui des gémissements des mendiants demandant la charité.

La jeune fille ferma les yeux durant un court moment et, soudain il lui sembla que cette clameur était entretenue par le monde infernal où se vivait la souffrance à laquelle était soumis les miséreux.

En cette plainte lancinante, Donia crût entendre une voix féminine qui ne lui était pas inconnue. Et aussitôt, elle songea à Aglaya. Puis, instinctivement,

---

(1) Femme hystérique.

la jeune fille se retourna pour chercher celle-ci du regard. Mais elle ne vit que les yeux suppliants d'un vieil homme tremblant, appuyé sur une béquille, et qui lui tendait la main. Et, après avoir pris dans la poche de sa veste quelques kopecks pour les lui offrir, elle se remit en marche, non sans s'être assurée auparavant que la jeune Piline ne se trouvait pas parmi les pauvres hères.

Le diacre présentant la Sainte Icône suivi de la foule des croyants parvint au bord de l'Ananievka. Une petite surface de la glace qui recouvrait la rivière y avait été découpée et, en cette ouverture où l'eau agitée par la bourrasque qui venait de se déchaîner affluait, le prêtre enfonça la croix sur laquelle figurait le corps de Jésus crucifié.

Sur l'instant, Dieu fait homme plongeait dans l'eau glacée.

Cette brutale immersion lavait symboliquement le péché originel.

Donia vivait la scène intensément et, à un tel point qu'elle eût l'impression de ressentir la morsure du froid dans sa chair comme si elle-même venait d'être plongée dans la rivière. Et, soudainement, la longue plainte émise par les malheureux qui se trouvaient autour d'elle l'atteignit au plus profond de son être pour se culpabiliser.

« C'est affreux, ils gèlent sur place et, je suis là à savoir ce qu'ils souffrent et, je ne fais rien, songait-elle.

La croix sortie de l'eau, ce fut au tour des fidèles de s'approcher du trou où chacun d'eux emplit d'eau bénite une fiole qu'il avait emportée.

Et tout à coup, l'attention de Donia et de Prosia fut attirée par Zakhar qui se trouvait non loin d'elles.

Le voyant faire de grands gestes, elles comprirent aussitôt et franchirent rapidement la distance qui les séparait de lui.

— Je viens de rencontrer Aglaya, elle est à quelques pas d'ici, elle ne m'a pas vu... Venez, on va lui parler.

Et ils s'éloignèrent du rivage. Fendant la foule, les Postovar s'approchèrent d'une mendicante qui tendait la main à un groupe de femmes.

— Aglaya, enfin, te voilà !... Maintenant on ne te lâche plus, fit Zakhar en l'entraînant.

Et Donia renchérit :

— Père a raison, on va t'emmener à la maison et on te gardera avec nous !

Les yeux agrandis par la détresse, elle gémit :

— Non ! Non ! Je suis trop sale, j'ai honte, pardonnez-moi ! C'est impossible... Des gens comme vous ne reçoivent pas chez eux des mendiante !

Faisant volte-face, Aglaya chercha à s'enfuir mais elle n'en eût pas la force.

— Allons, dit Zakhar à sa femme, nous rentrons à la maison maintenant que tu as de l'eau bénite, nous n'avons pas à retourner à l'église.

Puis, il se tut. Gardant pour lui la pensée qui venait de le traverser, il songea : « Si par malheur, quelqu'un de nous meurt dans l'année, il en aura besoin pour repartir là-haut en paix ».

La famille Postovar accompagnée d'Aglaya rejoignirent le traîneau attelé au cheval et tous prirent le chemin de la ferme.

Après s'être alimentée, la pauvre fille aidée par Prosia et Donia se coucha. Et, lorsqu'au matin, Aglaya s'éveilla, sa fidèle amie se trouvait auprès d'elle.

— Eh bien ! te voilà ici, bien au chaud, tu es chez nous et, maintenant tu peux encore te reposer assura Donia.

— Je me lève et je vais travailler tout de suite.

— Mais voyons, tu as le temps... On verra plus tard.

— Pas du tout, j'ai assez dormi, ça suffit... Si je ne suis pas venue vous retrouver près de la croix, c'est que je ne voulais pas être pour vous tous une charge... et maintenant encore moins qu'avant...

Aglaya sauta à terre. Sous la chemise de nuit, le corp de l'infirmé paraissait si maigre que Donia en fut effarée. Sortant un de ses vêtements d'un placard, elle le lui mit dans les bras.

— Tiens ! prends cette jupe, c'est une des miennes, elle est toute neuve... Et puis, j'espère qu'ici tu vas bien manger, il faudrait que tu grossisses...

Toute la journée, Aglaya s'activa et remplit les tâches auxquelles auparavant elle s'adonnait chez les Neludov.

Enfin, comme chaque soir, Fédor pénétra chez les Postovar et, surpris de rencontrer la jeune Piline, il s'écria :

— Ce n'est pas possible... Toi, Aglaya ! mais par quel miracle te trouves-tu là ?

Rougissante, elle s'expliqua :

— Eh bien ! oui, je suis revenue ici. Hier, j'ai rencontré Donia et ses parents... et voilà !

Dans le même temps, Zakhar fit irruption dans la pièce.

— Alors ! tu vois, on vient de la retrouver et, le jour de l'Épiphanie encore, c'est de bonne augure, dit Postovar en tapant sur l'épaule de Fédor.

Il y avait déjà quelques jours que la petite Piline habitait chez le fermier et, cet événement qui n'était pas passé inaperçu des voisins commençait à faire jaser. Marfa avait, bien entendu fait le tour des maisons du village pour annoncer qu'Aglaya était vivante et qu'elle avait été recueillie par de braves gens.

Aussi, avant que la rumeur publique n'apprenne au menuisier l'événement, d'accord avec Prosia et Zakhar, Fédor avait résolu de retourner le soir pour l'avertir que sa fille se trouvait en sécurité chez les Postovar.

Bien que le jeune Valiguine eût quelques répugnances à rendre cette visite, il mit son projet à exécution.

Arrivant devant le jardin des Piline, il crût y apercevoir la trace des pas d'un individu qui avait dû zigzaguer quelque peu avant d'entrer dans la cabane.

— Allons bon ! bien sûr, il n'a pas cessé de se saouler, pensa-t-il en frappant à la porte du taudis :

— Anton ! Anton ! Ouvre-moi.

Et Piline apparut :

— Que me veux-tu ?

— J'ai à te parler !

A sa grande surprise, l'homme ne semblait pas ivre, ses yeux n'étaient plus hagards, ni injectés de sang, et bien qu'amaigri, il paraissait avoir repris ses esprits.

En lui serrant la main, Fédor s'aperçut qu'elle était mutilée de deux doigts. Puis, répondant à l'interrogation muette de son visiteur, Anton balbutia :

— Oui ! J'ai eu un accident, c'est en coupant du bois que ça m'est arrivé...

Et, le visage attristé, de ses trois doigts restant, Anton serra la main de Fédor.

— J'ai dû arrêter le travail, je ne pouvais plus rien faire... J'ai été bien mal en point... Et, puis comme j'avais pas de boulot alors, je pensais tout le temps à Aglaya... J'ai été méchant avec elle et c'est depuis que je ne bois plus que je m'en suis rendu compte et ça fait longtemps que je ne prends plus une goutte de vodka.

Puis, changeant de conversation, il s'écria :

— Tu n'as pas vu la pancarte que j'ai posé au-dessus du portillon ?

— Ma foi non !

— Eh bien ! je te la ferais voir lorsque tu partiras d'ici.

Fédor venait de rencontrer un autre homme en la personne du menuisier. Il avait l'impression que toutes les forces mauvaises qui auparavant, le rendaient violent et brutal s'étaient enfuies de lui pour laisser la place à un être différent avec lequel il était possible de s'entretenir sans crainte d'être agressé. Aussi, enhardi par le changement qu'il venait de constater chez Piline, il annonça au couple la bonne nouvelle :

— On a retrouvé Aglaya, elle va bien et c'est les Postovar qui l'ont prise chez eux, bientôt vous la verrez.

La femme poussa un cri :

— « Mon Dieu ! Si ça pouvait être vrai, fit-elle en éclatant en sanglots. « Mais si tu ne mens pas, dis-lui à ma fille que nous sommes très contents, dis-lui, répéta-t-elle en se pendant au bras de Fédor.

— Pauvres de nous ! répliqua Anton, elle va nous retrouver dans un drôle d'état... Bien sûr, c'est mieux qu'avant puisque je ne bois pas mais les clients, eux ne passent plus notre porte et on n'a rien à manger.

Et aussitôt Fédor s'écria :

— Qu'à cela ne tienne ! on va te trouver du travail. Et puis, pour ma part, je vais bientôt me marier et nous ferons bâtir une maison, il nous faudra des portes et des fenêtres ainsi que des bancs et des tables. Alors, tu auras du pain sur la planche... Est-ce que cela te va ?

L'air égaré Piline bégaya :

— Bien sûr que ça me va... Oui, mais voilà, je ne me souviens plus de ton nom...

— Voyons ! répliqua la femme, c'est Fédor Valiguine, le fils de Pétro.

Et se tournant vers le jeune homme, elle chercha à l'excuser :

— Il a perdu la mémoire, elle a été coupée en même temps que ses doigts... Hop ! tout d'un coup, ce jour-là, il avait beaucoup bu.

Anton qui n'aimait pas qu'on lui rappelle son vice passé s'impatienta :

— Cesse de gémir baba et parlons d'autre chose, ce n'est pas gai tout ça... Eh oui ! ma pauvre tête et ma main étaient commandées par le diable, c'est un galeux celui-là et quand on l'a sur le dos, on lui obéit comme un esclave...

— Après ces propos, le menuisier reconduisit Fédor jusqu'au portillon du jardin. Puis, montrant le poteau auquel était fixé une planchette de bois, il constata :

— Tiens ! la neige recouvre tout, on ne voit plus rien.

Et aussitôt, le bonhomme se mit en devoir d'essuyer et de nettoyer la pancarte où Fédor put alors lire : « Anton Piline, menuisier et ébéniste ne boit plus et exécute maintenant un travail soigné ». Et les mots « Ne bois plus » et « Travail soigné » étaient soulignés d'un gros trait de peinture rouge.

Enfin, après le départ de son visiteur, Piline laissa éclater sa joie :

— Alors la mère, t'es contente ? Aglaya se trouve à l'abri et on m'offre du travail, c'est rudement bien ! Me voilà drôlement poli, songea-t-il en s'étonnant lui-même du titre qu'il donnait soudain à sa femme alors que normalement, il l'appelait baba ! Mais peu touchée par le nouveau comportement de son mari, elle dit :

— En attendant on peut mourir de faim, il ne nous reste plus que quelques pommes de terre gelées, qu'allons-nous devenir... Et même qu'on n'a plus de graisse pour mettre sur nos bottes... C'est vraiment la fin de tout.

Et après avoir réfléchi quelques instants, Anton dit encore :

— Je peux toujours demander à Yankel qu'il nous prête de l'argent !

— Surtout ne fais pas ça, Yankel ne te donnera rien avant d'en parler au petit Valiguine à qui il demandera si l'histoire du travail que tu dois avoir est vraie. Alors, comme il n'y a encore rien de fait, il ne marchera pas... Mais si tu veux t'occuper un peu, tu ferais bien de réparer notre vieux banc qui va bientôt nous lâcher.

— Bon ! c'est d'accord, mais avant, j'irais tout de même voir Yankel, je peux toujours tenter ma chance.

— Ah ! là, là, tu n'en fais qu'à ta tête, c'est pas possible. C'était pas la peine de m'en parler alors... fit la femme en levant les yeux au plafond.

Anton se mit en route. Arrivé au kabak, le menuisier parla de son besoin d'argent au commerçant. Mais celui-ci refusa de lui avancer quelques sommes si menues soient-elles.

Deux jours s'étaient écoulés depuis que Piline avait cherché du secours auprès de Yankel lorsque Fédor Valiguine poussa le portillon sur lequel se trouvait toujours la pancarte où le menuisier prévenait ses clients qu'il ne buvait plus.

Et les premiers mots que le jeune homme prononça furent pour s'inquiéter de l'état des finances des Piline :

— J'ai appris que vous étiez sans argent tous les deux... Tu aurais dû me le dire lorsque je suis venu te voir. Alors, tiens prends toujours ça, ajouta-t-il en lui remettant une liasse de billets.

Anton surpris et bouleversé ne sut que bredouiller :

— Merci ! Merci ! mais c'est bien trop !

— Ce n'est qu'une avance, on fera nos comptes plus tard.

— Le travail maintenant ça me connaît, je le ferais quand vous voudrez, fit-il en lui serrant la main vigou reusement.

\* \* \*

Le samedi de l'Épiphanie arriva et les fiançailles de Fédor et de Donia eurent lieu. Jamais la maison des Postovar n'avait retentie de tant d'exclamations et de souhaits joyeux.

## LES PREDICTIONS

L'hiver abandonnait la place au printemps. La neige s'était mise à fondre lentement tandis que les glaçons qui pendaient au bord des toits se dissolvaient en un goutte-à-goutte incessant : c'était le dégel et la plaine allait bientôt retrouver la vraie vie. Puis, une herbe courte troua par endroit la boue des chemins. Enfin, les bourgeons apparurent pour annoncer le temps de la grande Pâque russe.

A cette époque, une curieuse nouvelle s'était propagée parmi les habitants d'Handrabour. Un marchand de chevaux qui parcourait le pays avait révélé à l'un de ses clients que, dans la forêt, non loin de Balta vivait une femme ermite. D'après lui, c'était une personne charitable et d'une grande bonté et qu'elle recevait beaucoup de monde. En effet, riches et pauvres venaient parfois de très loin pour la consulter et lui demander conseil. Certains avaient rapporté que son regard paraissait si perçant que les malveillants et les incrédules ne pouvaient le soutenir et s'enfuyaient. On murmurait encore que cette créature extraordinaire était voyante et prédisait l'avenir sans jamais se tromper.

Un jour, Dnieprov se rendit à Balta pour effectuer des achats. Ayant terminé ses emplettes, et, après

renseignements pris sur l'endroit où se trouvait l'ascète de la forêt, il décida de s'y rendre. Célibataire, cet agriculteur était considéré par tous comme un homme très intelligent qui avait eu le mérite de s'instruire tout seul et, pour lequel autrui était l'objet de beaucoup d'intéressement. Aussi, s'était-il engagé sur la route menant à celle dont nul ne connaissait le nom dans l'espoir d'y rencontrer un personnage captivant avec lequel il pourrait s'entretenir comme il n'avait pu le faire avec aucun de ses amis.

Pour atteindre à l'habitation de l'ermite, il lui avait fallu parvenir à la lisière de la forêt puis pénétrer sous la voûte des arbres où régnait une profonde obscurité. L'ombre s'emplissait de mystérieuses présences : le vol d'un oiseau effrayé, le craquement d'une branche se brisant sous les pas du marcheur prenait une telle importance que Dnieprov avait l'impression d'être épié par un monde doué d'ubiquité.

Puis ayant foulé le sol forestier, il marcha longtemps et parvint à la clairière où se trouvait une petite cabane. Se tenant au aguets, il éleva la voix :

— Y a-t-il quelqu'un ici ?

Et aussitôt la porte s'ouvrit sur une grande fille brune : c'était Evdokia Neludov.

Stupéfait par cette rencontre inattendue, il songea alors : « C'était elle l'ermite, la femme sage qui attirait des tas de gens d'un peu partout ». « Celle qui paraissait si frivole et si futile à tous les villageois d'Handrabour avait caché son jeu pour un jour partir et se montrer ailleurs comme un être extraordinaire ».

Et il se tenait devant elle sans qu'il put prononcer une parole.

De mise soignée, vêtue d'une longue robe blanche et la tête couverte d'un châle, elle souriait à son visiteur.

— Merci d'être venu, mais je savais que je te reverrais un jour, fit-elle sans prêter attention à l'étonnement de l'agriculteur.

Enfin, elle le pria d'entrer dans l'unique pièce où une table, un banc et une couche en constituaient tout le mobilier.

— Tu m'excuseras, si je n'ai pas pu te parler tout de suite, mais tu peux imaginer ma surprise de te trouver ici ? Chez nous, personne ne sait ce que tu es devenue... Tout le monde croit que tu travailles chez des patrons en ville. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs les tiens de se faire du mauvais sang à ton sujet...

Quelque peu effarée d'apprendre que sa famille se tourmentait, elle dit d'une voix éteinte :

— Hélas ! je ne peux pas leur faire dire que je me trouve ici... Le moment n'est pas encore venu... Un jour, les miens seront avertis. Tout ce que je te demande, c'est de garder pour toi ce que tu sais sur moi... Je te fais confiance.

Dans la demi-obscurité du lieu, ses yeux brillèrent d'un éclat singulier :

— Je ne pouvais plus rester à la ferme, c'était impossible... Aussi, un matin, j'ai compris que je devais prendre la décision de partir... J'étais attendue en cet endroit où je vis enfin en paix. Mais avant j'ai travaillé chez des patrons comme domestique...

C'était le premier pas qui allait me mener vers la liberté... J'ai fait plusieurs places... Et puis avec l'argent gagné, j'ai pu aller jusqu'à Balta... Là, j'ai parlé

avec un pèlerin. Il m'a dit qu'il y avait une cabane dans la forêt où je pourrais loger car lui en était parti le matin même... La place était libre et je m'y suis installée. Au début, j'étais bien seule et je passais mon temps à réfléchir sur ma vie et je me demandais ce que j'étais venue faire là... Mais la Providence veillait et malgré tout je lui faisais confiance. Un après-midi un chasseur a frappé à ma porte. C'était un homme malheureux. Il venait de perdre son fils unique après une longue maladie. Et tout de suite, il s'est confié à moi en pleurant. Alors, j'ai compris que je pouvais l'aider à supporter son chagrin... Aussi, chaque matin, durant des semaines, il passait me voir et je le consolais... Peu à peu, il s'est senti plus fort et une fois il m'a déclaré qu'il endurait mieux sa souffrance et que je lui avais fait du bien.

Depuis, je reçois beaucoup de gens qui ont besoin d'être secourus... Je suis toujours prête à rendre service aux autres... Et puis, lorsque je vois moins de monde que d'habitude, je suis triste et insatisfaite... Pour moi, le bonheur c'est d'être utile à ceux qui sont dans la peine.

Dnieprov écoutait Evdokia et tout ce qu'elle lui confiait était si nouveau, si imprévu qu'un tourbillon de pensées l'assaillaient qui lui faisaient se poser des questions :

« Jamais il n'avait entendu Evdokia parler un tel langage et se pouvait-il que ce soit la jeune fille qu'il avait connue ? Habiter dans la forêt quand on a vécu dans une famille de paysans riches, était-ce possible ? Un esprit fort l'a menait, mais l'exaltation touchait presque à l'extravagance ? N'allait-elle pas sombrer dans la folie ?

Evdokia le fixa longuement et sembla répondre aux pensées qui agitaient son visiteur.

— Depuis que je suis partie de chez mes parents, j'ai beaucoup changé, je suis une autre. Dans cette forêt, j'apprends à vivre. J'écoute les oiseaux et je comprends ce qu'ils me disent. Ils sont mes amis, ils viennent me voir et on se parle... Eux savent, qu'en ce moment j'ai du chagrin. Evdokia ferma les yeux et son visage se crispa. Enfin comme s'il lui fallait s'armer de courage pour dévoiler un secret, elle poursuivit :

— Oui, maintenant, je dois te le dire. Il y a quelque temps la voix du malheur m'a annoncé une mort...

Les mains tremblantes, elle parut soudain être entrée dans les images du futur où déjà elle ressentait le triste fait. Puis, elle secoua la tête comme pour faire fuir la vision qui l'accaparait et, dont pensait-elle, en cet instant il était urgent de témoigner :

— Il s'agit de mon frère Andréï, il mourra dans un accident, c'est terrible !

Dnieprov sortit de son mutisme pour s'écrier :

— Mais il faut le prévenir tout de suite pour qu'il fasse attention à lui, je vais le voir à mon retour...

— Surtout pas, je n'ai pas le droit de le mettre en garde et ça ne servira à rien qu'à le désespérer... C'est son destin et aucun être humain ne peut rien contre lui !

Atterré, il baissa la voix pour dire.

— C'est épouvantable... Es-tu certaine de tout ce que tu as entendu à ce sujet ?

— Hélas ! tu peux me croire... Moi-même lorsqu'une nuit j'ai été réveillée en sursaut et qu'une voix m'a dit ce qui allait arriver à mon frère, j'ai cru

que j'avais mal compris mais depuis, sans cesse on me prévient... Et puis, je vois d'autres événements, ceux-là aussi apportent la souffrance... Ils viennent vers nous tous...

Et Evdokia s'interrompit pour suivre d'un regard halluciné les différentes scènes qui paraissaient se dérouler sur l'écran du mystérieux royaume où elle avait accès.

Et ses yeux s'agrandirent tandis que l'effroi se faisait de plus en plus fort :

— Oui, un jour la douleur sera sur tous, notre pays va connaître des temps durs... Les ours sortiront des forêts et envahiront la plaine... Devenues féroces, les bêtes tueront l'homme et le sang criera vengeance, fit-elle d'un ton grandiloquent.

Puis ayant abandonné le spectacle du massacre, elle semblait être reprise par une autre image qui la tenait encore en haleine :

— La terre ne sera plus soignée, la malédiction tombera sur la plaine.

A l'énoncé de tels cataclysmes, Dnieprov cherchait à comprendre le sens des paroles prononcées par la voyante, au sujet de l'ours sauvage et de la tuerie à laquelle le fauve serait capable de se livrer. Il tentait alors de raisonner : « Les ours s'ils étaient chassés des forêts ne se trouveraient pas en si grand nombre pour avoir à vaincre la population de toute une nation. Et pourquoi ces animaux quitteraient-ils leur gîte ? Qui les forcerait à attaquer les humains ? Quant à la terre qui aurait l'idée de l'abandonner ? Pour quelles raisons, le paysan délaisserait ce qu'il défend et aime ?

Evdokia parut alors coupée de la vision apocalyptique de cet avenir redoutable et retrouva le présent. Son regard se fit alors expressif pour demander :

— Tu me pardonneras de t'avoir annoncé tant de désastres, mais je devais t'en parler... Tout était si lourd à garder que je devais le raconter à quelqu'un que je connais bien comme toi... Tu m'as connu si petite et tu sais tant de choses sur mes parents...

Enfin, tendant la main à Dnieprov, elle ajouta :  
— Que Dieu te protège, au revoir, ami !

Dehors, trois femmes attendaient. A la vue du visiteur qui sortait de l'habitation, l'une d'elles franchit précipitamment les quelques mètres qui la séparaient du seuil de la cabane où s'était immobilisée l'ermite, devant laquelle l'inconnue s'inclina bien bas.

Et Dnieprov prit la route du retour. Troublé par les propos qu'Evdokia lui avait tenue, l'agriculteur la revoyait alors adolescente et qui, à cette époque se montrait si peu communicative.

Il comprenait mal l'extraordinaire transformation qui s'était opérée en elle. Mais il ne pouvait qu'admirer cette fille qui avait eu le courage de quitter une vie matérielle aisée pour une existence misérable. Aussi, était-il enclin à croire en la sincérité de celle qui, d'une façon tout à fait désintéressée avait mis son don au service des autres. N'avait-il pas appris qu'elle ne recevait aucun argent des pauvres mais acceptait des riches de modestes subsides ?

Et Dnieprov s'était remis au travail. Mais depuis son voyage il se sentait mal à l'aise. Encore sous le coup des terribles révélations, il s'enfonçait dans la tristesse. Et à l'idée de cacher à ses amis Neludov la rencontre qu'il venait de faire, un sentiment de culpa-

bilité naissait en lui. Evdokia ne lui avait-elle pas demandé de se taire au sujet de l'accident dont son frère serait victime . Aussi, chaque jour évitait-il de se rendre chez Yankel et de prendre le chemin des champs où le père et le fils Neludov travaillaient. De nouveau, il était repris par un sentiment de remords et avait une furieuse envie de prévenir Andréï du danger qui planait sur lui. Mais bientôt il eut conscience de l'absurdité de sa démarche car il savait que parler d'Evdokia devenue voyante au fin fond d'une forêt et prédisant le malheur et les catastrophes serait pour lui une trahison mais encore un fait auquel Andréï n'ajouterait pas foi.

Peu à peu, le temps s'écoulait sans qu'un quelconque accident ne soit survenu à la ferme des Neludov.

Dnieprov retrouvait son calme et l'annonce du drame et des catastrophes semblait s'estomper pour perdre de son caractère tragique.

## MALHEUR ET BONHEUR

Et la grande fête de la Pâque russe arriva. Le Jeudi Saint, les fidèles avaient assisté à la messe durant laquelle les prêtres avaient lu chacun à tour de rôle, les douze Evangiles. Après l'office, les paroisiens étaient sortis du sanctuaire tenant un cierge allumé dont la flamme se trouvait protégée par un verre de lanterne ou d'un cornet de papier. Cette clarté significative de renouveau accompagnait les croyants jusqu'à leur demeure.

Comme la majorité des villageois, la famille Postovar avait aussi répondu à la tradition. Rentrant à la ferme portant le feu de vie. Prosia avait dessiné une croix sur le linteau de la porte d'entrée de la partie claire. Puis, toujours de la même flamme, elle avait allumé les veilleuses posées devant les icônes. Le Samedi Saint, jour de l'annonce de la résurrection du Christ, à minuit, l'église réunissait la foule des croyants pour la cérémonie la plus fastueuse de l'année. Enfin, pour tous, c'était la fête avec son réveillon et ses agapes pascales.

Le dimanche, la jeunesse avait envahie la place d'Handrabour. Donia et son frère avaient retrouvés Fédor et leurs amis. Quant à Andréï et Pavlina, ils

étaient aussi présents car l'un comme l'autre ne manquaient jamais les réjouissances habituelles qui se déroulaient en cet endroit.

Et, dans la cohue où régnait une franche gaieté, c'étaient des embrassades à n'en plus finir.

— Christ est ressuscité ! entendait-on de toutes parts.

Et tous échangeaient les trois baisers symbole de la Sainte Trinité tandis que réciproquement les jeunes gens s'offraient l'œuf peint en gage d'espérance et de foi en ce renouvellement de la vie.

En ce beau jour, beaucoup s'étaient livrés à l'un des jeux favoris que l'on appelait « La petite Montagne porte-bonheur ».

Ayant préalablement construits des monticules de terre sur lesquels étaient posées des planches inclinées, filles et garçons y faisaient rouler les œufs reçus en cadeau. Et le vainqueur se trouvait être celui ou celle dont le projectile était parvenu le premier en bas de la pente.

Les joueuses faisaient alors des vœux et, si elles étaient gagnantes, leurs souhaits se réalisaient. Souvent et, à la faveur de leurs divertissements, durant le parcours l'œuf de l'une d'elles cognait celui du partenaire masculin. Et c'est alors que les participants montraient la joie la plus vive qu'ils ponctuèrent aussitôt d'exclamations. Car tous savaient que cet incident signifiait que l'élue se marierait dans l'année.

Une autre distraction était aussi très appréciée en ce jour de fête : des balançoires emportaient en un tourbillonnement de tous les instants les villageoises qui en retenant d'une main leur jupe poussaient des cris stridents. Quant aux garçons, ils se livraient à

des exercices de haute voltige sur les mêmes engins que leurs compagnes. A vrai dire, il s'agissait pour eux de rivaliser d'audace et de souplesse en montrant leur adresse dont ils étaient fiers. Et lorsque se tenant debout sur la planchette, entraîné par son élan, l'exécutant prenait de la vitesse et accomplissait alors un tour complet, « la roue du Diable », disait-on, c'était une prouesse applaudie par tous les assistants.

Fédor venait de réussir le premier cet exploit. Et Andréï qui bouillait d'impatience d'imiter son ami, jeta sa casquette au sol. Puis, crânement, il releva la tête :

— C'est à moi maintenant ! Je vais faire encore mieux, le double tour comme l'année dernière, je l'ai fait... Regardez bien !

Et souple comme un chat, l'air conquérant d'un athlète sûr de ses moyens, il bondit sur la balançoire qui prit aussitôt de la hauteur. Arrivé au point culminant de la montée, il amorça la descente s'apprêtant alors à exécuter le fameux tour. Mais au plus fort de la vitesse, le bras de l'engin joint à la barre transversale qui le soutenait sortit brutalement de ses gonds.

Déséquilibré violemment, rejeté de la planchette sur laquelle il se tenait, le jeune homme fut projeté contre la clôture bordant le terrain où il alla se fracasser la tête.

Un cri d'horreur jaillit de la gorge de tous ceux qui suivaient les performances du fils Neludov. Aussitôt Fédor et ses camarades se précipitèrent vers

---

(1) En russe krásnaya górka.

Andréï pour le secourir. Mais inanimé, les yeux grands ouverts, le malheureux ne reconnaissait plus personne : il avait été tué sur le coup.

En ce jour qui aurait dû être pour la jeunesse du pays un temps joyeux et non celui de la mort d'un des leurs, ce fut la consternation.

S'agrippant au bras de Fédor et paralysée par la frayeur, Donia regardait le corps immobile d'Andréï.

Tout son être se révoltait contre le mauvais sort qu'il venait de connaître. Et, en une curieuse association de pensées, elle revoyait une autre scène où quelques mois auparavant, le jeune gitan roué de coups se trouvait lui aussi, en une même pose allongé et inerte sur le bord de la route.

Après l'accident, ce jour-là le lieu des distractions fut déserté par tous. L'annonce de la mauvaise nouvelle se répandit vite dans Handrabour et ses environs. Chacun plaignit Grégori Neludov et même Axinia et Pavlina qui, pourtant habituellement n'inspiraient que peu de sympathie. Mais en ces cas de grandes épreuves que touchaient les villageois, l'esprit de tous s'éveillait tout naturellement à la compassion. La douleur et l'affliction étaient l'ennemi commun devant lequel aucun sentiment égoïste et terre à terre venant d'autrui n'avait cours.

Et quelque temps après ce drame, la vie reprit ses droits. Le mariage de Fédor et de Donia fut annoncé comme il avait été prévu par les deux familles. Le bonheur succédait au malheur comme d'un privilège accordé à l'existence poursuivant des buts inavoués.

Le soir de cette grande fête, Donia sortit subrepticement de la salle commune et se rendit dans la partie claire de la maison.

Prosia qui n'ignorait pas la raison de la soudaine absence de sa fille la rejoignit. Arrivée dans le lieu saint, elle n'adressa pas la parole à Donia et se contenta seulement de la regarder tendrement.

— Je ne pouvais partir de chez nous sans venir ici, comme toi tu l'as fait lorsque tu t'es mariée, dit la jeune fille en souriant.

Puis, tirant de dessous sa blouse brodée une petite serviette qu'elle y avait cachée, Donia s'approcha de l'angle du mur où l'image centrale tournée vers l'Est était brillamment éclairée. Enfin, délicatement, elle essuya l'étagère et amassa en un petit tas les quelques minuscules débris de bois et de grains de poussière qui s'y trouvaient pour les envelopper soigneusement dans le linge qu'elle enfouit dans la poche de sa jupe.

Et, durant tout ce rituel, Prosia s'était contenue pour ne pas montrer son émotion. Elle se souvenait de la soirée de son mariage lorsqu'elle avait emporté de la ferme de ses parents les fines particules habitées, disait-on par des esprits protecteurs veillant sur les humains vivant auprès d'eux. Elle se revoyait alors installée dans sa propre demeure et les déposant en ce même endroit, où Donia venait de les prendre afin de perpétuer la coutume.

A son tour, Donia se préparait à répondre à la coutume ancestrale et, le lendemain elle irait remettre dans son logis les fines poussières qui en appelleraient d'autres pour une plus puissante protection de l'habitation.

Puis, le matin après la cérémonie religieuse, Donia et Fédor en compagnie de leurs invités s'étaient rendus à la ferme des Valiguine. Sur le seuil de la maison Macha et Pétro les attendaient pour leur offrir

le pain et le sel symbole de prospérité et de bien-être. Auprès d'eux, Prosia, Pantaléï et Levkó entouraient Zakhar. Celui-ci présenta l'icône aux jeunes mariés avec laquelle il les bénit.

Et ce fut l'allégresse collective. Enfin, tous pénétrèrent dans la partie claire de l'habitation où la table était dressée.

\* \* \*

Le printemps s'installait et se trouva être bientôt à portée d'ailes des premiers oiseaux migrateurs. Les champs retrouvaient leur raison d'être tandis que les paysans les traversaient d'un pied vaillant.

Un matin, du haut de son four, Pantaléï suivait d'un œil heureux le mouvement des abeilles qui, auprès de lui s'éveillaient. Appelées par le beau temps, elles se déplaçaient lentement tout en tentant de prendre leur vol. Puis, manquant de forces, elles perdaient l'équilibre pour retomber sur la couverture. Et après de nombreuses tentatives, quelques-unes d'entre elles parvinrent à s'envoler et allèrent se fixer sur la vitre de la fenêtre ensoleillée.

Le vieil homme laissa éclater sa joie :

— Ça y est ! c'est le moment, mes filles en ont assez d'être ici... On va tous s'en aller !

## L'ENFANT DE L'OMBRE

Après la disparition de leur fils, les Neludov s'étaient terrés dans leur propriété. Désormais seul, Grégori s'abrutissait dans le travail et, tel un corps sans âme poursuivait imperturbablement sa tâche. De son côté, Axinia ne s'emportait plus après sa domestique mais était tombée dans une prostration entrecoupée de sanglots et de gémissements. Enfin, Pavlina désertait plus souvent la demeure familiale qu'autrefois pour rentrer tard le soir de ses incurSIONS dans le pré. Et la jeune fille plongée dans la peine éprouvée par la mort de son frère multipliait les invocations au ciel afin de faire apparaître sur la surface de l'eau du puits ou sur le miroir celui qui lui ferait oublier sa triste existence.

En une nuit de pleine lune où le vent du Sud agitait le feuillage des cerisaiEs, Pavlina se livrait à ses actes rituels. Miroir en main, l'œil aux aguets, elle attendait l'apparition du bien-aimé lorsque soudain, la chevelure blonde et le visage d'un jeune homme s'y profilèrent.

« Le voilà ! Le voilà ! se dit-elle en retenant sa respiration. Puis, instinctivement elle se retourna.

Un grand garçon du type costaud se trouvait devant elle.

— Tu m'attendais ? Eh bien ! je suis venu, maintenant on va bien s'amuser, fit-il en ricanant.

— Qui es-tu ? cria Pavlina d'un air effaré.

Pour toute réponse, l'individu la fit tomber au sol pour se jeter sur elle, tandis que la glace tomba des doigts de la jeune fille et se brisa.

Déchaîné et animé de mauvais instincts, l'inconnu abusa d'elle. Sous l'effet de la douleur et de l'épouvante, Pavlina s'évanouit. Son forfait accompli, l'agresseur s'enfuit.

Ayant retrouvé ses esprits, la malheureuse rentra à la ferme pour aussitôt se coucher sans toutefois ameuter ses parents. Et les jours suivants, elle ne parla à personne de ce qui lui était arrivé mais montrait à tous une mine défaite que les siens attribuaient à leur deuil récent.

Quelques mois après cette soirée fatidique, la jeune fille se trouva enceinte et, force lui fut d'avouer à sa famille le viol dont elle avait été victime.

Bien entendu, tout le village apprit le nouveau drame des Neludov.

On parla de cette histoire comme d'un fait honteux qui allait porter préjudice à Pavlina en ce qu'elle resterait pour compte et ne pourrait jamais se marier.

Certains qui étaient réputés pour avoir la dent dure s'esclaffaient :

— La pauvre, elle a avalé une pastèque !

Et beaucoup d'autres ne voulaient pas croire à l'acte de violence de ce soi-disant inconnu mais plutôt à une amourette qui aurait mal tournée.

Enfin, avant le terme de sa grossesse, Pavlina mit au monde un petit garçon trop affaibli pour survivre. Et tout de suite après cette naissance, les Neludov avaient appelé le pope afin que le nouveau né en

danger de mort reçoive le sacrement du baptême. Mais nul n'avait songé à faire mander de la ville un médecin qui, d'ailleurs aurait été bien incapable de sauver l'enfant.

Et comme à chaque fois qu'un événement extraordinaire arrivait à l'un des habitants d'Handrabour et de ses environs, aussitôt la nouvelle se répandit. D'un peu partout, des paysans étaient venus rendre visite aux fermiers infortunés.

Pour ces gens, mis face à une situation pour le moins inattendue, il ne s'agissait plus de critiquer, ni de plaisanter, mais de s'apitoyer sur ceux qui étaient particulièrement marqués par le mauvais sort.

En cette fin de journée, le fils de Pavlina se trouvait dans la salle commune : allongé sur le dos, il reposait nu sur un grand plat d'argent dont les bords étaient entourés de cierges allumés. Et sous la brûlure des gouttes de cire chaude tombant sur sa chair, il gigotait faiblement. Devant lui, tête baissée, Grégori et Axinia priaient à voix basse. Pavlina était absente et aucune des personnes présentes n'avait demandé à la voir.

La pièce retentissait d'un murmure de lamentations. Et en un va-et-vient incessant, femmes et hommes se signaient longuement puis s'interpellaient, aussi entendait-on :

— Quel est le nom du saint que l'on doit lui donner ? Il faudrait le demander à la famille, ce pauvre petit ne peut pas partir sans prières.

Et tous s'inquiétaient de la venue du prêtre, mais il ne vint pas. L'enfant de l'ombre qui n'avait pas eu droit à la lumière des icônes puisqu'il portait la marque du péché originel et qu'aucun protecteur

n'avait pu être invoqué pour le repos de son âme était mort sans secours divin. Et sa venue au monde n'avait été que ténèbres et nuit profonde, lui dont le court voyage sur la terre ne se terminait pas dans la clarté du ciel promis aux bienheureux.

Après qu'il eût rendu le dernier soupir, tous les assistants sortirent de la maison. Parmi eux, de nombreuses « babas » qui connaissaient peu les Neludov pleuraient abondamment et montraient une affliction excessive.

Par la suite, les affaires de Grégori périclitèrent et lui et les siens connurent alors la gêne et bientôt la misère. Car depuis ce triste événement, l'agriculteur avait quelque peu abandonné les occupations concernant la propriété qui faisait vivre la famille Neludov. La domestique fut renvoyée et plus aucun journalier ne vint travailler à la ferme. C'est alors que les paysans voisins se rendirent compte de la ruine vécue par le fermier affligé et solidairement, ils lui portèrent assistance. Zakhar fut le premier à venir en aide à son ami de toujours. Et c'est ainsi que, les uns et les autres se mirent en devoir de donner un sérieux coup de main au paysan en difficulté. Oubliant ses ressentiments et, d'accord avec Prosia, Aglaya offrit gratuitement ses services à son ex-patronne Axinia.

Il n'y eut pas jusqu'à Marfa qui ne fit preuve elle aussi d'un certain esprit de charité. En cachette, chaque dimanche matin, elle se rendait au cimetière pour déposer sur la tombe du fils de Pavlina un cierge allumé. C'est ainsi que la commère cherchait à appeler sur l'âme malheureuse et non baptisée de l'enfant mort, la miséricorde de Dieu.

Enfin, le temps fit son œuvre et Grégori Neludov retrouva peu à peu ses forces et reprit le travail.

## LE CHANGEMENT

Quelques années s'étaient écoulées et, invariablement durant les saisons menant vers celles des récoltes, l'existence de l'agriculteur paraissait se poursuivre en un temps inchangé.

Lors de ce mois de juillet 1916 chez les Postovar comme pour tous les fermiers de la région, la fenaison faisait toujours l'objet d'une même agitation laborieuse. Et, comme à pareille période, c'était à la cadence de leurs chants que les hommes fauchaient les hautes herbes pour prendre un peu de repos à l'heure où le soleil se trouvait au zénith.

Mais pour tous, la vie était devenue difficile. La guerre qui avait éclaté en Europe et à laquelle la Russie avait participé auprès des alliés contre les Allemands faisait des ravages parmi les troupes du Tzar. Le mécontentement régnait dans tout le pays où les injustices sociales allaient en augmentant.

Le paysan s'évertuait alors à oublier ces mauvais jours en s'absorbant dans le travail des champs. Egal à lui-même, Pantaléï en cette fin d'été avait veillé sur les dernières activités de ses abeilles comme il le faisait à pareille époque. Un matin, le vieillard constata qu'un essaim venait de quitter la ruche pour se nicher dans un arbre et il en fut désagréablement surpris.

« C'est le troisième qui se sauve depuis hier, songea-t-il perplexe ». Puis il secoua les feuillages du chêne sur lesquels étaient tombés les insectes pour les recueillir dans un tamis afin de les remettre dans leur habitat.

Une certaine inquiétude saisissait le vieillard peu habitué à ces incidents répétés. Pourtant, autour de lui, tout paraissait calme et la nature semblait répondre aux mêmes besoins que depuis toujours. Soudain mû par un étrange sentiment, Pantaléï eût la certitude que si les butineuses abandonnaient leurs ruches en si grand nombre, c'est qu'elles voulaient le prévenir d'un danger. Pour le paysan, sans cesse en contact avec les mouvements de la vie animale et végétale, cette soudaine rupture du rythme vécu par « ses filles », était un signe.

Et pensif, il s'interrogeait : « Quelque chose de grave va peut-être survenir ? » Est-ce ma mort prochaine ? Ou bien serait-ce une catastrophe qui bientôt va s'abattre sur nous ?

Ce jour-là, Pantaléï fut la proie d'un curieux malaise et, pour la première fois, il fit un effort pour accomplir sa tâche journalière.

Le vieux Postovar n'avait pas déserté sa cabane d'où il veillait sur les abeilles. De toutes ses forces, il repoussait les pensées tristes et cherchait à garder sa sérénité et sa confiance en la justice et le bon droit.

Une nuit, Pantaléï fut réveillé en sursaut par des bruits insolites. De jeunes énergumènes étaient perchés dans les pommiers du verger d'où ils faisaient tomber les fruits, tandis que leurs comparses les enfouissaient dans des sacs. Sa première réaction fut

de courir vers les intrus et de les chasser, mais son émotion était si forte qu'il fut incapable de bouger et il se mit à crier :

— Alors ! il ne faut pas se gêner... Ces pommes-là ne sont pas à vous... Vous allez tout de suite déguerpir, sinon je vais vous corriger !

Tranquillement, sans prêter grande attention au vieil homme en colère, les malandrins continuaient leur cueillette :

— On en a besoin, on t'en prend pas beaucoup, tu en auras toujours assez pour toi, il va en rester...

Cet acte de vandalisme qui, en soi n'était pas empreint de gravité puisqu'il n'avait pas porté atteinte à la vie d'autrui, Pantaléï le ressentait comme une véritable offense. Pour lui, c'était un affront fait non seulement à sa propre personne mais encore au labeur qui représentait l'une de ses raisons de vivre.

L'hiver n'apporta que détresse et désordre. Et le début de l'année 1917 ne fut que haine et violence.

Zakhar se rendait de plus en plus souvent chez Yankel où il rencontrait ses amis.

Ce jour-là, le kabak regorgeait de monde qui discutait ferme :

— Maintenant, c'est sûr, tout va changer que vous le vouliez ou non... Il y a trop de misère, ça ne peut plus durer, affirmait un inconnu à l'air agressif.

— Oui ! le changement, mais malgré tout il faudra bien que la vie continue et nous à la campagne, c'est la terre qui commande.

L'homme haussa les épaules et après avoir jeté un regard méprisant à ceux qui l'entourait, poursuivit :

— Je vois que vous êtes tous en dehors de la réalité... Vous rêvez dans vos champs... Et vous ne savez rien sur ce qui se passe à vingt verstes de chez vous !

— Tu nous prends pour des imbéciles, tout le monde ne peut pas être de la ville, nous on est pas des savants, dit un des paysans que le discours du bonhomme commençait à agacer.

Mais ce dernier n'en avait cure et continuait sa diatribe :

— Ce que vous semblez oublier, c'est que la guerre va mal finir pour nous... Les Allemands sont des durs, ils nous auront. D'ailleurs, c'est presque fait... Il y a belle lurette que les troupes reculent, les soldats refusent d'obéir et abandonnent le front... la pagaille ! quoi.

Et prenant un air suffisant, il ajouta :

— Maintenant, je vais vous apprendre quelque chose qui vous fera peut-être un peu réfléchir : le Tzar a abdiqué...

Après avoir dit ces mots, il se tût et jeta un regard autour de lui pour constater l'effet produit par ses paroles sur les clients de Yankel.

Et le silence se fit un court instant.

Puis Zakhar s'écria :

— Mais tu es certain de ce que tu racontes ?

— Ah ! Ah ! je le disais bien... Vous n'avez même pas appris ça... Bien entendu, vous n'êtes pas au courant des émeutes qui ont éclaté à Pétrograd... Eh bien ! maintenant, vous le savez.

Enfin, l'un des paysans se planta devant lui et dit d'un air hargneux.

— Bon ! on sait rien, mais nous on a pas le temps, on travaille et Pétrograd, c'est pas la porte à côté... Mais fais attention, car si tu nous racontes des histoires fausses, ça pourrait mal tourner pour toi !

Yankel, qui suivait la discussion, s'interposa :

— Allons ! Allons ! du calme ! Tout ça n'est pas gai mais on verra bien et les choses vont peut-être s'arranger... En attendant, il faut s'armer de courage et de ne pas trop penser à l'avenir.

Mais beaucoup de gens cherchaient à comprendre les raisons de l'arrivée en campagne de nombreux individus qui s'introduisaient dans les buvettes et les endroits publics pour divulguer des nouvelles alarmantes et agir sur l'opinion de la paysannerie.

Quelque temps après cet incident, le kabak de Yan-  
kel se trouva de nouveau envahi par de nombreux agriculteurs.

Journal en main, le commerçant suivait d'un doigt tout en lisant le texte, les lignes sur lesquelles se penchaient ses pratiques.

Alors ! d'après ce que tu nous lis, la terre ne sera plus la propriété des particuliers, fit Zakhar en s'épongeant le front... On ne sera plus maître de notre bien ? C'est ça que j'ai compris ?

— Tout le monde va travailler n'importe quel champ et les clôtures n'existeront plus, répliqua Dnieprov.

— On va tout nous prendre ? Et si je ne veux pas donner ce qui m'appartient ? Et nos fils comment vivront-ils après nous ? fit encore Pétro Valiguine.

Eh bien ! on ne te demandera pas ton avis et puis, il y aura d'autres gens, qui eux, donneront ce qu'ils possèdent... Hein ! Yankel, que c'est vrai ce que je dis, tu l'as lu dans le journal, s'écria un moujik.

— Alors ! dans les prés, mes vaches se mélangeront avec celles des autres et, personne ne saura plus d'où viennent les bêtes ?

— Mais ça sera sans importance puisque on n'aura plus rien !

— Est-ce que c'est vrai ce que raconte le journal ? Yankel nous fait peut-être marcher, c'est facile, il n'y a pas un de nous qui sache lire, rétorqua Yvan le forgeron.

Et mi-figue, mi-raisin, ce dernier s'adressa au commerçant :

— Mon vieux ! on ne viendra plus boire de la vodka chez toi, si tu nous racontes des blagues !

— Mais voyons, je n'ai pas intérêt à vous mentir. Allez donc voir votre pope, lui, il sait lire et il vous dira les mêmes choses que moi.

— On te croit sur parole, Yvan plaisante. On ne va pas ennuyer le pope avec nos histoires, fit Zakhar d'un ton conciliant.

Yankel ne mentait pas à sa clientèle que de telles nouvelles effrayaient.

— Moi ! je ne lâche pas mes pur-sang et mes vaches et ceux qui veulent me prendre mes chevaux qu'ils me tuent d'abord, mais ils n'auront rien car les miens n'obéissent qu'à moi.

— T'es fou ! si on t'oblige à les donner, tu le feras...

— Tu en as de bien bonnes, toi ! mais qui me forcera à faire ce que je ne veux pas ?

— Mais je n'en sais rien ! je te dis ce que j'ai appris, un point c'est tout... On dit que tout sera remis au peuple, alors pas question de retenir quoi que ce soit... D'ailleurs, si tu veux garder tes animaux, ça sera impossible, ce n'est pas toi qui va faire la loi !

— On discute dans le vide, il faudrait aller à la ville pour se renseigner. Et après on verra si on a le

droit de se fâcher ! En cet instant, Wladimir Gorodietzky pénétra dans le kabak et, l'air satisfait s'écria :

— Alors ! aujourd'hui, ça discute ferme, vous avez tous la frousse hein ? Mais la peur n'évite pas le danger et on est dans le bain !

— Tu as perdu la tête, on parle de tout nous prendre et tu voudrais que l'on soit content, répondit Zakhar.

Wladimir Gorodietzky était un propriétaire terrien dont les vues différaient de celles du plus grand nombre des autres possesseurs de terres. Et tout le monde savait à Handrabour qu'il avait fait bloc avec les nouvelles mesures dont beaucoup parlait sans qu'aucun soit certain de leur bien-fondé.

Et Grégori Neludov l'interpella :

— Alors, il paraît que toi, tu te déferais de tout ce que tu as ? En quel honneur, tu devrais distribuer ce qui t'appartient aux autres sans le sou ?

Gorodietzky se rebiffa :

— Il faut être réaliste que diable, les temps changent, nous devons suivre... Après on aura peut-être plus rien mais aussi plus de soucis... Ceux qui prendront nos terres se débrouilleront avec et, nous on aura la tranquillité... J'ai 80 déciatines (1) sur le dos, je n'ai pas de fils et, tout seul ça pèse son poids... Alors on m'en débarrassera et moi je vivrais toujours, car on aura besoin de mes bras pour travailler les champs, ça ne se fera pas tout seul...

— Ce n'est pas un raisonnement qui tient debout, rétorqua Dnieprov, on va tous à la ruine avec des idées pareilles.

---

(1) Mesure agraire de l'époque valant 1,0525 ha.

La tension des esprits montait et chacun se posait mille questions que d'ailleurs, nul n'était capable de résoudre. Une grande désorganisation se faisait sentir un peu partout. A. Ananiev, beaucoup de commerçants fermaient boutique. Yankel lui aussi plia bagage et partit en compagnie de sa famille habiter chez sa nièce à Kharkov.

Sans avertir aucun client de son départ, il avait tout simplement cloué sur la porte de son débit deux planches mises en croix.

Et les moujiks qui avaient l'habitude de faire halte chez le commerçant pour boire de la vodka regretterent l'ambiance agréable du kabak et, certains, l'aide financière dispensée par son patron.

Quelque temps après cette fermeture, la vodka vint à manquer comme beaucoup d'autres denrées et produits de première nécessité.

En ces temps troublés, l'alcool était plus que jamais recherché par les hommes. Aussi, profitant de cette pénurie et malgré l'interdiction d'en fabriquer, une certaine Kátia Zarétchnaïa s'était mise à en faire le commerce. Celle que les paysans appelaient familièrement « tante Kátia », une belle femme à la mine avenante vendait le *samogone* (1) et ses affaires étaient prospères. Pour tous, il était évident que son négoce n'était pas de tout repos et elle disait à qui voulait l'entendre qu'étant donnée la fatigue occasionnée par son travail, elle ne faisait que de petits bénéfices et que c'était bien pour faire plaisir à ses pratiques. Mais aucun de ses clients n'était jaloux de ses succès, bien au contraire car à longueur de journée, ils la bénissaient :

---

(1) Eau de vie non rectifiée.

— *Tiótia* (2) Kátia, si tu savais comme tu nous es chère... Sans toi, nous ne pourrions boire ce qui nous donne chaud au cœur et, en ce moment, on en a rudement besoin.

— Ah ! comme vous êtes bons, mes amis, priez le Seigneur pour qu'il me donne des forces et que je puisse continuer à confectionner votre potion qui guérit tout, disait-elle en riant.

La négociante avait à cœur de soigner ses fidèles acheteurs et offrait même quelques verres de sa boisson à ceux qui n'étaient pas assez riches pour en acquérir.

Mais bientôt le *samogone* de « tante Kátia » ne soignait plus les maux comme elle l'affirmait. Le temps n'était plus habité du banal quotidien mais hanté par d'incurables désespoirs. L'avenir se dessinait alors en images sombres qu'aucune clarté ne venait illuminer.

L'angoisse allait grandissante, les vols et les rapines étaient pratiqués couramment sans que personne n'en soit vraiment choqué tant les esprits étaient occupés par de plus dramatiques événements.

Pantaléï qui souffrait plus que quiconque de la situation dans laquelle le pays se trouvait avait appris par des voisins que Levkó s'était rangé du côté des mécontents et qu'il tenait des propos réactionnaires. Sans toutefois en toucher un mot aux siens, le vieillard garda sa peine pour lui. Et il vit dans la conduite de son petit-fils une trahison. A ses yeux, c'était pour toute la famille Postovar la fin de leur union, la déchirure qui blesse à mort.

---

(2) Tante.

Et, quelques jours après cette révélation, un dimanche matin que Zakhar et Prosia se préparaient à partir pour l'église, Pantaléï s'adressa au jeune garçon :

— Viens vite ! tes parents nous attendent dehors et, si tu ne te presses pas nous allons arriver en retard à la messe.

Sans montrer aucune gêne, ni même un semblant d'embarras, il répliqua :

— J'ai décidé de ne plus y aller, d'ailleurs mes amis ne veulent plus en entendre parler... La messe, ça endort et puis c'est trop long.

Douloureusement frappé par ces paroles, Pantaléï ne sut que dire :

— Mais c'est affreux... Est-ce possible ?

Puis, la voix quelque peu raffermie, il gronda :

— Alors ! c'est la révolte et, maintenant tu te montres sous ton vrai jour ? C'était donc vrai tout ce qu'on m'a dit, tu es contre nous... Tu n'as que seize ans et, moi à ton âge, je n'aurais jamais osé prononcer les mots que tu viens de me lancer à la figure... Nous devons tous respecter nos pères et mères... Nous avons aussi le devoir d'obéir à la loi de l'Évangile comme nos ancêtres l'ont fait avant nous...

— Bon ! tout ça c'est très bien mais on peut avoir aussi ses opinions et ne pas toujours être de l'avis du pape !

Le vieillard s'était dressé et la main levée vers le rebelle, il lui avait crié :

— Assez ! Assez d'insultes, tais-toi ! Tu blasphèmes !

Zakhar et Prosia avait été aussitôt mis au courant par Pantaléï des propos tenus par Levko. Et, entendant

son père lui conter l'incident, le visage de Zakhar s'était assombri :

— C'est bien terrible ce qui nous arrive... Mais il y a longtemps que je m'en doute. Notre fils rencontre des tas de gens qui lui montent la tête... Je sais qu'il fréquente Gorodietzsky et celui-là est du côté de ceux qui veulent tout casser !

Et Prosia se lamentait :

— Je l'ai mal élevé, je suis coupable...

— Mais non, voyons ! tu n'y es pour rien. Il a été très bien éduqué. Enfant, il se montrait très difficile, comme d'ailleurs tous les hommes de la famille l'ont été... Mais eux sont devenus des gens de bonnes mœurs que je sache, dit encore Zakhar.

Le lendemain, Prosia se rendit chez sa fille à qui elle fit part de la déception que venait de leur infliger Levkó.

Et aussitôt Donia en revendiqua la responsabilité :

— C'est moi la fautive, lorsqu'il était petit, je m'étais imaginée que ses façons brutales n'avaient rien d'inquiétant pour l'avenir et je lui ai laissé faire tout ce qu'il voulait... J'ai eu tort... Bientôt, j'aurais mon premier enfant et, si c'est un garçon fasse le ciel qu'il suive l'exemple de grand-père et de père, c'est tout ce que je demande...

Ce jour-là, lorsque Prosia quitta son aînée, elle la serra dans ses bras avec beaucoup plus d'effusions que d'habitude.

Par la suite, Pantaléï avait alors quelque peu abandonné le travail des champs et cette bonhomie dont il se montrait coutumier pour s'enfermer dans un mutisme où perçait une profonde tristesse. Mais malgré son désarroi, chaque jour, le vieil homme se ren-

daït dans le verger où il prenait soin de ses abeilles.

Un matin qu'il se tenait sur le seuil de la maison son attention fut attirée par des ruches qui se trouvaient renversées et éventrées.

Tremblant de colère, Pantaléï se rendit à l'étable où il savait rencontrer Zakhar et lui cria :

— Vite ! viens voir ce qu'on a fait chez moi... Tout est saccagé... Maintenant, on casse pour le plaisir de détruire... Vraiment la vie n'est plus possible !

— Allez père, ne dramatises pas ! Je vais arranger ça, ce n'est certainement pas grave... Tu sais bien que des tas de gens que l'on ne connaît pas traversent nos champs et on ne peut rien contre eux. Il faut savoir accepter ce qui arrive en ce moment. Alors on fait le gros dos pour ne pas trop en souffrir. Et d'un pas tranquille Zakhar s'était dirigé vers le fief de son père où il se mit à réparer les dégâts.

Mais le vieillard ne se résignait pas et voyait dans les incidents survenus chez lui des actes d'irrévérences graves commis à son encontre. Il supportait de plus en plus difficilement la haine et la violence dont chaque jour il en avait les échos.

Pour lui, le changement, c'était l'anarchie et la confusion quand il n'aimait répondre qu'au rythme de la nature paisible.

La nuit suivante, il se coucha sur le haut du four comme à l'habitude. Mais durant des heures, il ne dormit pas et les yeux clos, il ne faisait que ressasser sa peine. Déchiré par le chagrin que venait de lui faire Levkó, il l'associait à l'acte de vandalisme dont il avait été victime. Pour l'ancêtre, l'héritier après Zakhar était passé dans le camp ennemi et il avait rompu les liens sacrés qui l'unissaient à la famille

une et indivisible. Pour tous ses membres, il était devenu un adversaire qui avait détruit l'ordre établi depuis des générations et des générations.

Vu son grand âge, atteint par l'épreuve comme d'une grave maladie aux effets incurables, Pantaléï ne la surmonta pas. Et sans une plainte en ces heures d'angoisse, il passa de vie à trépas abandonnant ce coin du monde où, d'après lui, la plupart de ses compatriotes avaient rejeté Dieu.

La disparition de Pantaléï si attaché aux traditions et au respect des usages précéda de quelques jours l'assassinat d'un couple de fermiers du voisinage, les Sidorenko découverts poignardés dans leur lit et qui eux aussi étaient les adversaires du désordre.

Une peur collective s'empara de tous les possédants de la région. La nuit, contrairement aux habitudes, les gens se barricadaient et ne répondaient plus comme auparavant aux appels provenant d'inconnus. Pour un temps, le droit à l'hospitalité millénaire avait été effacé du cœur de ceux qui ne connaissaient plus que la terreur.



## LA TERRE ETERNELLE

La place d'Handrabour était envahie par une foule houleuse haranguée par un gros moujik :

— Il faut que ça change, il y a trop de malheureux chez nous... Et si vous continuez à vous laisser manger la laine sur le dos, vous y laisserez votre peau, je vous le dis... Il est temps d'agir... Sortez de vos cabanes ! Qu'attendez-vous pour tordre le cou aux riches ? Pillez-les ! reprenez-leur ce qui appartient à tous.

Des hurlements et des vociférations jaillirent de la poitrine des assistants suivis d'un grand tumulte qui dégénéra bien vite en une mêlée générale.

Et Dnieprov qui se trouvait en cet endroit prit le parti de s'éloigner. Il comprenait que l'homme était un agitateur et qu'il était venu là pour semer le désordre dans la population de la paisible cité. Inquiet, prévoyant les suites de cet incident qui n'augurait rien de bon, l'agriculteur n'eût plus qu'une idée en tête : réunir ses amis afin de prendre des dispositions avec eux contre les dangers qui les menaçaient.

Et tout naturellement, il s'était acheminé vers le domaine des Postovar où de nombreux paysans l'avaient déjà précédé.

— La moisson n'est plus très loin... Il faudra bien tenir, disait Zakhar.

— Tu as raison ! rien ne doit nous arrêter que l'on soit patron de la terre ou pas, on ne va pas se laisser abattre par tout ce qu'on entend !

Vivons au jour le jour, il faut tenir, rétorqua l'un des assistants.

Serrés les uns contre les autres autour de la longue table devant laquelle ils étaient assis, chacun tentait d'émettre son opinion et surtout d'essayer de trouver des solutions au grave problème de l'heure.

— C'est pas facile de se protéger... On nous tracasse de toutes parts... Et puis ce qui est bien pire c'est d'être toujours sur le qui-vive et de ne jamais savoir qui est ton ennemi et qu'est-ce qu'il a dans la peau... Alors comment peut-on se défendre dans de telles conditions ? disait un autre.

— Il nous faudrait aussi connaître les raisons de ceux qui nous en veulent ? On nous menace parce que nous possédons des biens, mais la terre, on ne peut pas la monnayer, car c'est notre gagne-pain... On ne peut pas la vendre pour en manger les sous... Alors, c'est comme si on n'avait rien, déclara Neludov.

Dnieprov répliqua d'une voix sourde :

— Tout ce que vous dites est vrai, mais on a affaire à plus malin que nous. Je crois que nous devons tous nous unir. Comme ça nous seront plus forts et ceux qui ne pensent qu'à nous abattre ne pourront plus rien contre nous... N'oublions pas que la plaine a besoin de celui qui la connaît bien... Nous sommes tous ses fils et rien ne pourra nous arracher d'elle malgré tous les changements.

Et aussitôt, de nouveau le nom d'Evdokia vint à la pensée de Dnieprov. Ne lui avait-elle pas parlé de changements ? Fidèle à sa promesse, il n'avait jamais

dit à quiconque ce que lui avait révélé la fille des Neludov concernant les désordres et les événements vécus par le pays.

En cet instant, il était pris alors par le désir de courir vers elle. Curieusement, il avait l'impression que pour lors, les voix dont la voyante se disait habitée l'informerait de l'attitude à prendre pour affronter les prochains incidents qui n'allaient pas tarder de se produire.

Tous les habitants de la région se demandaient bien à qui obéissaient les hommes donnant des ordres aux notables des villages dépossédés de leurs prérogatives ? Qui venait la nuit déplacer la niche du chien et ouvrir le poulailler afin d'y voler les sacs de blé qui s'y trouvaient cachés ? Et à quel clan appartenaient les moujiks dont la principale tâche était de venir interroger les femmes dans leur maison pour connaître la raison qui avait fait abandonner la ferme à leur mari ? Souvent, ceux-ci désertaient leur domaine pour se rallier aux bandes armées.

Il était notoire que des troupes qui dépendaient de différentes factions s'étaient constituées dans tout le pays et s'affrontaient au nom de la vérité que chacune d'elles prétendait détenir. De sorte que la population ne savait rarement de qui dépendait sa vie et d'où venait le péril. Enfin, beaucoup d'agriculteurs dont les familles manquaient de denrées de première nécessité se rendaient en ville pour y trouver leur subsistance en faisant du troc.

Pétro et Fédor Valiguine étaient restés dans leur demeure et, chacun d'eux, comme à l'accoutumée s'adonnait au travail qui lui était propre.

Donia qui avait accouché depuis peu d'un garçon restait à la maison où sa mère et sa belle-mère se relayaient auprès d'elle pour l'aider à tenir son ménage et à donner les soins aux bêtes. Mais bientôt, les vivres vinrent à manquer dans le jeune ménage. Aussi Fédor s'était rendu à Birzula, une ville mieux achalandée qu'Ananiev où il était possible d'échanger des produits de ferme contre d'autres dont lui et sa petite famille nécessitaient.

C'est avec tristesse et appréhension que Donia s'était séparée de son époux. En ces temps troublés, la solitude l'effrayait plus que d'habitude. Et sur les recommandations de Fédor, la jeune femme avait verrouillé sa porte. Puis, tôt le matin, elle s'était mise à guetter l'arrivée de sa mère qui devait lui rendre visite.

Ce ne fut pas Prosia qui se montra, mais trois jeunes garçons portant fusil en bandoulière.

Et l'un d'eux qui paraissait le plus âgé s'écria :

— Alors ! la belle, tu nous ouvres, on voudrait bien te parler... Donia effrayée par l'irruption de ces individus, répliqua :

— Que me voulez-vous ? Je ne vous connais pas !

— Eh bien ! c'est très bien, on va faire connaissance... N'aies pas peur ! on ne te fera pas de mal, allez vite ! Fais ce que je te demande, on n'a pas de temps à perdre !

Peu rassurée, mais comprenant qu'il lui fallait obéir, Donia fit entrer les trois inconnus dans la pièce.

A cet instant, une colombe qui se tenait sur l'étagère se trouvant au-dessus de la porte s'envola. Et l'oiseau fondit sur la casquette que coiffait l'un des arrivants, pour de son bec la faire tomber au sol.

— Oh ! la sale bête ! fit-il en montrant le poing au volatile, on va te mettre à la casserole, tu n'es bonne qu'à ça...

Entendant ces paroles, Donia eût un mouvement de recul car à l'idée de manger la douce Alia, son sang ne faisait qu'un tour.

Pour tous les croyants, la colombe était considérée comme la représentation du Saint-Esprit et nul n'aurait songé à la tuer pour s'en nourrir sous peine de commettre un sacrilège.

Mais la jeune femme avait compris qu'elle ne pouvait pas parler un tel langage avec cet individu dont elle ne connaissait pas les opinions religieuses et, elle dit d'un ton badin :

— Voilà ! c'est comme ça, chez nous on se découvre quand on entre dans une maison et Alia ne supporte pas les gens qui manquent de respect aux autres.

Puis, comprenant qu'elle en avait trop dit, elle se fit soudainement aimable :

— Je viens de faire cuire des galettes, en voulez-vous ?

— Alors ! ici, on a encore de la farine ! s'exclama l'un des visiteurs.

— Eh bien ! oui, on en a encore un peu... Si tu regardais bien, tu verrais qu'elles ne sont pas faites seulement avec de la farine mais aussi avec beaucoup de son... C'est moins bon, mais il faut savoir s'en contenter par le temps qui court. Alors vous en prenez ? dit Donia en montrant du doigt les galettes qui se trouvaient sur la table.

— Mais nous, on n'est pas venus pour manger... On voulait savoir des choses... Tu es seule ici ? fit le plus âgé des garçons.

Interloquée, elle eut un moment de désarroi, puis répondit :

— Oui !... aujourd'hui, mais pas demain !

Donia se tenait sur la défensive et retenant sa respiration, attendait le reste de l'interrogatoire.

Sans prêter attention au visage empourpré de la jeune fermière, l'interlocuteur poursuivit :

— Peux-tu me dire où est ton mari ? Il n'est pas ici, n'est-ce pas ?

Elle resta sans voix durant un court instant et songea aussitôt que les visiteurs avaient eu vent du départ de Fédor.

— Oui ! en effet, il est allé à la ville chercher du ravitaillement... C'est son droit, je crois ?

— C'est peut-être une raison valable mais si on est venus, c'est qu'on nous a dit que ton homme était contre nous... Alors, tu comprends, on aurait voulu lui parler !

Donia fut saisie d'un grand trouble et, instinctivement fit quelques pas vers le berceau où dormait son fils Stépâne. Un sentiment de panique s'était emparé d'elle. Ses lèvres tremblaient et la jeune femme ne savait plus que balbutier :

— Mon Fédor, il n'en veut à personne... Mais qui vous a dit ça ?

— Allez, on s'en va, tu ne sauras rien d'autre ! On reviendra, fit l'un des deux garçons.

— Si toutefois, on ne meurt pas en route tués par des gars qui n'aiment pas nos gueules, conclua le troisième comparse. Et ils prirent la porte.

Restée seule, Donia qui, jusqu'alors avait su garder son sang-froid se mit à sangloter. La tête posée sur le bord du berceau de son fils, elle se laissa aller

au désespoir. Puis, les larmes tariées, Donia prit l'enfant dans ses bras et le serra contre elle. Soudainement accaparée par des pensées se projetant dans l'avenir, elle envisageait le temps où Stépâne aurait atteint l'âge adulte. Elle le voyait alors vivre en cette époque future où seul et dépossédé de ses biens familiaux, il serait coupé de la terre. Et, en cette évocation, elle imaginait alors une scène vécue par Stépâne : ce dernier se trouvait dans l'un des champs ayant fait partie de l'héritage dont il avait été dépouillé. Penché sur l'humus noir, le jeune homme le fixait longuement comme s'il cherchait à retenir en sa mémoire l'image du sol qui n'était plus à personne. Puis, le cœur lourd et le visage empreint de tristesse, il s'était relevé pour reprendre sa route. Sans but, condamné à errer sans jamais s'arrêter, il allait de chemin en chemin. Rejeté de partout, en marge d'un même lieu de travail, il avait perdu son état de paysan et ses forces puisées aux sources de la nature.

Et Donia s'était arrachée de ses sombres visions pour retrouver ses pleurs. Aussitôt, elle se prit à songer à ces individus qui étaient venus lui poser des questions au sujet de Fédor.

« Qui avait pû les renseigner, quant à son absence de la ferme ? Ils allaient certainement revenir ? Pourquoi ces inconnus s'en prenaient-ils à un homme qui n'avait rien à se reprocher ? »

A cette idée, elle était prise de panique.

La jeune femme passa toute la journée dans une grande fébrilité. Le soir ne vit pas le retour de Fédor. Après une nuit d'angoisse, au petit jour, Donia s'en fut chez les Valiguine pour leur faire part de son inquiétude.

Aussitôt, Pétro attela le cheval à la carriole et se rendit à Birzoula. Lorsqu'il parvint aux portes de la ville où régnait un grand tumulte, des patrouilles faisaient la police dans les rues. Et un spectacle hallucinant s'offrit à sa vue : des hommes menaçaient de leur arme des paysans les contraignant à conduire vers la fosse commune des charrettes d'où dépassaient les corps de nombreux blessés et de cadavres encordés. L'agriculteur apprit que des combats de rues avaient eu lieu la veille au soir et ne s'étaient terminés qu'au petit matin. Ces échauffourées avaient faites de nombreuses victimes parmi lesquelles se trouvait Fédor.

En cette époque tragique, le malheur qui s'abattit sur beaucoup de familles venait de tomber sur les Valiguine.

Et lorsque Pétro rentrant de Birzoula pénétra chez sa belle-fille et sans qu'il eût prononcé un mot, elle se mit à hurler :

— Où est Fédor ?

Le visage de Pétro reflétait le chagrin le plus vif. Et devant l'air égaré de son beau-père, elle gémit :

— On nous l'a tué, c'est affreux ! murmura-t-il.

Une sorte de force obscure et brutale s'était saisie de la jeune femme et la faisait suffoquer :

— Mort ? Non ! Non !

L'image de Fédor dont les yeux étaient fermés à jamais lui apparut. Et sur l'instant, elle s'interrogeait : « Je suis là... Oui, j'existe quand j'aurais dû mourir sur l'heure en apprenant qu'il nous a quitté pour toujours ? »

Un sentiment de dégoût d'elle-même l'empoigna et la fit sombrer dans la fureur.

— Père ! battez-moi, je le mérite... Une femme qui perd un mari aimé ne peut pas rester sans lui sur la terre. Elle doit le rejoindre là-haut !

— Oui ! c'est terrible ce qui vient de nous arriver, pour Macha, pour toi, c'est une grande souffrance, mais nous devons vivre, il y a Stépâne, il a besoin de nous.

— Pauvre petit ! Il est venu sur terre pour nous voir pleurer... Et plus tard, quelle existence il va avoir ? Mais est-ce que Dieu aura pitié de nous un jour avec tout ce qui arrive ?

Le temps de la pitié était révolu pour les populations de ce pays et avait laissé place à la cruauté la plus impitoyable.

Pour toute une nation, un monde se mourrait laissant apparaître la naissance d'un autre.

Le deuil qui avait plongé Donia dans la douleur la mettait face à des jours où l'inhumanité se faisait tellement sentir que tout son être se révoltait. Sa jeunesse s'était enfui en quelques instants avec la mort de Fédor. Elle n'envisageait le futur que comme une époque punitive qu'il lui faudrait endurer.

A Anaviev, chaque dimanche, le pape exhortait ses fidèles à accepter les sacrifices du sang comme Jésus-Christ l'avait fait sur la croix. Partout, le nombre des tueries et des pillages s'était intensifié : la guerre civile battait son plein.

Chaque jour des fusillades éclataient tuant au hasard hommes, femmes et enfants. Les propriétaires terriens s'étaient avoués vaincus et ne cherchaient plus à lutter contre les dénonciations, les arrestations et les brimades de toutes sortes dont ils faisaient l'objet. Couramment, les possédants recevaient la

visite d'individus se disant attachés au nouveau gouvernement qui venaient réquisitionner les réserves de blé ainsi que les chevaux et les bovins.

L'époque de l'ensemencement arriva. Accablés par le quotidien nourri de désolation et de terreur, les agriculteurs restés sur place qui ne s'étaient joints à aucun groupe armé appartenant aussi bien à l'ancien régime qu'à celui du nouveau, avaient abandonné le travail des champs.

Et, peu à peu, la plaine ne présenta plus le même paysage qu'elle montrait habituellement à pareille époque. Prenant sa revanche sur la plante cultivée, l'herbe folle couvrit l'humus pour s'en accaparer. Solitaire, abandonnée à elle-même, la terre n'était plus fréquentée que par les rongeurs y trouvant refuge.

Et le dur hiver passa sur les étendues de terrain pour lors improductives.

Au printemps, à la faveur du dégel, se dégageant du sol durci, la plante sauvage apparut de nouveau. Elle n'avait pas lâché prise. Témoin de la révolte qui sévissait alors parmi les populations de ce pays, elle poussait drue pour avoir elle aussi à survivre.

Comme beaucoup d'autres agriculteurs, Dnieprov avait cessé de s'occuper de son exploitation. Un jour, que, par hasard, le fermier avait assisté à une fusillade auquel il avait échappé comme par miracle, il s'était souvenu des prédictions d'Evdokia. Et les paroles prononcées par la jeune fille lui étaient revenues en mémoire : « Les ours sortiront des forêts et envahiront la plaine... Devenues féroces, les bêtes tueront et le sang répandu criera vengeance ! » Devant la sauvagerie et la violence des assaillants, brusque-

ment, il avait alors compris le sens des révélations qui, en leur temps lui avaient semblé si obscures et quasi incompréhensibles.

Pour tous, c'était l'époque de la terreur où certains être humains transformés en fauve répondaient à la folie meurtrière qui les rendait diaboliques. A ces assoiffés de sang, l'existence paisible était une ennemie qu'il fallait abattre.

Et Dnieprov ne pouvait s'empêcher de penser à celle qui, bien avant les événements lui avait dit des choses qui s'étaient avérées exactes.

Aussi était-il tenaillé par le désir de revoir la voyante de la forêt et de lui parler de la triste situation dans laquelle ils se trouvaient tous. Il espérait que les voix entendues par Evdokia s'étaient encore signalées à elle pour lui faire d'autres prédictions plus réconfortantes concernant l'avenir de la nation.

Mais il hésitait à prendre la route pour se rendre chez Evdokia car il était tourmenté à l'idée d'avoir à lui annoncer la mort d'Andréï. Et cherchant à vaincre ses scrupules, il se disait : « Même si personne n'est venu lui apprendre, elle le sait puisque c'est elle qui m'en a parlé bien avant l'accident ! »

Enfin, un matin il mit son projet à exécution et partit pour Balta. Ayant atteint la forêt et, à l'approche de la cabane où l'habitait Evdokia, le voyageur croisa un couple qui sortait de chez elle. Et il entendit la femme qui s'adressait à son compagnon :

— Tu vois ! On a eu raison de venir... ça va s'arranger ! Elle l'a dit, Nina va guérir... Merci ! mon Dieu !

Et celle qui était devenue la Providence des affligés aperçut Dnieprov. Aussitôt, se portant au-devant de lui, elle tomba dans ses bras en murmurant à son oreille :

— Tu viens me dire ce qui s'est passé à Pâques ? Andréï est reparti là-haut ? Il n'a pas souffert n'est-ce pas, c'était comme je te l'ai dit...

— Non ! Il a été tué sur le coup, il n'en a pas eu le temps, répondit-il entre ses dents.

— Mon pauvre petit frère... Tu vois, j'avais vu juste, hélas ! Depuis ta visite, j'ai beaucoup prié pour lui et pour mes parents qui, maintenant sont dans la peine... Et malgré tout ce qui s'est passé avec ma mère lorsque je suis partie de la maison, je ne peux pas oublier ma famille, c'est impossible !... Elle soupira longuement et entraînant Dnieprov vers son logis, poursuivit :

— Aussi, lorsque tu iras voir les miens, dis-leur que je vais venir... Mais, je te répète que tu ne dois pas leur apprendre où je me trouve.

— Tu peux compter sur moi ! affirma-t-il.

Puis, prenant un air las, il enchaîna :

— Lorsque tu seras de retour, tu constateras combien l'existence est dure chez nous... Tout va mal... C'est maintenant la famine, on s'entretue... C'est bien difficile à supporter, mais je suis fou de te raconter ça, tu es plus au courant que moi...

Et Evdokia paraissait songeuse :

— Je comprends, c'est l'épreuve, mais on ne peut rien contre les événements, je te l'ai déjà dit... Rien tu m'entends ? qu'accepter.

Le plus grave, c'est que maintenant les champs restent en friche parce que nous n'avons plus la

force et les moyens de les travailler... Tu l'avais prédit, mais à l'époque, je ne comprenais pas très bien comment on pouvait en arriver là.

Et se tendant vers elle, il quémанда une réponse :

— Toi ! qui m'a annoncé tant de vérités que peux-tu encore m'apprendre qui ne soit plus terrible que ce que nous vivons... Nous sommes à bout...

— Les souffrances passent, l'homme demeure... La terre attend vos bras, elle ne doit pas rester longtemps sans soins... Un jour, le calme reviendra. Mais c'est à l'Ukraine que vous devez penser d'abord, elle seule compte !

Et sa voix s'était brisée. Immobile, les yeux posés vers cet ailleurs mystérieux du ciel où elle avait accès on la sentait haletante.

Dnieprov se prit à dire :

— Oui ! Notre pays est agonisant, nous l'avons blessé à mort... Tout ça n'aurait pas dû exister, nous prenons une mauvaise route...

— Tu te trompes, la puissance divine qui nous mène sait ce qu'elle fait. Et ce que tu crois être un faux chemin est bien celui que vous deviez prendre afin que les choses s'accomplissent... Mais vois-tu, le sol que cultive le paysan a un même destin que lui... En ce moment, chez nous, la terre ne peut que souffrir pour ressembler à l'homme dont l'âme est malade. Depuis toujours il l'aime et la défend et, s'il étouffe et se sent mal, elle ne fait que l'imiter car elle a prit l'habitude de respirer de la même façon que lui... Entre eux, il existe un grand amour.

Evdokia avait fait quelques pas, puis brusquement, s'était figée. Enfin, ses yeux avaient pris la fixité qui précédait l'instant où ils se coupaient de la réalité ambiante pour sonder le monde inconnu.

D'un ton feutré, elle décrivit la vision perçue :

— « Je vois la terre qui brille sous le soleil et la plante sauvage qui avait envahie les champs vient de disparaître... Le blé se met à pousser très vite. Le ciel est bleu et les épis sont d'un beau jaune, des deux mêmes couleurs que celles de notre drapeau... Je vois arriver vers nous toutes les moissons récoltées dans le temps jadis et puis elles se mélangent à ce blé qui apparaît dans le présent pour rencontrer celui de l'avenir... C'est la ronde éternelle ! »

Haletant, Dnieprov l'interrompit :

— Mais notre malheureux pays, que va-t-il devenir ?

Elle sursauta et reprit pied dans la vie du réel.

En un souffle, lentement elle fit encore :

— Il va revivre, il ne peut pas disparaître, « l'âme ukrainienne ne mourra jamais » (1).

---

(1) D'après le poème de Taras Chevtchenko.



---

Imprimerie P.I.U.F. 75006 PARIS — France

---

Dépot Légal — Juin 1984 — Paris

